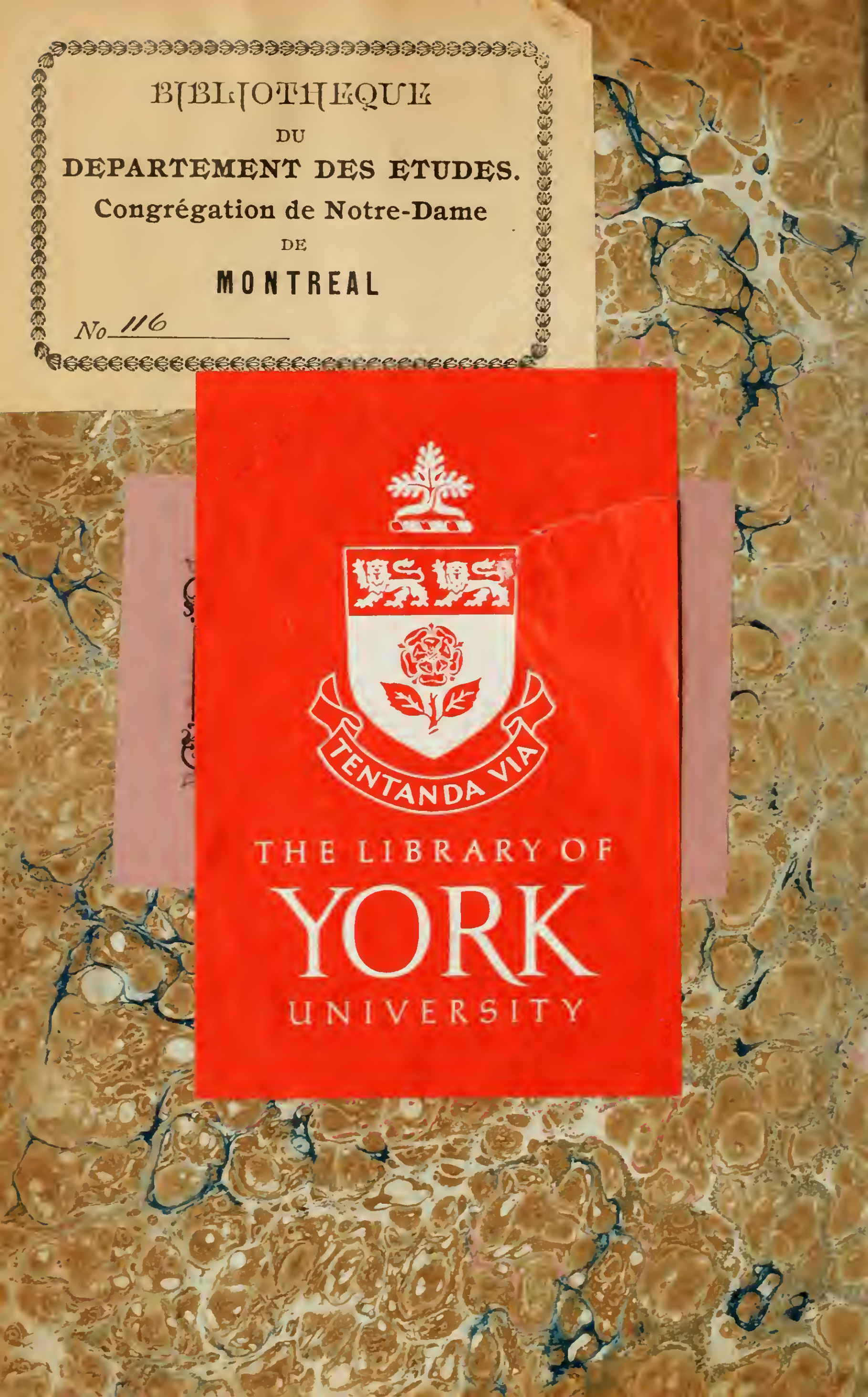
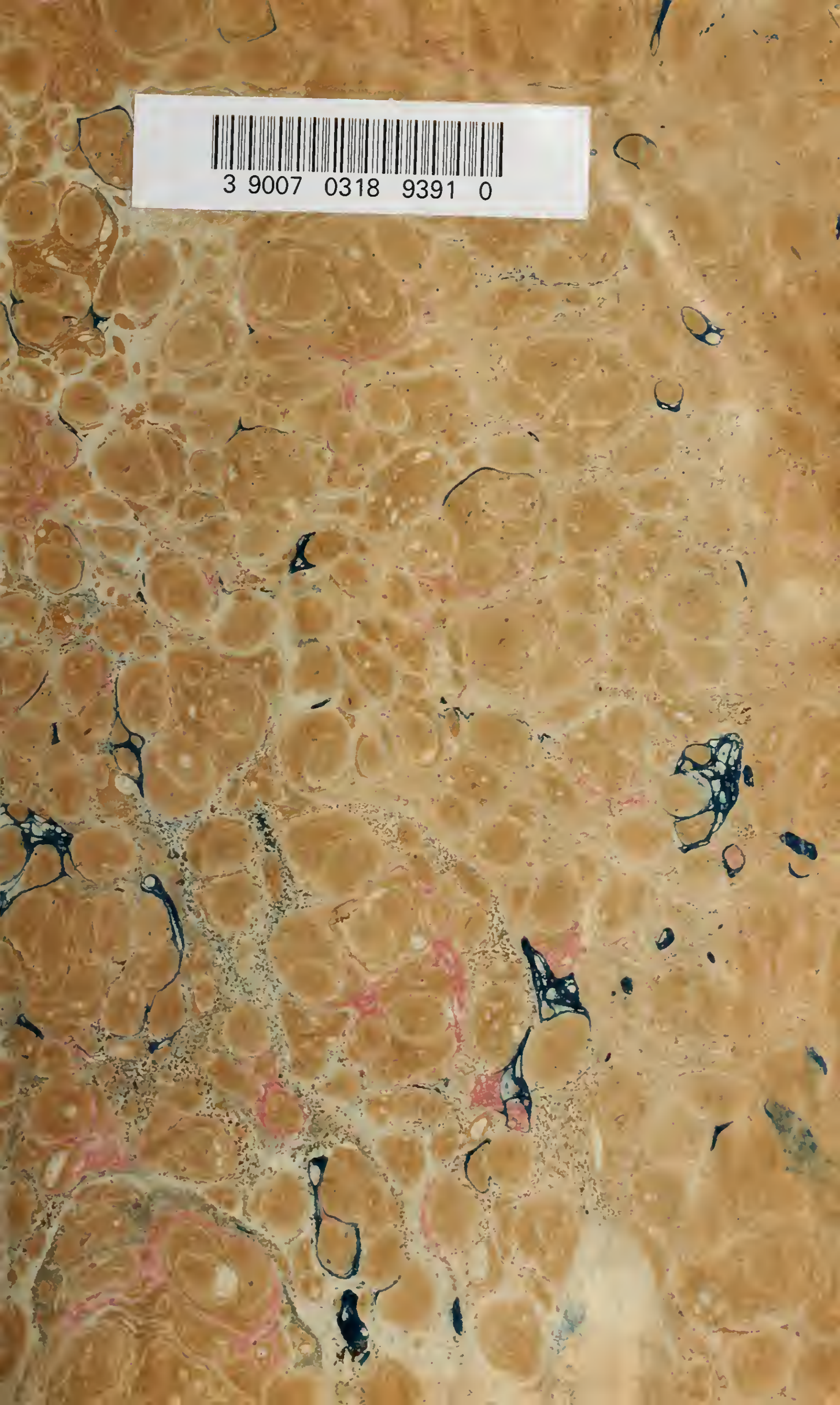



BIBLIOTHEQUE
DU
DEPARTEMENT DES ETUDES.
Congrégation de Notre-Dame
DE
MONTREAL
No 116
TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY



HISTOIRE

DE L'EMPIRE OTTOMAN,

DEPUIS SA FONDATION

JUSQU'A LA PAIX D'YASSY, EN 1792;

AVEC DES PIÈCES JUSTIFICATIVES,

ET UNE CARTE DE L'EMPIRE OTTOMAN.

PAR M. DE SALABERRY,

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BOSSANGE et MASSON, Libraires, rue de Tournon.

A LONDRES,

Même Maison, 14 Great Marlborough-Street.

1817.

AVERTISSEMENT.

Vitruve imposait quatorze conditions à un homme avant de lui permettre d'être architecte ; Montaigne en exige deux d'un historien : c'est d'avoir été ministre d'état ou du moins général d'armée. Je porte trop de respect à ce philosophe pour combattre une opinion si rigoureuse ; mais Montaigne n'était point de la secte de Zénon, de ces philosophes qui ne se rétractent jamais, comme Cicéron en fait le compliment ou le reproche à Caton dans sa harangue pour Muræna. S'il avait eu à faire l'application de son principe, il se serait souvenu de sa sage et modeste devise ; il aurait mis dans sa balance,

d'un côté les obstacles qui arrêtent un historien dont la pensée appartient à la vérité, et dont le silence sacrifie aux temps et aux lieux : de l'autre il lui aurait tenu compte des défauts qu'il eût évités, des erreurs où il ne serait pas tombé, de la probité qu'il aurait professée ; et en jugeant les travaux de l'historien dont il eût tiré quelque instruction, il lui eût sans doute pardonné de n'avoir point gouverné d'états, ni gagné de batailles rangées.

C'est à ces titres d'exactitude, de probité historiques, et de véracité que je fais paraître l'Histoire de l'Empire Ottoman ; j'ose espérer de mes lecteurs, l'intérêt, la bienveillance et la confiance que Montaigne n'aurait pas refusés à l'historien qui aurait rempli de tels engagemens, ou plutôt de tels devoirs.

Mais je sens qu'il ne suffit pas d'a-

vancer que cette exactitude, cette véracité, cette probité historiques, appartiennent à un écrivain : il faut en donner des témoignages certains. Je descends donc dans l'arène littéraire sans présomption comme sans répugnance, mon dessein étant moins d'accuser ceux qui m'ont précédé en traitant plus ou moins mal le même sujet, que de les excuser et de les défendre.

Cet ouvrage est intitulé : *Histoire de l'Empire Ottoman depuis sa fondation jusqu'à la paix d'Yassi, en* 1792. Mon titre, qui embrasse toute la durée de l'existence politique de la nation ottomane, est la seule réponse que j'aie à faire à tous ceux qui savent qu'il y a dans le monde littéraire, l'Histoire de l'Empire Ottoman du vénitien Sagredo, celle du prince Cantimir, et enfin celle de l'abbé Mignot : mais celle de Sagredo finit

au siége de Candie sous Ibrahim ; celle du prince Cantimir finit sous Achmet III à la paix de Pruth ; celle enfin de l'abbé Mignot se termine au règne de Mahmoud, vers 1750.

De ces trois historiens, le seul qui soit lui-même une autorité, c'est le prince Cantimir : son instruction, son existence à la cour ottomane, sa connaissance des langues orientales, sa qualité de prince grec, et ses relations de parenté et d'amitié avec les Grecs du Fanar, les hommes les plus instruits de l'empire, soit par l'étude continuelle des lettres, soit par leurs traditions domestiques, donnent une garantie irrécusable aux faits qu'il rapporte comme aux remarques qu'il a jointes à son histoire : mais sa narration est sèche, courte ; son ouvrage n'est qu'un abrégé, et ses notes instruisent beaucoup plus que son texte.

Le vénitien Sagredo n'a écrit que sur la foi des historiens chrétiens ; il admet toutes les traditions populaires sans les soumettre à l'examen : il n'est de quelque poids que dans les relations de la république de Venise avec la Porte.

L'Histoire Ottomane la plus moderne, et presque la seule qu'on lise, est celle de l'abbé Mignot. Il n'avait pas pour guides les écrivains estimables qui depuis ont publié tant d'ouvrages utiles et authentiques, tels que le Tableau de l'Empire Ottoman de Mouradjah, et la Littérature des Turcs de l'abbé Toderini. Je m'empresse de le justifier, parce que je ne veux pas être accusateur et juge ; mais ses lecteurs ne lui pardonneront plus d'avoir avancé que, lors de l'établissement de l'imprimerie sous Achmet III, les premiers ouvrages sortis des presses de Kiathaua avaient

été le Coran et la Sunnah, et que cet envahissement des droits des copistes avait excité une révolte. Le Khati-Shérif qui autorisait la fondation de l'imprimerie excluait formellement le Coran et la Sunnah, et tous les livres de la jurisprudence ottomane, restriction qui assurait au de-là de toute inquiétude l'existence des copistes turcs. Ce fut une tout autre cause, une cause simple et naturelle, qui fit languir l'établissement de l'imprimerie, comme on le verra dans cette histoire.

Il me reste à signaler les sources où j'ai puisé les moyens d'éviter les erreurs des historiens qui m'ont précédé : ils n'ont pu les connoître, puisqu'elles n'étoient pas à leur portée. Quand j'aurai cité les auteurs qui m'ont servi de guides, les lecteurs concluront, s'ils veulent, qu'il n'était pas difficile de faire moins mal,

et qu'il n'y a pas un grand mérite à avoir fait un peu mieux.

Voici les principaux ouvrages que j'ai suivis, consultés ou contredits, en les opposant ou les comparant les uns aux autres :

D'Herbelot, Bibl. orientale.
Favole Istoriche d'Agi Calfah.
La Bizantine.
Gibbon.
Sagredo.
Cantimir.
Ricaut.
Mouradjah d'Osson.
Littérature des Turcs de Toderini.
Osservazioni sopra la Valachia e la Moldavia, de Reïcowich.
Lacroix, Empire ottoman.
Histoire universelle anglaise.
Marsigli, Etat militaire des Turcs.
Busbequii Epistolæ.
Bayle.

Mably.
Histoire de Venise, de Laugier.
Id. de Nani.
Histoire d'Allemagne.
Histoire univ. de de Thou.
Mémoires de Conciny.
Vie du prince Eugène.
Esprit des Lois.
Histoire de Russie de Lévêque.
Politique des Cabinets de l'Europe.
Lettres de milady Montagüe.
Voyage de Volney.
Voyage de Savary.
Voyage en Grèce, de M. de Choiseul Gouffier.
Itinéraire de Taylor.
Voyage de Bruyn.
Id. de Chardin.
Id. de Tavernier.
Id. de Tournefort.
Vie de Frédéric Guillaume III.
Révolutions de l'Europe, de Koch.

Mémoires du baron de Tott.
Observations de Porter.
Observations de M. de Peissonnel.
Description du pachalic de Bagdad.
Notice sur les Véchabites.
Vie de Catherine II.
Campagnes de Suwaroff.
Révolution de Pologne.
Voyage de la Propontide.
Révolution de l'Empire ottoman, de Chénier.

Voilà ma tâche première terminée, et la pénible obligation de parler des autres, et surtout de moi, à peu près remplie. Je finirai par une observation à laquelle je suis amené par l'ouvrage même que je soumets au jugement de mes contemporains. Si les hommes sont comme la nature, s'il est utile que l'historien, comme le peintre, ait eu son modèle sous les yeux pour le représenter avec des couleurs plus vraies, et moi

aussi j'ai vu la plupart des lieux que je décris, et moi aussi j'ai visité les peuples dont je transmets les traits physiques et moraux, dont je consacre dans cet ouvrage les mœurs, les actions et les pensées. Je ne prétends pas que ce soit d'avance un titre de plus aux yeux de mes lecteurs; mais j'ai lieu d'espérer que ce ne sera pas une défaveur auprès d'eux.

HISTOIRE

DE L'EMPIRE OTTOMAN,

DEPUIS SA FONDATION

JUSQU'A LA PAIX D'YASSI, EN 1792.

LIVRE PREMIER.

Introduction. Origine des Turcs. Arrivée des Turcs ottomans dans l'Asie-Mineure. Soliman-Shah. Ertogrul. Fondation de la colonie de Sogut. Naissance d'Othman, fils d'Ertogrul. Tableau politique de l'empire grec à cette époque. Jeunesse d'Othman; ses guerres, ses exploits. Préjugés religieux des peuples en sa faveur. Partage de l'empire d'Iconium en heptarchie. Othman s'empare de la Bithynie, et fonde l'empire auquel il donne son nom. Prise de Pruse. Mort d'Othman. Son caractère.

L'HISTOIRE moderne réclamait des annales complètes de l'empire ottoman dans son origine, sa grandeur et sa décadence. Ce sujet, fécond

en événemens mémorables, est digne en effet des méditations de mes contemporains.

Une horde sort des montagnes du Caucase, pressée par la pauvreté, par la faim. Le besoin la mène à la victoire, et la victoire à la célébrité; chacun de ses pas est un triomphe; chaque pays qu'elle parcourt est une conquête : l'Asie-Mineure entière, cette riche et vaste portion de l'ancien empire romain, devient son patrimoine; mais la horde n'a encore de commun avec les maîtres du monde, que l'obscurité de son origine, bientôt son nom primitif paraît presque une injure à ses propres yeux, et les Turcs ne veulent plus être appelés que les fiers Ottomans.

Le Bosphore ne sert pas long-temps de barrière à leur ambition. Ces conquérans de l'Asie ne sont plus séparés de l'Europe que par un bras de mer; c'est une proie que leurs yeux dévorent en espérance; ce n'est pas vainement; d'aveugles et stupides chrétiens appellent eux-mêmes les ennemis de la chrétienté. Andrinople devient une cité musulmane, et le siége de l'empire nouveau. La Thrace, la Servie, la Grèce, se courbent sous le joug ottoman. Le blocus de l'empire grec est formé : enfin son dernier boulevard est attaqué, Constantinople tombe.

La Crimée, la Bosnie, la Morée, reçoivent des fers; l'Albanie seule essaie de repousser le joug. L'Egypte et l'Arabie sont subjuguées; Rhodes et ses intrépides défenseurs ont subi la loi du croissant; destinée si inévitable qu'elle n'est plus réputée honteuse. Le géant s'avance et soumet les contrées comme la fameuse Hélepole renversait les remparts des antiques cités. Belgrade et Bude se sont rendues; la Hongrie presqu'entière n'est plus une province chrétienne. L'Autriche même voit avec effroi les janissaires et les spahis insulter ses frontières. Mais ce colosse dont la force avait pris, sous onze règnes, des accroissemens successifs, est enfin arrêté dans sa marche; la bataille navale de Lépante lui porte le premier coup, et apprend aux princes chrétiens que le pacte des sultans avec la victoire n'est pas un pacte éternel.

Revenue dès-lors de ses longues terreurs, l'Europe ose regarder le colosse, le mesurer et le combattre. Bientôt le prestige de son nom se dissipe à jamais le jour où Sobieski, sous les murs de Vienne assiégée pour la seconde fois, le force à fuir devant lui.

En vain ce Briarée de l'histoire moderne étend-il encore ses cent bras depuis Alger

jusqu'au golfe Persique ; depuis le Don et le Danube jusqu'à la mer Rouge ; du moment où sa force a été jugée, on la voit s'affaiblir : la discipline européenne se mesure avec avantage contre ces masses sans ordre accourues des bords du Nil, du Tigre et de l'Euphrate, pour disputer les rives de la Save, du Danube et du Borysthène. La politique chrétienne s'unit à la tactique militaire pour repousser, pour attaquer les Musulmans. Dans tous les chocs qu'ils essuient, on les voit lutter avec le courage, le dévouement et l'ignorance de leurs intrépides ancêtres ; mais les forces européennes ont tout acquis : la masse qu'elles combattent est restée stationnaire. Bientôt la plus sûre sauve-garde de l'empire du croissant, son seul et éphémère appui, se trouve dans la jalousie de ses nombreux ennemis; elle s'oppose à ce qu'un seul d'entre eux lui porte des coups trop sûrs avant de savoir quelle part chacun aura dans les dépouilles.

Pendant une dynastie de vingt-huit souverains, on verra une nation héroïque et cruelle, avide et généreuse, esclave et conquérante, insolente et soumise, avoir pour traits distinctifs de son caractère le fanatisme et la superstition, mais portés jusqu'au-delà des bornes

connues de l'héroïsme et de la stupidité. Les crimes lui seront aussi familiers que les vertus: l'esprit religieux n'adoucit point en elles la férocité des mœurs ; le terrible Ottoman passe aussi promptement de la soumission à la révolte que de la révolte à la soumission : il tombe aux pieds de son nouveau maître, la tête de son prédécesseur à la main. Le prince tremble ou fait trembler, selon qu'il est devancé ou qu'il devance la soldatesque dans l'exercice des actes les plus monstrueux.

Sur vingt-huit sultans, les uns ont été meurtriers de leurs frères, de leurs pères, de leurs enfans; d'autres ont été déposés, rétablis, mis à mort; ceux enfin qui n'ont pas eu de vices n'en ont racheté l'absence par aucunes vertus : tous les excès sont entrés dans les conditions de la gloire ottomane; de sorte que les destins de l'empire du Croissant se seraient encore arrêtés plus tôt, si les sultans ou leurs esclaves avaient commis un crime de moins.

Tel est le sujet de cet ouvrage. Les tableaux qui le composent n'offrent que de grands effets, et présentent à tous les hommes, à tous les âges, autant de leçons que de souvenirs.

Mais l'historien de la nation ottomane doit entrer d'abord dans le labyrinthe obscur au

milieu duquel est placé le berceau des peuples les plus illustres.

D'après le témoignage authentique des Orientaux qui ont l'avantage de compter leurs princes parmi leurs historiens les plus accrédités, le nom de Turcs ou Turks est l'appellation générique de tous les peuples tatares (tartares), connus dans l'histoire ancienne sous le vaste nom de Scythes.

Les hordes qui inondèrent, sous le nom de Huns, l'Europe orientale, et, sous différens noms, l'Asie, depuis la Chine jusqu'au golfe Persique, la mer Noire et la Méditerranée, étaient placées aux pieds de la chaîne de montagnes qui, dominant la surface du globe à une égale distance de la mer Glaciale, de la mer Caspienne, de la mer du Japon et de la mer des Indes, semble marquer le centre, et comme le sommet de l'Asie. Cette immense chaîne, dont le Taurus et le Caucase ne sont que des anneaux, porte le nom de monts Immaüs, d'Altaï, de montagnes de Caf, de montagnes d'Or, et de ceinture de la Terre.

Les sauvages essaims du peuple, à la fois nomade et guerrier, qu'on appelait Turk, envahirent, vers le neuvième siècle, presque tous les trônes de l'Asie. Les uns s'emparèrent,

sur les Arabes, de la Trans Oxiane, et lui donnèrent le nom de Turkestan : les Turks toulonnides, les Turks ischidites, les Turks gasnévides, les Turks carismiens, prirent le nom de leurs chefs ou celui du pays où ils régnèrent. A leur exemple, Seljouk, turk musulman, se jeta, à la tête d'une horde, sur le Khorazan, vers le IX[e] siècle. Ce prince et ses successeurs étendirent leurs conquêtes jusques à Bagdad, où, sur les débris du trône des califes Abassides, ils élevèrent l'empire des Seljeucides qui vint imprimer l'effroi de la puissance et la gloire du nom de Seljouk aux destinées déjà chancelantes de l'empire romain d'Orient. Vers l'an 1071, un des descendans de Seljouk, nommé Alp-Arslan, ou le Lion vaillant, vainquit et fit prisonnier l'empereur Romain Diogène, sur les bords de l'Araxe, en Arménie. Le fruit de sa victoire fut la conquête de l'Asie-Mineure; mais, à la mort de Melek-Shah, fils d'Alp-Arslan, l'empire des Seljeucides fut partagé entre trois princes qui formèrent les branches des Seljeucides, d'Jran ou de Perse, des Seljeucides de Kerman, qui régnaient sur les contrées voisines du golfe Persique, et des Seljeucides de Roum. Ainsi se nommait l'Asie-Mineure au moyen âge; et sous le nom général de Roum étaient com-

prises les provinces qui appartenaient encore, ou qui venaient d'être enlevées à l'empire romain d'Orient, devenu l'empire grec. Les villes restées sous sa domination étaient Pruse, Sardes, Smyrne, Ephèse, Laodicée, Philadelphie. Le royaume musulman se composait de la Cilicie, de l'Isaurie, de la Pamphilie, de la Lycie, de la Lycaonie, de la Pisidie, de la Cappadoce, du Pont et de la Bithynie. Sa capitale était Nicée, et ses principales villes, Ancyre, Césarée, Antioche, Siras, Malatia, Arzingan, Erzerum, enfin, Iconium ou Cogni, dont le nom atteste l'origine grecque, et qui a, comme toutes les villes illustres, sa tradition fabuleuse, puisque Persée fut, dit-on, son fondateur, et qu'il y suspendit à une colonne la tête de Méduse.

C'est ainsi qu'après avoir déterminé la véritable origine des Turcs, selon l'opinion la plus générale, l'historien a dû présenter l'arbre de leurs principales branches s'étendant sur presque toute l'Asie, et signaler surtout les Turcs seljeucides, sous la protection desquels vont paraître sur la scène du monde les célèbres Turcs ottomans.

Le treizième siècle commençait lorsque Tschinghis-Khan ou Gengis-Kan, déjà vain-

queur de la Chine, accourut du fond de la Corée pour venger le meurtre de ses ambassadeurs, commis par ordre de Mohammed, prince turc carismien, maître de la Perse, de la Médie, et d'une partie de l'Inde. Sept cent mille soldats marchaient sous les drapeaux de l'empereur tartare et de ses quatre fils. Mohammed ne put leur opposer que quatre cent mille combattans. Il fut vaincu, détrôné, et alla mourir de misère dans une île déserte de la mer Caspienne; juste châtiment qui ne pouvait réparer les malheurs qu'il avait attirés sur son pays.

Après avoir ajouté l'empire de Carisme à ses conquêtes, Tschinghis-Khan repassa l'Oxus, et alla fixer sa résidence à Caracorum, qui devint la capitale de la plus grande monarchie qui ait jamais existé dans l'univers. Ce fut là que les ambassadeurs, ou les princes mêmes de l'Asie et de l'Europe vinrent lui rendre hommage. C'était là que les grands-ducs de Russie, les rois de Géorgie ou d'Arménie, les sultans d'Iconium, venaient en personne lire leur sort ou celui de leurs Etats, dans un froncement de sourcils ou dans un sourire du grand-khan.

Après la mort de Tschinghis-Khan, les Tatars se retirèrent des pays qu'ils avaient inon-

dés de leurs hordes dévastatrices. Le fils de Mohammed, surnommé Gelaleddin, ou la Gloire de la Foi, quitta les Indes où il s'était réfugié, reparut en armes, et se remit en possession des Etats de son père; mais, ayant à combattre et des haines domestiques et les armées de Tatars que les fils de Tschinghis-Khan envoyèrent contre lui, ce prince, digne d'un meilleur sort, succomba sous le nombre de ses ennemis; il fut vaincu, et périt vers l'an 1240, dans les montagnes du Curdistan.

Plusieurs hordes de Turcs s'étaient attachées à sa fortune. Après sa mort funeste, une d'entre elles s'éloigna du Curdistan, sous la conduite d'un chef qui se nommait Soliman-Shah.

Il errait avec cet essaim, sans savoir où il pourrait le fixer, lorsqu'il rencontra l'Euphrate qu'il essaya de passer à cheval, et il se noya dans ce fleuve aux environs d'Alep. Soliman-Shah reçut une sépulture, long-temps ignorée, sur ce rivage. Ce ne fut qu'en 1520 que Sélim premier, revenant de la conquête de l'Egypte, honora d'un *turbé*, ou chapelle sépulcrale, ce lieu qui cessa de rester sans célébrité; car jusqu'alors le nom vague et incertain de mezar-turc (le Tombeau du Turc) avait été la seule

marque dont la tradition eût consacré la mémoire du patriarche des sultans.

Les richesses, les troupeaux et l'autorité du chef de la tribu errante se réunirent dans les mains d'Ertogrul, fils aîné de Soliman-Shah. La horde, gouvernée par lui, occupait un territoire situé entre Alep et Césarée : disciple zélé de la loi mahométane, Ertogrul soumit à la religion qu'il professait les habitans du pays où sa peuplade était établie par le droit de la force. Législateur armé, il justifia, par sa modération, sa fermeté et sa sagesse, le nom d'Ertogrul, qu'il ne dut qu'à ses vertus, puisqu'il signifie *homme juste*.

La renommée de ses hautes qualités, comme prince ou comme guerrier, arriva jusqu'au sultan d'Iconium, qui s'appelait Aladin. Ce souverain jugea utile de se faire un appui du fils de Soliman-Shah; il lui fit offrir sa bienveillance et la cession d'un territoire dans les environs d'Ancyre, à la charge de défendre cette portion des frontières de l'empire d'Iconium que les Tatars inquiétaient encore par de continuels brigandages.

Ertogrul ne vint point auprès d'Aladin à la tête de cinquante mille hommes, comme le prétendent les historiens nationaux; mais il s'é-

tablit, avec quatre cents familles ou quatre cents tentes, sur les bords du fleuve Sangara, à quinze lieues environ de la mer Noire, dans un endroit nommé Sogut, anciennement Itæa ou le village des Saules, dans les deux différentes langues.

Ce fut donc à Sogut qu'Ertogrul, le père d'Othman, jeta les premiers et faibles fondemens de la vaste monarchie à laquelle ce fils était destiné à donner son nom. Mais cette noble et grande idée qu'une longue dynastie ne fit, depuis, que suivre et étendre, fut conçue sous les tentes de Sogut, et Ertogrul le médita dès l'époque de la naissance de son fils.

La fin de la monarchie seljeucienne n'était pas difficile à prévoir; elle était menacée d'un démembrement au profit des émirs ou gouverneurs puissans sur lesquels Aladin n'exerçait qu'une autorité précaire, quoique ses médailles, dont plusieurs subsistent encore, représentassent un lion surmonté d'un soleil, et au bas cette inscription: « Alaeddin, le très-grand sultan, » l'appui du monde et de la religion. »

Le génie d'un seul homme trouve, selon les climats, dans les préjugés des peuples, des auxiliaires bien plus puissans que les forces humaines pour s'élever au-dessus de la multitude, qu'il est

plus sûr de séduire que de subjuguer. La plus faible peuplade marche avec confiance au but le plus éloigné, le plus difficile à atteindre lorsqu'on a su lui persuader que ce but est indiqué par le ciel. Sa confiance fait sa force et presque toujours son succès. C'est sur la foi de leurs premiers augures que les bandits de Romulus se sont crus appelés à conquérir l'univers; et jusqu'à l'accomplissement de leur destinée, les Romains ne furent pas plus étonnés de leurs victoires que découragés par leurs revers.

C'est avec un succès presque égal que le premier chef, le premier législateur des Ottomans, Ertogrul, s'appuya sur les songes, les prophéties, les annonces surnaturelles; mobiles certains qui ne pouvaient manquer leur effet sur des peuples, enfans de l'Asie, cette terre classique du fanatisme et de la crédulité.

Sur la parole de deux célèbres devins, Ertogrul crut ou prit soin de faire croire que l'élévation de sa maison sur les débris de la puissance seljeucienne d'Iconium avait été annoncée à ses aïeux. Peu de temps avant la naissance d'Othman, le bruit populaire était qu'Ertogrul avait vu en songe une source d'eau vive sortir de terre devant ses yeux; la source était devenue un torrent immense, et avait

inondé presque tout le globe; on ajoutait qu'un sheik, interprète des songes, lui avait déclaré que sa race était bénie de Dieu; que bientôt de lui naîtrait un fils qui, semblable au torrent mystérieux de la vision de son père, fonderait une monarchie dont l'étendue embrasserait presque l'univers. Sous ces heureux auspices, Othman naquit à Sogut, en 1267.

Ertogrul n'ignorait pas qu'il importait au crédit de ses fables d'être embellies par un coloris brillant qui frappât des imaginations vives et des esprits crédules, et qui parlât aux yeux comme aux sens de la multitude. Aussi un héroïsme religieux et une volupté mystique sont-ils venus entourer le berceau de son fils et consacrer sa glorieuse vocation. Othman, dans son bas âge, fut élevé à la cour d'Aladin. La renommée, les services et la fidélité d'Ertogrul assuraient la bienveillance du prince à ce jeune enfant que l'on distinguait à la cour d'Iconium, sous le nom d'Otmanjik, ou le petit Othman.

Bientôt son père l'accoutuma à fréquenter les hommes savans et vertueux, connus dans l'Orient sous le nom de sheiks et d'ulemas. Le fondateur de l'ordre des Meulewis, ou Tourneurs, Mollah-Hunkear, vivait près d'Iconium, en

réputation de sainteté. Ertogrul lui amena Othman, et le recommanda à ses prières. Le sheik fit des vœux prophétiques pour la grandeur future du jeune prince et de sa maison. La fortune les justifia, et fonda chez les sultans ottomans le respect héréditaire qu'ils portent encore à la famille de Mollah-Hunkear, et aux derviches de son ordre.

Aux environs d'Eski-Sheïr demeurait le sheik Edébaly, personnage révéré pour sa piété et ses connaissances théurgiques.

Cet art, toujours accompagné du respect et de la foi des peuples, qui a pour sœurs la magie et l'astrologie, naquit en Egypte, selon la mythologie orientale; et son origine se confond avec l'époque de la création du Monde. Des Egyptiens, cet art passa chez les Arabes, et Mahomet lui dut peut-être les succès de sa doctrine et de sa puissance; mais tel est l'empire de la crédulité, qu'il voulut, vainement, briser l'instrument dont il s'était servi; il les frappa d'anathème; les illusions de la magie, de l'astrologie, des augures et des songes, subsistent au sein de l'islamisme, quoique proscrites par l'alcoran; et c'est surtout à la naissance de l'empire ottoman que leur influence fut remarquable et toute-puissante.

Othman passait, près d'Edébaly, des jours et des nuits entières; il venait, à son école, nourrir son cœur et son esprit des plus sublimes leçons de la religion, de la morale et de la philosophie.

A l'insu du jeune élève croissait auprès du vieux sheik, une fille d'une rare beauté, et d'une modestie plus rare encore. Le hasard, cette seconde Providence, fit trouver Othman sur le passage de Malhounn-Khathounn. Epris de ses charmes, le disciple d'Edébaly déclare ses desirs et ses desseins à la jeune fille. Malhounn-Khathounn baisse les yeux; et comme le silence a son langage dans tous les pays, Othman s'éloigne, enivré d'espérance et d'amour.

N'osant s'ouvrir ni à Ertogrul, ni à Edébaly, il se confie à l'amitié d'un Grec, du gouvernerneur d'Eski-Sheïr. Le perfide chrétien, enflammé à son tour, alla demander la main de Malhounn-Khathounn pour lui-même : car, à cette époque, les plus bizarres inconséquences, en religion comme en politique, se rencontraient chez des peuples aussi dissemblables de culte, d'intérêts et de mœurs; les empereurs grecs donnaient leurs filles en mariage à des barbares, à des infidèles; et les musulmans ou les chrétiens, dans tous les rangs et dans toutes

les classes, quoique séparés de croyance, s'unissaient sans scandale, par les nœuds de l'hymen. Edébaly rejeta les vœux du gouverneur d'Eski-Sheïr; mais, pour se soustraire à son ressentiment, il se réfugia sur le territoire qu'Aladin avait donné à Ertogrul.

Othman va visiter le vieillard dans sa nouvelle demeure; il rompt le silence qu'il avait imposé à son amour; il épanche dans le cœur d'Edébaly les sentimens les plus vifs, les plus délicats, les plus élevés; il se retire ensuite, et passe une partie de la nuit en prières et en méditations. C'est alors qu'il eut ce rêve fameux qui eut une si grande influence sur les destinées ottomanes.

Il vit en songe une lueur douce semblable à celle de la lune; le rayon lumineux prit naissance dans un des côtés du vieux sheik, et vint se poser sur le nombril d'Othman, en forme d'arc-en-ciel. Tout-à-coup, sur cette base mystérieuse s'élève un arbre prodigieux; sa cime touche les nues; ses branches innombrables sont chargées de fruits; son ombrage est immense; un de ses rameaux, qui se distingue par sa vigueur et sa verdure éclatante, penche en forme de cimeterre vers l'occident, et du côté de Constantinople; cet arbre mer-

veilleux couvre de ses bras protecteurs des prairies, des vergers, des moissons, des montagnes, des fleuves, des ruisseaux d'eaux limpides : une foule immense arrive de tous côtés; les uns viennent étancher leur soif; les autres arroser leurs champs; d'autres élèvent des aqueducs, des fontaines; d'autres enfin se promènent, ou se reposent; tous, pleins d'étonnement et d'admiration, paraissent jouir d'un bonheur parfait.

Othman se réveille ému, troublé, interdit; il court auprès de son respectable ami, qui possédait l'art d'interpréter les songes.

Edébaly déclare d'un ton solennel au jeune et vertueux favori du prophète qu'il venait de voir en songe le symbole de sa grandeur future. Le grand arbre n'est rien moins que l'arbre mystérieux de *Tomba*, une des merveilles du Paradis mahométan. L'ombre de l'arbre désigne l'étendue de la monarchie qui va naître; le cimeterre, incliné vers Constantinople, en annonce évidemment la conquête par un des princes de la race d'Othman; enfin, tous ces peuples qui accourent des sept climats, c'est-à-dire, selon la géographie orientale, de toutes les contrées habitées du globe, tous ces peuples désignent les nombreux sujets qui

béniront un gouvernement équitable, doux et heureux.

Jusque là, le mystère du songe n'avait rien promis qu'à la gloire ; bientôt il ne laissa rien à desirer à l'amour ; et le plus doux de ses présages fut le premier rempli.

Le côté d'Edébaly et le nombril d'Othman n'ont été réunis d'une manière visible que parce que le sheik et son disciple paraissent déjà, aux yeux du ciel, dans un rapport intime par la conformité de la foi, de la doctrine et de la vertu ; et dans la douce lueur semblable à un rayon de la lune, le vieux sheik crut voir sa jeune fille, alors dans sa quinzième année, la belle et modeste Malhounn-Khathounn.

Edébaly fut trouver Ertogrul ; il lui fit part de tout ce que les cieux annonçaient, de tout ce qu'ils ordonnaient. Ertogrul, dont la foi était aussi vive que la science du sheik était sûre, s'inclina, et, par son aveu, consacra avec joie une alliance qui pronostiquait en caractères si éclatans la grandeur de toute sa race. De cette union naquirent Aladin et Orchan ; Orchan, qui succéda à Othman son père, quoiqu'il ne fût que son second fils, et Aladin, le premier grand-visir que compte l'empire ottoman.

Le songe d'Othman ne fut point enseveli dans le secret. L'amour du merveilleux, la crédulité et l'adresse concoururent à l'accréditer. On se rappela qu'un autre sheik solitaire était déjà venu trouver le jeune favori du ciel, et lui déclarer que le prophète Elie lui avait apparu, et l'avait envoyé pour lui annoncer qu'il serait heureux dans toutes ses entreprises, et qu'il deviendrait le soleil le plus lumineux de l'Orient. En comparant toutes ces annonces, les esprits de la multitude s'exaltaient en sa faveur, et ses destinées étaient déjà préparées lorsqu'Ertogrul mourut.

Pendant que le royaume des Seljencides, de Roum et d'Iconium tirait à sa fin et présageait la naissance de la monarchie ottomane, l'empire romain d'Orient, connu alors sous le nom d'empire grec, avait commencé l'âge de sa triste décrépitude. Depuis l'an 1204, la capitale même ne lui appartenait plus.

Cette ville illustre avait, dans les premiers temps de l'histoire grecque, par tous les avantages de sa position, sous le nom de Byzance, valu à une petite république l'empire de la mer, et plusieurs siècles d'indépendance et de splendeur. Depuis, jugée digne par Constantin d'être le centre de la puissance romaine,

Byzance avait alors perdu son nom dans le nom plus glorieux de son nouveau fondateur.

Mais Constantinople, au treizième siècle, ne conservait plus que son beau ciel, ses magnifiques aspects, son port immense et admirable, ses deux mers auxquelles elle semble commander. Sa grandeur était éclipsée, son commerce déchu, sa population appauvrie, ses palais n'étaient plus habités par les mêmes maîtres, et l'on eût vainement, dans son enceinte toujours vaste, cherché le peuple romain. A la race de Constantin, de Théodose, de Justinien, avaient succédé les cinq dynasties des princes grecs. L'Occident tout entier avait échappé à leurs faibles mains; les Comnène, les Ducas, les Lange, s'étaient succédé plus ou moins violemment sur le trône impérial. Mais ils avaient été réduits à fortifier Constantinople, même pour la garantir des insultes des barbares qui arrivaient jusqu'à ses portes; et le nom de capitale ne se rattachait plus qu'à des lambeaux de l'empire du Monde. L'an 1204, les chrétiens d'Europe, armés sous une quatrième croisade, et appelés par Alexis Lange, devant les murs de Constantinople, l'avaient prise d'assaut, sous prétexte de venger la mort

de ce prince que Ducas, surnommé Murzulphe, avait fait périr. Alors avait commencé, sous Baudouin, comte de Flandres, la dynastie des empereurs latins. Ce prince, revêtu d'un titre pompeux, ne régnait en effet que sur une faible partie de Constantinople et de ses faubourgs; le reste appartenait aux Vénitiens, aux Génois et aux Français, qui avaient aidé à la conquête. Les provinces européennes de l'empire grec étaient partagées entre les croisés; la république de Venise possédait les côtes de l'Adriatique, de la Grèce, de l'Archipel, de la Propontide, du Pont-Euxin, les îles Cyclades et Sporades. Le marquis de Montferrat avait en souveraineté l'île de Candie.

Pendant que les princes latins se partageaient ainsi les dépouilles de ceux qu'ils étaient venus protéger, les princes grecs eux-mêmes consommaient le déchirement de leur propre empire, en saisissant quelques-uns de ses lambeaux. Michel-Lange Comnène avait envahi Durazzo, sur l'Adriatique, et occupait l'Epire, l'Acarnanie, l'Etolie, et une partie de la Thessalie. Théodore Lascaris, reconnu empereur par les Grecs de l'Asie-Mineure, avait transporté à

Nicée (1) ses droits, ses espérances, et le siége véritable de l'empire. Alexis et David Comnène fondaient en même temps la monarchie de Trébizonde sur les mêmes bords asiatiques.

Le mont Olympe et sa chaîne montueuse et difficile, ses défilés, gardés avec vigilance, hérissés de forteresses, servaient de barrières et de limites, d'un côté, à l'empire de Nicée; de l'autre, aux Etats bien plus vastes du sultan d'Iconium.

Durant l'espace d'un demi-siècle, sous les empereurs Théodore Lascaris, Ducas Vatace, Théodore Lascaris II, Jean Lascaris, les défilés des montagnes étaient soigneusement gardés, comme les clés conservatrices du faible empire de Nicée. Ce n'était qu'à force d'exemptions, de largesses et de priviléges, que les princes grecs attachaient leurs soldats à une surveillance continuelle. Mais depuis que Michel Paléologue était monté sur le trône, depuis qu'en 1261, cet heureux usurpateur avait re-

(1) Nicée, enlevée par les Seljeucides, à l'empire d'Orient, après la défaite de Romain Diogène, en 1071, avait été prise sur Kilidje-Arslan, un des descendans et successeurs d'Alp-Arslan, par les premiers croisés, en 1097, et rendue par eux, à l'empereur grec Alexis Comnène.

conquis Constantinople sur les Latins, et qu'il y avait reporté le siége de l'empire grec, dont son habileté, son courage et la fortune l'avaient rendu le restaurateur, les forts n'étaient plus entretenus, les garnisons restaient sans paie, et leurs fonctions de gardiennes de l'empire n'occupaient plus la sollicitude des souverains retournés en Europe. A la faveur de cette négligence, la colonie armée, placée à Sogut, sur le revers des montagnes, faisait des excursions continuelles sur le territoire de la Bithynie. Othman, le fils d'Ertogrul, ne cessait de ravager cette riche et fertile province, ramenant tout ce qu'il enlevait, avec autant d'audace que d'impunité, en butin, en troupeaux et en esclaves. Ces exploits obscurs marquèrent les premiers pas du prince auquel l'empire ottoman dut son nom. Rien ne décèle mieux la faiblesse de la peuplade qu'il menait aux combats pour arriver au pillage, que la première conquête que célèbrent ses historiens; la prise des forts de Jarhizar et de Bilejiki. Cet événement, peu remarquable par lui-même, mérite d'être rapporté, parce qu'il donne une idée topographique des différens territoires de l'Asie-Mineure, mahométane ou grecque, qui s'enclavaient mutuellement

sur tous les points. Il fait également connaître le caractère des relations politiques qui existaient entre les Grecs et leurs ennemis, et prouve que les uns et les autres ne mettaient, de la guerre à la paix, que la différence de la force ouverte à la trahison. Le commandant chrétien de Jari-Hissar mariait sa fille, Holophira, au commandant de Bilejiki. Othman fut invité aux fêtes qui devaient accompagner ce mariage; mais il apprit par un Grec de ses amis, que cette invitation cachait un piége dans lequel ses ennemis voulaient le faire tomber, et tourna la perfidie contre ses auteurs. Il affecta de craindre que, pendant son absence de Sogut, ses ennemis ne vinssent faire une invasion sur ses terres, et demanda que le commandant de Bilejiki voulût bien recevoir, pour quelques jours, ses femmes et ses effets les plus précieux dans cette forteresse. Le commandant grec consentit avec d'autant moins de défiance, qu'il s'applaudissait de voir Othman livrer d'avance ses propres dépouilles. C'était dans une plaine voisine de Bilejiki que les préparatifs étaient faits, et que les convives étaient réunis; Othman parut avec une faible escorte, et suivi de bêtes de somme qui portaient, les unes ses prétendus trésors

renfermés dans des coffres de bois de cyprès ; et les autres ses prétendues femmes, au nombre de quarante, et couvertes de leurs voiles. Le convoi fut reçu dans le château ; mais les coffres contenaient des torches et des armes ; les femmes voilées étaient des soldats déguisés qui, dès que la nuit fut venue, attaquèrent le fort, le fer et la flamme à la main. L'incendie servit de signal à Othman : il monta à cheval et courut se mettre à la tête de cent guerriers déterminés, qu'il avait placés en embuscade près du lieu de la fête. Le commandant grec, voyant disparaître Othman, se mit à sa poursuite. Dans le combat inégal qui s'engagea, les deux gouverneurs de Jari-Hissar et de Bilejiki furent tués. Leurs forteresses devinrent, dans le même jour, le prix de la victoire. La fiancée Holophira se trouva parmi les captives, et vit changer sa destinée d'une manière étrange. Othman la donna pour épouse à son fils Orchan. Holophira devint la mère de Soliman et d'Amurath.

La jeunesse et la valeur d'Othman furent employées, pendant plusieurs années, à des entreprises aussi obscures. Il s'empara de Culza, dont on ne retrouve pas même le nom ; d'Ainegiol, l'ancienne Modra, sur le fleuve Gal-

lus ; de Kara Hissar, anciennement Apamia-Cibotus, sur le fleuve Marsyas; enfin, de Kintarié, l'ancienne Cotyæum. La prise de toutes ces villes fut honorée du nom de conquêtes, toutes faites moins au profit que sous le nom du sultan d'Iconium; et comme la bravoure et le succès ont, dans tous les temps, donné de la gloire, ces titres valurent à Othman les honneurs les plus insignes. Aladin lui envoya des trompettes, des tambours, des timbales, des *attabales*, et autres instrumens de musique guerrière. Il lui fit présent d'une de ses pelisses les plus riches, d'un sabre, d'une masse d'armes et d'un cheval; marques d'estime et d'honneur qui payaient les services signalés chez les anciens princes orientaux : noble coutume que les empereurs turcs observent encore à l'égard de leurs tributaires, et qui garde le nom de *Clicth-Caftan*.

Othman s'avança à pied au-devant de ceux qui apportaient ces présens; il les reçut debout et dans une contenance respectueuse. Il voulut que ces instrumens guerriers se fissent entendre tous les jours devant sa tente, et depuis, devant son palais. Cet usage s'est perpétué religieusement chez ses successeurs, en mémoire de cette faveur, regardée comme

l'époque de son avènement à la souveraineté.

Enfin, Aladin réunit sur la tête d'Othman, son vassal et son défenseur, à toutes ces distinctions le titre d'Emir-ul-Uméra ou de prince des émirs, la plus noble et la plus insigne des qualifications après celle de calife et d'iman.

Ainsi, Othman était regardé depuis longtemps, comme l'objet d'une protection particulière du ciel, soit par la multitude qu'éblouit partout le prestige de la puissance, soit par tous ceux qui avaient confiance dans les songes et les prédictions.

Telle était la disposition des esprits en sa faveur, lorsque les émirs, indociles sujets d'Aladin, le dernier des Seljeucides, se révoltèrent contre ce prince, et provoquèrent une nouvelle invasion des Tatars dans le royaume d'Iconium. Othman et sa tribu se réfugièrent dans leurs retraites du mont Olympe. Les Tatars, dont l'irruption était violente et passagère comme celle des torrens, n'entreprirent pas de l'attaquer. Le sultan Aladin s'enfuit d'Iconium et alla chercher un asile en Europe, chez l'empereur grec Michel Paléologue. La tradition la plus constante est que ce prince eut la lâcheté de jeter Aladin dans une prison, où

cet infortuné souverain trouva le terme de ses malheurs et de sa vie, l'an de J. C. 1299.

La dynastie des Seljeucides finit avec lui. Aussitôt après sa mort, ses Etats furent partagés, non pas comme un héritage, mais comme une proie. Les émirs, ou gouverneurs, qui lui obéissaient si mal, étaient au nombre de sept; ils formèrent autant de souverainetés indépendantes. Carasi - Ogli s'empara de la Troade, de la Mysie et de la Phrygie; Aidin - Ogli de l'Ionie et du territoire de Smyrne; Jarukan-Ogli eut en partage l'Eolide et une partie de la Lydie; Mentézi-Ogli, la Carie et la Lycie; Germian-Ogli obtint ce qui restait de la Phrygie; Isfendar-Ogli, la Paphlagonie et une partie du Pont; Othman se jeta sur la Bithynie.

Il a fallu nommer tous ces chefs, qui intervinrent au partage du royaume d'Iconium, pour établir d'abord qu'ils étaient égaux en droits comme en puissance; et pour que l'intérêt historique distinguât Othman au milieu de ces obscurs souverains, destinés à entrer bientôt dans la foule des sujets qui obéirent à sa dynastie.

La Bithynie est une riche et fertile contrée couverte de cités fameuses. Elle s'étend le long de la Propontide, qui la borne au nord. Au

midi, le mont Olympe la commande comme une immense citadelle; et ces masses gigantesques, ainsi que tout ce qui appartient à l'Asie, s'élèvent, couvertes par zônes successives de hêtres, de chênes, de pins et de neiges éternelles.

Nous avons fait remarquer que, depuis l'an 1261, les empereurs grecs de Nicée étaient rentrés dans Constantinople, et que les passages du mont Olympe n'étaient plus gardés avec le même soin. Ce fut le 27 juillet de l'année 1299 de l'ère chrétienne, qu'Othman descendit des montagnes et envahit le territoire de Nicomédie. Dès-lors, il ne marcha plus au pillage, mais à des conquêtes qu'il s'assura les moyens de conserver. Il fortifia les villes ouvertes dont il s'empara. Sa peuplade devint une armée dont le nombre grossit tous les jours; il n'habita plus de tentes errantes; il se fixa dans une capitale, et ce fut Jéni-Sheïr.

A son entrée dans la Bithynie, Othman marcha sur Nicomédie, mais il fut repoussé. La gloire de cette conquête était réservée à son successeur. Il leva le siége et employa ses soldats à bâtir sur une hauteur, en face de la ville, un fort qui la tint en respect, et qu'il

nomma Targan, du nom de celui qu'il laissa pour y commander.

Quoique maître de presque toutes les villes, il ne regardait pas la conquête du pays comme assurée, tant que Pruse, la capitale, ne serait pas en son pouvoir. Il l'assiégea; ce fut sans succès : la ville était forte, la garnison nombreuse; et, au milieu de la corruption générale de sa nation, Ornus, gouverneur de la ville assiégée, se distinguait par sa fidélité. Othman fut réduit à bloquer Pruse, en faisant élever deux forts qui empêchaient les vivres et les secours d'y entrer; l'un de ces forts fut construit à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui les Vieux-Bains de Caplitza, l'autre le fut sur une des collines qui commencent le mont Olympe. La garde en fut confiée à Artimur et à Balanjik, noms qui sont devenus fameux dans l'histoire ottomane; mais ce qui est digne de remarque, c'est le soin que ce nouveau souverain, ce chef de hordes réputées barbares, prit d'ordonner que les habitans du pays fussent traités avec douceur, et protégés avec justice.

Aussi dut-il autant de succès à sa modération qu'à ses armes. Un grand nombre de Grecs que leurs souverains légitimes protégeaient mal ou ne protégeaient plus, se sou-

mirent volontairement à un prince qui savait acquérir des sujets et les défendre. La domination d'Othman s'étendit au-delà des bornes de la Bithynie : il pénétra dans la Phrygie, la Lydie, la Cappadoce, la Carie, la Galatie. Il enleva Iconium aux Tatars qui s'en étaient emparés sur Germian ; mais il ne rendit rien au prince dépossédé, et se crut seulement subrogé à ses droits. Othman n'en fit pas moins admirer partout sa modération dans les succès ; partout il offrit aux vaincus d'être ses sujets ou ses soldats : il sut être à la fois conquérant et législateur.

Tous les actes de son autorité absolue portent le caractère de la sagesse, de l'ambition, de la grandeur d'un prince qui voit au-delà d'un seul règne, au-delà d'une seule vie.

Dans Othman commença le type des institutions civiles et militaires, des maximes politiques et religieuses que ses successeurs ont adoptées.

Il pensa que la même croyance unit les cœurs et cimente les empires ; il ordonna à ses nouveaux sujets d'avoir sa religion ; il fit embrasser aux vaincus l'islamisme, qui commande l'obéissance passive et le mépris de la mort, qui déifie les souverains et fanatise

les sujets, qui met les prodiges au rang des devoirs; admirable ressort, le plus ferme appui de l'autorité d'un seul homme : mobile plus universel, plus durable que l'honneur même.

Avec le secours de l'islamisme, Othman inspira à tous ses sujets, pour le sang de leurs maîtres, ce dévouement qui devint un culte national, un préjugé divin. Il n'osa pas encore réunir sur sa tête, comme les califes, les fonctions de souverain et celles de pontife; mais les ordres venus du trône furent dès-lors regardés comme des émanations de la divinité. Les préceptes de l'Alcoran furent les seules barrières que la volonté du prince put être forcée de reconnaître. L'interprétation de ces préceptes fut confiée au chef unique de la loi. Edébaly fut le premier muphti; et la puissance hiérarchique naquit le même jour que le despotisme ottoman.

Des lois, portant une empreinte sacrée, enseignèrent leurs devoirs aux peuples et aux soldats d'Othman; il les poliça seulement autant qu'il le fallait pour leur apprendre à vaincre. Il les honora du nom de *coul* ou d'esclaves du sultan, titre dont les premiers officiers de l'empire se sont toujours glorifiés depuis. Enfin, pour effacer la tache du nom originaire de Turc,

il voulut que ses musulmans s'appelassent *Osmanlis*, Ottomans.

Epuisé cependant par les fatigues de la guerre et les travaux de la paix, il commençait à céder au poids des années. Ne conservant plus que la vigueur de son esprit, il laissait Orchan, le plus brave de ses fils, commander ses soldats; c'est à lui qu'il confia le soin d'aller mettre, pour la seconde fois, le siége devant Pruse.

1326. La ville avait des vivres pour huit ans, et le même Ornus qui la défendait se préparait à faire une vive et longue résistance, lorsque l'empereur Andronic lui envoya ordre de capituler et de livrer ses propres sujets, espèce de trahison toute nouvelle, et dont il appartenait à la race des princes grecs de donner l'exemple au monde.

Pruse, une des plus grandes et des plus magnifiques villes de l'Asie, rebâtie et détruite plusieurs fois, présente ses tours quarrées à l'entrée d'une belle et vaste plaine couverte de mûriers et d'arbres fruitiers de toute espèce : elle est arrosée de sources d'eau vive qui descendent du mont Olympe. Prusyas, roi de Bithynie, fut son fondateur. Depuis elle suivit le sort de Mitridate; et Lucullus lui imposa le joug des Romains. Devenue ensuite la propriété des empereurs de Constantinople, les musul-

mans la ruinèrent pendant les croisades; les princes grecs eux-mêmes la saccagèrent sous le prétexte d'une révolte; les Latins l'avaient inutilement assiégée; les Ottomans, cette fois, y entrèrent sans coup férir. Telle était la fameuse ville de Pruse, aujourd'hui Brousse, quand elle ouvrit ses portes au fils d'Othman. Il ne lui en avait pas coûté un soldat, et le sang des habitans avait été épargné moyennant trente mille ducats d'or. Pruse recevait la loi du vainqueur, lorsqu'au milieu de son triomphe, et enivré de sa fortune, Orchan apprit que son père allait expirer. Il accourut à Yénis-Sheïr, et arriva assez tôt pour fermer les yeux au vieux prince, qui lui dit, d'une voix presque éteinte, en voyant sa profonde douleur : « Ne » t'afflige pas, mon fils; tu me vois aux prises » avec la mort, c'est le sort commun de tous » les âges. Je meurs sans regret, puisque je » laisse un successeur tel que toi. Ne sois ni » tyrannique ni cruel; sois juste; distingue-toi » par ta clémence et par ta bonté; protège également tous tes sujets; propage la loi divine; » c'est le devoir et la mission des princes sur » la terre, c'est ainsi qu'ils attirent sur eux les » faveurs et la bénédiction du ciel. »

Othman sembla désirer, en mourant, d'être

associé à la gloire de son fils Orchan ; et comme s'il eût voulu prendre possession de la ville conquise, il demanda qu'elle devînt le siége de l'empire, et que son corps y fût transporté.

Ainsi finit le premier souverain de la race ottomane.

Il ne laissa pas de trésors, les ayant tous prodigués en bienfaits et en récompenses. Ce vertueux prince ne cessa, pendant toute sa vie, de verser des aumônes dans le sein des veuves et des orphelins. Les indigens trouvaient, chaque jour, dans son palais, une table servie pour leur soulagement : il assistait souvent à leur repas, et les servait lui-même, autant par un principe de charité et d'humilité, que par un instinct de simplicité et de bienfaisance. Enfin, au rapport de son historien, le muphti Sad' Eddin, il lui arriva souvent de donner à des pauvres jusqu'à son manteau. Aussi brave qu'heureux, Othman eut de grandes vues et de grands talens; il eut mieux encore, il eut des vertus. La prudence, la modération et la justice ont entouré son nom d'un souvenir si respecté, qu'à l'avènement de chacun des descendans au trône impérial, de siècle en siècle, le peuple souhaite à son nouveau souverain la bonté d'Othman.

LIVRE II.

Situation de l'Empire grec. — Détresse des habitans de l'Asie mineure. Progrès des Ottomans. — Institutions, lois, établissemens, gouvernement d'Orchan. — Prise de Nicée. — Prise de Nicomédie. — Guerres domestiques des Empereurs de Constantinople. — Mariage remarquable d'Orchan avec la fille de l'Empereur Cantacuzène. — Passage des Ottomans en Europe. — Alliance et traité de commerce entre la république de Raguse et Orchan. — Conquêtes des Ottomans en Europe. — Soliman et Amurath, fils d'Orchan. — Mort de Soliman. — Mort d'Orchan. — Avènement d'Amurath I. — Prise d'Andrinople. — Translation du siége de l'Empire de Pruse à Andrinople. — Conspiration de Contouze, fils d'Amurath, et d'Andronic, fils de Jean Paléologue, contre leurs pères. — Institution des Janissaires. — Conquêtes d'Amurath. — Puissance et étendue de l'Empire ottoman en Europe. — Ligue des Chrétiens contre Amurath. — Bataille de Cassovie. — Mort du Sultan. — Son portrait et son éloge.

La décadence de l'empire des Mogols ou Mongols avait favorisé l'établissement de l'heptarchie musulmane sur les débris du royaume d'Iconium ; la décadence de l'empire grec

servit aussi utilement à la naissance et aux progrès de la monarchie ottomane.

A Michel Paléologue avait succédé, en 1273, Andronic le vieux. Ce prince défiant, superstitieux et tyrannique, s'était plus occupé de disputes de religion et de querelles domestiques, que des soins et des devoirs qu'auraient exigés son rang, la dignité impériale et l'intérêt de ses sujets. La réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise latine était le chef-d'œuvre de sa politique, et il n'en était résulté que des persécutions, et des haines de la part des opprimés. Depuis son avènement au trône, jusqu'à sa mort, en 1332, le long règne d'Andronic n'avait été qu'une suite de scandales, de fautes et d'abus d'autorité.

Pendant toute cette lente période de dissensions religieuses, les provinces asiatiques étaient restées entièrement oubliées et livrées à leurs propres forces. Une lieue de mer, le seul Bosphore, les séparait de Constantinople, résidence des souverains; et en voyant le déplorable état où, sous leurs propres yeux, ces contrées étaient réduites, on auroit dit que les empereurs grecs n'avaient ni flottes ni soldats à leurs ordres.

Les habitans des campagnes étaient réfugiés

dans les villes fermées. Il n'y avait pas de jour que les nouveaux maîtres de l'Asie mineure et de son littoral n'insultassent quelque place grecque, ne prissent ou ne taillassent en pièces quelques détachemens épars de soldats chrétiens. La famine et la peste vinrent achever de désoler ces provinces changées presqu'en solitudes. Les villes étaient encombrées d'habitans que les campagnes ne pouvaient pas nourrir, car Andronic avait envoyé l'ordre de ne plus ensemencer les terres, puisque les récoltes devenaient la proie de nombreux ennemis. Les gouverneurs des villes, abandonnés à eux-mêmes, résistaient sans succès et sans gloire, ou capitulaient sans combat; quelques-uns embrassaient la religion du plus fort; presque tous enfin cherchaient à rendre utile pour eux une soumission inévitable. Les empereurs grecs, réduits à appeler des étrangers à la défense de leurs sujets et de leur propre capitale, étaient amenés à ce point de pénurie qu'il fallait un nouvel impôt pour payer chaque nouveau secours. Des mercenaires attirés par l'appât du gain accouraient, sous les ordres de quelques aventuriers plus ou moins obscurs, offrir à la cour de Constantinople leurs services plus dangereux encore que les maux qu'ils venaient

réparer. C'est ainsi que les Alains, les Amogavares, les Catalans avaient été accueillis dans l'empire qu'ils dévastaient au lieu de le défendre, et qui n'était que le théâtre de leurs sanglantes querelles pour le partage des dépouilles. L'ombre seule de la puissance était assise sur le trône impérial dans la personne de chacun des princes qui s'y succédaient; mais leur vanité n'avait rien perdu de ses prétentions, et la pompe théâtrale la plus vide et la plus ridicule les entourait et les accompagnait partout. La fastueuse nomenclature des grands officiers de l'empire offrait un bizarre contraste avec l'oisiveté de leurs fonctions. Le grand-duc commandait toutes les forces navales de l'Etat, et les flottes se bornaient à quelques galères qui n'osaient plus se montrer devant la moindre escadre génoise ou vénitienne : tout récemment une flottille armée par cette république était venue jeter l'ancre dans le port même de Constantinople et insulter le palais impérial, tandis que des corsaires de Candie et de Negrepont ravageaient les îles des princes, et en enlevaient les habitans. Le grand-domestique était le généralissime des troupes de terre : il y en avait un pour l'Europe et un pour l'Asie; mais ce dernier était sans argent, sans armée et sans

territoire. Il en était de même du pan-hypersebaste, du protosebaste, des logothètes de quatre classes des grands-dignitaires de l'empire, dont les fonctions se bornaient à représenter aux couronnemens et aux pompes funèbres. Les princes du sang impérial renchérissaient de distinctions aussi vides de pouvoir que pleines d'un orgueil risible. Les sébastocrators, d'invention moderne, ne le cédaient qu'aux Césars qui, descendus eux-mêmes du glorieux rang dont ils n'étaient plus que le simulacre, avaient au-dessus d'eux les despotes. Sylivria, presqu'un des faubourgs de Constantinople, était l'apanage d'un de ces despotes; ce qui peut donner une juste idée de l'étendue de puissance de ces fantômes de souverains. La petite presqu'île de la Morée en comptait deux, dont chacun régnait sur quelques bourgades. On pouvait comparer l'empire grec à ces arbres d'Afrique où les insectes, nommés termites, font leurs ruches : le colosse était sur pied avec toutes ses branches, mais chacun de ses rameaux tombait en poussière au moindre choc du plus faible ennemi. Un reste de sève entretenait à peine quelques élémens de vie dans le cœur de l'arbre lui-même.

Telle était la déplorable situation de l'empire

de Constantin sous le jeune Andronic, successeur et petit-fils d'Andronic le vieux. Cette époque était celle de la mort d'Othman et de l'avènement d'Orchan au trône de la nouvelle monarchie qui sortait du berceau. Ses lois n'avaient point encore reçu leur sanction de l'habitude et du tems, car la succession au trône qui fut dévolue depuis, sans exclusion, à l'aîné de la famille impériale, ne fut point suivie dans cet ordre par le prince que l'histoire regarde comme le fondateur de l'empire. Orchan avait un frère aîné que l'amour de la solitude et le goût des sciences spéculatives firent juger par Othman peu propre à commander un peuple de soldats. Le vieux prince en mourant nomma son second fils son successeur, et le paisible Aladin fut le premier ministre de son frère.

Orchan se montra digne de la préférence qu'il avait reçue, et ne resta point au-dessous des exemples dont il avait hérité : ses talens et ses ressources étaient au niveau de son audace et de son ambition. La première année de son règne fut employée toute entière à consolider les bases sur lesquelles Othman son père avait élevé sa puissance. Formé par lui à l'art de gouverner comme à l'art de combattre, Orchan

marqua l'ère véritable de l'empire ottoman par l'exercice des actes les plus solennels de la souveraineté : il abolit la monnaie des Seljeucides, et en fit battre une nouvelle au coin de sa dynastie.

Il ne tarda pas à songer à de nouvelles conquêtes et à tourner ses armes contre les Grecs. Sa prévoyance avait préparé ses succès ; il avait créé des troupes régulières, leur avait assigné une solde, et les avait déjà distinguées du reste de ses sujets par des vêtemens différens ; enfin, il avait pris soin que ses soldats connussent l'usage des béliers et des catapultes dont on se servait dans les siéges, science qu'ils avaient ignorée jusqu'alors.

Ce fut avec cet appareil formidable et nouveau que le sultan se présenta devant Nicée, à la tête de vingt-cinq mille hommes, et précédé de la terreur de son nom.

Andronic le jeune rassembla les troupes de Constantinople, d'Andrinople et de Thrace, pour aller en personne au secours de la ville menacée. Il voulut d'abord tenter une diversion puissante dans la Bithynie. Orchan avait fait faire sans doute aux Ottomans quelques pas vers la civilisation et les institutions sociales ; mais ce peuple nouveau avait encore plus conservé

ses mœurs nomades qu'il n'avait acquis les habitudes des nations stables et policées.

Dispersés dans la Bythinie avec leurs troupeaux et leurs tentes, les Ottomans levaient leurs camps lorsqu'ils étaient attaqués, et regagnaient, avec leurs bagages et leurs bestiaux, les montagnes qu'ils regardaient encore comme leurs places d'armes les plus sûres. Le besoin de pâturages faisait descendre leurs tribus toutes entières dans les plaines, et la mauvaise saison, comme les dangers imprévus les ramenaient dans leurs retraites montagneuses et difficiles. Andronic espéra les surprendre, et vers la fin du printems il débarqua avec des troupes à Scutari d'Asie. Orchan, à cette nouvelle, détacha huit mille hommes d'élite de son armée devant Nicée, et vint à leur tête disputer aux Grecs les avenues de la Mésothinie.

Andronic commandait en personne ses soldats mal aguerris, mais auxquels le souvenir de l'ancienne discipline romaine donnait assez d'assurance pour résister à des guerriers encore mal instruits. L'empereur grec ne manquait ni de courage ni de volonté. Il avait auprès de lui pour conseil et pour général le grand-domestique Cantacuzène, personnage fameux, dont la vie historique se trouvera bientôt liée à celle

du sultan Orchan; mais quelques soins qu'il ait pris de rehausser la gloire des Grecs et la valeur du prince Andronic dans cette campagne; quoique dans ses récits qui ne célèbrent que des escarmouches terminées par des retraites, Cantacuzène ne présente jamais qu'un soldat ou deux de tués du côté de son empereur, tandis que les Ottomans laissaient deux ou trois cents morts sur le champ de bataille; cependant les Grecs, toujours repoussés, après plusieurs mois d'attaques, se trouvèrent heureux d'avoir empêché le jeune Andronic, grièvement blessé, de tomber entre les mains d'Orchan; ils le portèrent sur un tapis jusqu'à son vaisseau, toujours harcelés, toujours combattans, toujours vaincus. Les débris dispersés de l'armée grecque se réfugièrent dans le peu de villes qui n'étaient pas au pouvoir des Ottomans, et laissèrent l'heureux Orchan continuer sans inquiétude le siége de Nicée.

Cette seconde cité de l'empire grec, rivale de Constantinople, résista long-tems. Elle n'ouvrit ses portes qu'après avoir éprouvé les horreurs de la famine, de la peste, et les fatigues d'un siége de deux ans. Orchan n'y entra point en vainqueur irrité, mais en prince généreux qui soumet les droits de la victoire aux lois de

l'humanité; ses soldats ne commirent aucun excès, et cette retenue, disent les historiens grecs, fut moins attribuée à leur discipline qu'au respect religieux qu'inspirait encore, par tradition, le souvenir de ce fameux concile où trois cents évêques, réunis pour foudroyer Arius, avaient, par leur piété et leur sagesse, frappé d'étonnement jusqu'aux ennemis du nom chrétien.

Les habitans ne demandaient au vainqueur que la vie et la liberté de se retirer à Constantinople; loin de rejeter leur prière, Orchan consentit à ce qu'ils emportassent tous leurs effets. Pleins d'admiration pour tant de générosité, les Grecs n'eurent plus que le désir de rester dans leur patrie; plusieurs même embrassèrent la religion du Prophète : leur nouveau maître leur accorda la faculté de se régir suivant leurs lois, et n'exigea d'eux qu'un tribut et la soumission à son autorité.

Un spectacle d'un genre nouveau s'offrit à Orchan lors de son entrée triomphale dans Nicée. Les veuves des Grecs, qui avaient péri pendant le siége, se présentèrent à ses regards, en habits de deuil, et l'implorèrent dans leur infortune. Il ordonna qu'elles devinssent toutes, selon leur rang, les épouses légitimes de ses offi-

ciers et de ses soldats, et pour accorder le vœu de la nature avec l'intérêt de sa religion, il en fit des musulmanes. Sa libéralité accompagna ses alliances, et il dota son armée. Maître du territoire de Nicée par droit de conquête, il en fit des lots qu'il distribua aux plus distingués de ses soldats : ce fut l'origine des fiefs militaires, appelés timars, dont Orchan est le fondateur.

Sa seconde pensée, en prenant possession de cette ville importante, fut pour la bienfaisance, et tourna au profit de l'humanité. Ce fut à l'époque de la prise de Nicée que fut bâti et établi par Orchan le premier imareth, sorte d'hospices où l'on distribue des vivres aux indigens, et qui se sont tellement multipliés dans l'empire ottoman, que ceux de Constantinople seuls nourrissent aujourd'hui plus de trente mille ames.

Que durent penser les malheureux Grecs accablés, sous leurs empereurs, d'impôts aussi onéreux qu'extravagans, en passant d'un joug aussi dur sous une domination si douce? C'était chez un peuple qu'ils appelaient barbare, à l'exemple des Romains, qu'ils étaient forcés de reconnaître la charité hospitalière et l'amour de l'humanité. Ce fut sous les auspices de ces vertus

que la renommée du noble caractère d'Orchan, se répandit jusque dans les contrées où ses armes n'avaient pas pénétré : les peuples accoururent en foule habiter et repeupler Nicée, à qui une splendeur nouvelle fit bientôt oublier ses malheurs.

Le conquérant ne se borna point à protéger la ville dont il relevait les ruines : Pruse, sa capitale, prit, par ses soins, l'aspect d'une ville musulmane ; ses édifices s'élevèrent sous le nom d'jamis et de mosquées. Les sciences, qui ne se cultivent et ne croissent qu'à l'abri de la puissance, quittèrent la Perse et l'Arabie, jusque là leur terre classique, pour venir habiter les écoles qu'Orchan fonda sous le nom de médrenés ; et, par un juste retour, les poëtes et les savans célébrèrent la clémence, la valeur et la libéralité du prince qui les protégeait.

Une conquête moins disputée que celle de Nicée vint ajouter à la gloire comme à la jouissance ottomane. Nicomédie, placée en amphithéâtre sur une colline qu'elle couvre presque toute entière, donne son nom au golfe qui lui sert de rade, et, par la beauté de ses aspects et par l'avantage de sa position, serait le plus beau port du monde, si Constantinople n'existait pas. Cajoleau, gouverneur de cette ville,

Cajoleau qu'il faut nommer, puisque l'histoire retient jusqu'au nom des lâches, prit la fuite à l'approche des troupes d'Orchan. Poursuivi, atteint, enchaîné, il fut mis à mort; à la vue de sa tête exposée au bout d'une pique, Nicomédie ouvrit ses portes et subit la loi du vainqueur.

Ce n'était plus qu'avec honte et regret que le souverain de Constantinople laissait tomber ses regards sur la côte d'Asie; c'était avec avidité que le sultan de Pruse jetait les yeux sur la côte d'Europe, destinée bientôt à devenir sa proie. Depuis qu'il était maître de Nicomédie, le Bosphore était la limite posée par la nature entre deux puissances rivales, mais dont l'une ne devait pas tarder à triompher de l'autre. Une barrière commune s'élevait encore entre elles, et une loi de mort, portée en Asie, comme en Europe, défendait au Grec et à l'Ottoman d'aborder le rivage ennemi.

Vers cette époque, Andronic le jeune vit arriver le terme et de son règne et de sa vie. Ce prince, qui n'était pas sans courage ni sans connaissance des hommes, n'avait montré ni talens ni vertus: il avait porté presque toutes les passions à l'excès. Un empire délabré, des provinces envahies ou menacées, des sujets

qu'il n'aimait ni n'estimait, et dont il n'était ni estimé ni aimé, voilà le déplorable patrimoine qu'il laissait à un fils de neuf ans. Ce jeune héritier du trône impérial, Jean Paléologue, avait pour mère l'impératrice Anne de Savoie, et pour tuteur Cantacuzène. Ici paraît sur la scène ce fourbe adroit, plein d'audace, d'astuce et d'hypocrisie, ambitieux couronné, que la postérité condamne en le jugeant sur ses actions, et qu'elle absoudrait en le jugeant sur ses écrits. Andronic, en mourant, avait laissé à Cantacuzène un pouvoir absolu : il ne tarda pas à partager la pourpre avec son pupille, sous prétexte du bien public. Les discordes civiles éclatèrent de nouveau dans la capitale et dans l'empire grec. Cantacuzène fut proscrit et obligé de chercher un asile et un protecteur hors de Constantinople qu'il abandonna. Il ne manqua ni d'amis ni de vengeurs. Le Crâle, ou souverain de la Servie, le reçut dans sa sauvage cour, et lui promit l'appui de ses soldats, plus brigands que guerriers, et qui n'appartenaient guère à la civilisation que par le nom de chrétiens.

Des rapports ignorés, et que Cantacuzène, dans son histoire, n'établit pas lui-même, lui avaient aussi assuré l'amitié et le secours d'un

prince musulman, que ses nobles actions et sa générosité présentent avec intérêt au souvenir des âges. Le rôle qu'il joua dans la guerre civile que Cantacuzène eut à soutenir contre l'impératrice Anne et les grands de l'empire qui combattaient sous le nom de cette princesse, mérite d'autant plus d'être remarqué dans cette histoire, que ce prince asiatique fut le premier auteur du pacte qui ne tarda pas à lier l'empereur Cantacuzène et le sultan Orchan.

Je veux parler d'Amir, fils d'Aidira, un des princes qui avaient partagé avec Othman l'héritage du sultan d'Iconium. Amir, souverain de l'Ionie, était maître de Smyrne et des forêts qui l'avoisinent. Les galères et les flottes qu'il créa lui avaient soumis Naxos, Chio, Samos et Metelin. Cependant les Bulgares, appelés par l'impératrice Anne de Savoie, assiégeaient Demotica, où les ennemis de Cantacuzène le croyaient renfermé. Irène, sa femme, était seule dans la place avec ses enfans. Cantacuzène, réfugié chez le Crâle de Servie, sollicitait son alliance et ses secours. Amir apprit le danger du prince, son ami, et ne jugeant pas la justice de sa cause, accourut avec trois cents galères et vingt-neuf mille hommes, débarqua

seulement avec deux mille guerriers d'élite de son armée, marcha sur Demotica, et força les Bulgares à lever le siége. Irène, aussi surprise de la disparition des assiégeans que reconnaissante d'un secours aussi inespéré, voulut voir et remercier son libérateur.

Le noble et généreux musulman refusa d'aller visiter la femme de son ami absent. Il ne voulut pas connaître le luxe des palais grecs, et s'obstinant à rester sous les tentes de son camp, il partagea les rigueurs de l'hiver avec les compagnons de ses fatigues et de sa victoire. Sa flotte ravagea, il est vrai, toute la côte grecque du Bosphore.

Amir retourna en Asie chargé des actions de grâces de Cantacuzène et des dépouilles des Grecs. Il avait à se défendre lui-même contre le roi de Chypre, Gui de Lusignan, la république de Venise, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et le pape, ligués contre lui pour l'intérêt de l'impératrice Anne. Amir fut tué d'un coup de flèche à l'attaque d'un fort situé à l'entrée de Smyrne. Le dernier sentiment qui s'éteignit en lui fut celui de l'amitié; car à ses derniers momens il laissa à Cantacuzène le conseil de rechercher l'alliance d'Orchan.

Le prince grec ayant triomphé de ses enne-

mis, étant rentré dans Constantinople, moins par force que par intrigue, sentit le besoin d'une protection étrangère, et rechercha l'amitié d'Orchan, ne voyant que le péril présent et sa sûreté personnelle.

Le fils d'Othman demanda pour prix de son alliance la main de la jeune et belle Théodora, fille de l'empereur grec. La voix de la politique étouffa chez Cantacuzène celle de la religion, et la pompe de cet étrange hyménée fut préparée publiquement sans scandaliser ni le clergé de l'Eglise grecque, ni le peuple de Constantinople qui accourut pour en être spectateur.

Un corps de cavalerie ottomane fut amené à Silivria par trente vaisseaux ; Cantacuzène attendait l'ambassade à l'entrée de son camp impérial ; un trône était élevé sous une tente ; la jeune princesse y monta pour être vue de tout le peuple. Au signal donné les rideaux d'or et de soie du pavillon se relevèrent, la jeune Théodora parut assise au milieu d'eunuques à genoux : des chants, des hymnes, des chœurs, mêlés au bruit des trompettes, annoncèrent que l'alliance était consacrée. Aucune cérémonie religieuse ne fut observée, et Théodora entra dans le sérail du sultan de Pruse. L'extérieur de ce prince ne répondait ni à son rang, ni à

sa renommée : il était petit, avait le visage enflammé, les yeux bleus, et les cheveux presque roux; disons-le, parce que l'histoire n'est pas moins une galerie de portraits qu'une galerie de tableaux, et que souvent on lit sur le front des souverains la destinée des empires. Cantacuzène alla à Scutari rendre visite à son nouveau gendre. A cette entrevue, la seule où ils se rapprochèrent l'un de l'autre, les deux princes étaient assis à la même table; les quatre fils qu'Orchan avait eus de ses autres femmes étaient à une seconde; et pêle-mêle sur des tapis se placèrent les plus qualifiés des Ottomans et des Romains; car les Grecs avaient encore la vanité de porter ce nom qu'ils soutenaient si mal. Telle fut l'alliance d'une princesse chrétienne avec un sultan. Ainsi fut jeté de l'une à l'autre rive du Bosphore le pont fatal qui de ce jour put s'appeler la voie ottomane: le passage des troupes d'Orchan devint continuel. On pourra suivre leur marche, voir leurs envahissemens, leurs progrès et leurs conquêtes, colorées du nom de protection et de sauvegarde.

Ainsi le passage des Ottomans en Europe, si remarquable dans ses effets, paraît s'être opéré par une cause simple et ordinaire, comme

la plupart des grands événemens historiques auxquels la vanité nationale ajoute toujours des circonstances merveilleuses et mensongères que la crédulité admet. Ainsi se dépouille des voiles fabuleux qui l'ont enveloppée jusqu'ici cette grande et importante circonstance, puisqu'on peut établir que le jour où les Ottomans ont posé le pied sur le territoire européen ils ont commencé à prendre possession de l'empire grec.

Deux traditions également invraisemblables avaient consacré jusqu'ici ce célèbre passage. Dans l'une, qui ne peut avoir été imaginée que pour rehausser le courage et l'adresse de Soliman, un des fils d'Orchan, on suppose qu'il s'approcha du rivage, sous le prétexte d'une partie de chasse, suivi seulement de quatre-vingts soldats. Il arriva le soir, et construisant sur-le-champ trois radeaux soutenus par des vessies de bœuf liées entre elles, à l'aide de longues perches qui lui servaient de rames et de gouvernail, il traversa avec son escorte le détroit sur cette flotte d'un genre nouveau, et débarqua au pied du château de Sestos. La tradition présente tous les soldats grecs, jusqu'aux sentinelles, plongés dans un sommeil aussi profond que celui de Rhésus. Le même bonheur qui

accompagne si souvent l'audace et l'adresse fait rencontrer à Soliman un paysan qui allait au travail dès la pointe du jour. Les menaces ou les promesses, la vue de l'or ou l'amour de la vie déterminèrent ce Grec à introduire le prince et sa troupe par un souterrain jusque dans le château. Sestos et la clef de l'Hellespont tombent à la fois dans les mains des Ottomans.

La seconde tradition, quoique moins fabuleuse, est d'une fidélité tout aussi suspecte. Soixante mille hommes, dit-on, traversèrent le Bosphore sur deux caravelles génoises dont on révèle même les noms; l'une s'appelait l'*Entériana*, et l'autre *Squarcia-Fica*. On ajoute que le prix fut fait pour un ducat par tête. Certes on peut croire qu'un peuple de marchands est un peuple vénal; mais ici c'est Venise qui est l'accusatrice de Gênes, et l'animosité des deux républiques rivales jointe à la contradiction des époques jette une défaveur entière sur cette opinion, qui appartient au Vénitien Sagredo.

Ce que l'histoire atteste plus authentiquement, c'est que les premiers alliés ou plutôt les premiers tributaires que les Ottomans eurent en Europe furent les habitans de l'ancienne Epidaure, les Ragusains. La petite république de Raguse, cachée dans un golfe de la mer

Adriatique, plus ancienne que Venise même, et qui pendant tant de siècles a été conservée par l'adresse et gouvernée par la défiance, Raguse, sur la foi d'une religieuse, ou plutôt d'après les divisions qui menaçaient de déchirer long-temps l'Europe, Raguse crut la première à la grandeur future de l'empire Ottoman. Orchan résidait à Pruse, et n'avait pas encore passé en Europe, lorsque les Ragusains lui envoyèrent deux embassadeurs pour lui offrir un tribut, et lui demander de prendre leur république sous sa protection. Ce tribut annuel, réglé à cinq cents sequins, et qui n'a point augmenté depuis, a été, de siècles ensiècles jusqu'à nos jours, apporté aux sultans au mois de juillet. Ce premier traité des Ottomans, si religieusement observé, fut signé par Orchan avec sa main trempée dans l'encre et appliquée sur l'acte, espèce de seing que la plus haute vénération accompagne toujours chez les musulmans.

Mais si l'alliance des Ragusains avec Orchan fut prudente, celle des Grecs fut impolitique et dangereuse. Les vues de Cantacuzène furent trompées; celles du prince musulman ne le furent point. Les nœuds qu'il avait formés devinrent des moyens auxiliaires qui servirent son ambition. Le lien qui l'attachait

au père de Théodora ne l'empêcha pas de faire un traité avec l'impératrice Anne et son fils. Orchan obligea son beau-père de reconnaître ce traité et d'y souscrire. Ce pacte étrange admettait, à la honte de la pourpre impériale, que tous les chrétiens jetés dans l'esclavage par les Ottomans, en Europe, demeureraient en dépôt dans Constantinople jusqu'à la translation en Asie. Ainsi des troupes à demi-nues de moines, de dames grecques, de femmes, de filles, étaient exposées à l'encan, et vendues comme esclaves au pied même du trône des empereurs grecs. Aux termes de cette transaction, Orchan, fidèle à un double engagement, mais plus fidèle encore à ses desseins secrets, fournissait un secours de dix mille hommes à l'impératrice Anne de Savoie et à son fils. Tout le reste de ses forces n'en était pas moins à la disposition de son beau-père. C'est ainsi qu'au nom de l'un et de l'autre des deux empereurs grecs assis sur le même trône, leur territoire se couvrit de troupes ottomanes qui prirent possession de toutes les places qu'elles étaient appelées à défendre. A leur tête se montraient deux fils d'Orchan, Soliman et Amurath, plus attentifs à dépouiller leurs faibles alliés qu'à les protéger. Orchan ne refusait pas hautement à

Cantacuzène de lui rendre les places que ses fils avaient entre les mains; seulement il commence par demander et par obtenir comme indemnités soixante mille écus d'or.

L'ambition et la force trouvèrent pour auxiliaires jusqu'aux fléaux de la nature. Un tremblement de terre renversa plusieurs villes de la Thrace ; et, dans leur effroi, les habitans les abandonnèrent. Soliman s'en empara, releva des enceintes abattues, et y rappela les anciens possesseurs. Cantacuzène réclama ses places. Soliman soutint que des villes désertes et abandonnées étaient à quiconque s'en emparait; singulier droit des gens qu'Orchan se garda bien de désavouer.

Telle fut la marche de la politique insidieuse du sultan depuis 1346, époque de son mariage avec la fille de Cantacuzène, jusque vers l'an 1353, époque de l'abdication de cet empereur.

Le prince grec ne se dissimulait plus le système de spoliation dont il était le jouet; il passa le Bosphore, et alla jusqu'à Nicomédie pour s'aboucher avec le sultan son gendre. Orchan, sous un vain prétexte, refusa de le voir; et l'empereur s'en retourna à Constantinople avec le regret d'avoir fait une demande juste et une démarche honteuse.

Il avait marié sa fille Hélène, sœur de Théodora, à son pupille, à son souverain. Il revêtit son fils Mathieu Cantacuzène de la pourpre dont il se dépouillait. Il fit jurer aux deux princes de rester assis paisiblement sur un trône qui chancelait, ou plutôt il les exhorta à céder à la fortune, à reconnaître la faiblesse de leur puissance, à ne plus lutter inégalement contre le nombre réuni, chez les Ottomans, à l'intrépidité et au fanatisme; conseils tardifs, inutiles, dont ne pouvaient profiter des princes trop jeunes pour être prudens, assis trop près l'un de l'autre pour ne pas être ennemis, et déjà trop affaiblis pour être redoutés.

Ainsi abdiqua Jean Cantacuzène, aussi las de ses sujets que ses sujets étaient las de lui. Il descendit d'un trône usurpé pour entrer dans un cloître. Beau-père à la fois d'un empereur chrétien et d'un sultan mahométan, ce prince alla prendre le froc au milieu des moines du mont Athos.

Les faibles liens qui retenaient l'ambition d'Orchan semblaient n'attendre pour se rompre que l'abdication de Cantacuzène. Dès ce moment de nouveaux flots d'Ottomans se répandirent dans la Thrace. Soliman et Amurath, les deux fils du sultan, étaient à leur tête:

semblables à deux fleuves débordés, ils se rejoignirent et s'emparèrent, l'un de Magara et d'Ipsala, l'autre d'Epipatos, à huit heures de chemin de Constantinople même.

Tchourlu, l'ancienne Tyrullum, refusa de leur ouvrir ses portes, et offrit au reste des villes grecques l'exemple effrayant des dangers d'une résistance inutile. Tchourlù fut emportée d'assaut, et rasée de fond en comble par Amurath. Bientôt ce jeune conquérant repassa en Asie, et revint à Pruse, traînant à sa suite plus d'esclaves qu'il n'avait amené de soldats.

Cependant les empereurs Jean Paléologue et Mathieu Cantacuzène se faisaient une guerre insensée qui ne pouvait qu'avancer leur perte commune. Mathieu, fait prisonnier par les Serviens, tantôt ses alliés, tantôt ses ennemis, fut racheté par son collègue et son rival. Il s'estima heureux de recouvrer sa liberté en renonçant à la dignité impériale. Paléologue régna seul, et lui laissa, pour souvenir ou pour regrets de la grandeur qu'il le forçait d'abdiquer, le privilége de porter à ses brodequins les aigles brodées des empereurs.

Sur ces entrefaites, le jeune Soliman, plein d'ambition et de gloire, périt malheureusement, et ce ne fut pas même sur le champ de

bataille qu'il trouva une mort digne de lui. Il mourut d'une chute de cheval, en s'exerçant avec ses cavaliers à lancer le *dgirid*.

Depuis ce malheur domestique, le vieux Orchan ne cessa de verser des larmes sur le tombeau d'un fils l'objet de sa tendresse et de son orgueil. Deux mois après la mort de Soliman, il termina sa carrière de soixante-dix années, après un règne aussi long que glorieux. Ce fut l'an 1360 que mourut ce deuxième sultan.

Un redoublement d'activité et d'audace dans ses entreprises marqua l'avènement de son second fils, devenu son successeur. L'impétuosité, l'ambition et l'ardeur guerrière formaient les principaux traits du caractère d'Amurath. Ce fut à ces signes redoutables que les empereurs grecs s'aperçurent qu'Orchan n'était plus, et que le sceptre ou plutôt le cimeterre ottoman avait changé de mains.

A peine Amurath régnait-il, qu'Andrinople attaquée céda au premier assaut. Cette capitale de la Thrace est placée sous le plus beau ciel, dans des lieux qui réunissent et la célébrité de l'histoire et les merveilles de la fable. Elle est au bas des monts Hémus, et arrosée par le fleuve Maritza, l'Ebre des anciens; montagnes et rives immortalisées dans l'antiquité fabu-

leuse, par les noms d'Eurydice et d'Orphée. Andrinople est associée dans l'histoire au souvenir des calamités, puisqu'elle fut détruite par un tremblement de terre. Elle y partage aussi la gloire de l'empereur qui la rebâtit et lui donna le nom de ville d'Adrien.

Amurath avait envoyé son grand-visir former les approches de la ville ; lui-même n'espérait pas en faire la conquête avant d'y avoir amené son armée entière : mais les esclaves des sultans croyaient dès-lors que l'ordre d'assiéger une place était celui de la prendre, et que ne rien faire au-delà de son devoir était mal obéir. Andrinople devint le siége de l'empire, la résidence des souverains, la place d'armes d'où fut tirée la ligne de circonvallation qui menaça Constantinople depuis Gallipoli jusqu'aux monts Hémus, des monts Hémus à la mer Noire. Pruse, dont la prise avait comblé les vœux d'Othman à sa dernière heure, et satisfait l'orgueil d'Orchan même, perdit son rang de capitale. Le ciel intervint dans cette translation mémorable. Amurath, qui lui-même s'était surnommé *Khodovindicar*, l'ouvrier de Dieu, déclara qu'un esprit céleste lui avait donné l'ordre de transporter le siége de l'empire et de la religion ottomane dans les

murs d'Andrinople, et qu'il lui avait désigné la place où il devait élever son palais. La ville nouvelle devint donc la résidence des sultans. Pruse conserva long-temps l'honneur d'être le lieu de leur sépulture. Pruse continua de posséder leurs tombeaux. Une vénération héréditaire, des priviléges respectés, n'en attestent pas moins encore aujourd'hui que les Ottomans, se souviennent que Sogut fut leur premier asile et leur obscur berceau.

Andrinople ouvrit un champ si vaste à l'ambition ottomane, qu'elle ne reconnut plus de limites, parce qu'il n'y en a point à l'audace et à la fortune. Bientôt toute la vaste contrée connue aujourd'hui sous le nom de Romélie fut soumise aux lois d'Amurath, depuis Philippopolis jusqu'à Thessalonique. L'empereur grec était déjà moins l'allié que le vassal des Ottomans.

C'était jusque dans son palais de Constantinople, jusque dans sa famille que Paléologue recevait les ordres d'Amurath. Les Grecs et les Ottomans n'étaient point en guerre ouverte, malgré les invasions, les envahissemens, les agressions continuelles de ces derniers. Les relations ordinaires, les liaisons d'amitié existaient entre les princes comme entre les sujets.

Ces communications intimes amenèrent dans la famille des deux empereurs une double catastrophe qui prouva l'obéissance passive du faible Jean Paléologue, et l'inflexible justice du terrible Amurath. Le sultan était repassé en Asie pour réprimer dans leur naissance les soulèvemens de quelques pachas. L'empereur grec l'avait suivi comme auxiliaire. Dans leur absence, Contuze, fils d'Amurath, et Andronic, fils de Paléologue, commandaient au nom de leur père, l'un les villes de la domination ottomane, l'autre les villes impériales grecques qui étaient enclavées sans limites fixes ni certaines. Les deux princes étaient unis d'âge et d'amitié, et venaient de combattre ensemble et de repousser les Bulgares et les Valaques qui avaient fait une irruption dans les provinces confiées à leurs soins. Le partage des mêmes dangers et la gloire des mêmes succès avaient augmenté leur amitié et leur confiance mutuelles. Contuze était ambitieux et imprévoyant; Andronic était politique, et voyait avec un chagrin profond que le trône où son père était assis, le trône où il devait monter, ne serait bientôt plus que celui d'un tributaire des sultans. Il proposa à Contuze d'unir eurs armes, et de déposséder ensemble leurs

pères. La conspiration avoit éclaté lorsque Amurath en fut instruit. Sa première pensée fut de croire Paléologue complice de son fils Andronic, et de soupçonner ces deux princes d'avoir voulu détruire les Ottomans, leurs ennemis communs, les uns par les autres. Paléologue s'humilia, protesta de son innocence. Amurath, content de cette soumission, se chargea de punir le crime et ses auteurs. Il repassa inopinément en Europe, et accourut, suivi de quelques troupes, au-devant des rebelles qui n'étaient plus qu'à quelques lieues de Constantinople. A son apparition, les soldats de Contuze et d'Andronic, effrayés par ses menaces, ébranlés par ses promesses, abandonnèrent les deux princes pour aller se ranger sous les drapeaux du sultan. Les deux jeunes coupables prirent la fuite, et se réfugièrent à Démotica. Amurath les y suivit. Après quelques jours de résistance, il força les habitans à ouvrir leurs portes, et à lui livrer les deux rebelles. La soumission forcée des assiégés ne désarma nullement la colère du sultan irrité; il fit précipiter dans l'Ebre la garnison et les principaux habitans; il fit crever les yeux à Contuze, et le relégua à Magnésie. Le féroce Amurath envoya Andronic au malheureux Paléologue en lui or-

donnant d'imiter l'exemple que sa justice venait de lui donner. L'empereur grec, effrayé pour lui-même, renchérit encore sur le châtiment, car il l'étendit jusqu'à son petit-fils, alors en bas âge. Il ordonna qu'on jetât dans les yeux de cet enfant et dans ceux d'Andronic du vinaigre bouillant. Amurath satisfait, dédaigna de savoir que le prince coupable n'avait subi qu'un supplice imparfait, qui ne le privait que d'un œil; il lui suffit d'apprendre que Manuel, le second fils de Paléologue, était couronné empereur présomptif à la place de son frère aîné.

Ce n'est pas qu'Amurath, en accablant de ses mépris un souverain qui s'abaissait, ne sût estimer les vertus du faible qui osait lui résister. Manuel, désigné empereur, résidait à Thessalonique, et traitait les Ottomans en ennemis. Il essaya d'enlever la ville de Phères à Amurath. Le sultan fit marcher contre lui son visir à la tête d'une armée, avec ordre de prendre Thessalonique, et de lui amener le prince grec mort ou vivant. Manuel, hors d'état de lutter contre des forces si supérieures, eût la douleur de voir l'empereur son père le désavouer, et lui refuser lâchement un asile. Dans cette perplexité, il eut la noble confiance d'aller se livrer de lui-même au terrible Amurath, et

d'invoquer sa générosité. Son espoir ne fut pas trompé. « J'admire ton courage et je plains ton » sort, dit à Manuel le magnanime sultan. Phères » est ma conquête; depuis plusieurs siècles, » c'était une ville de l'empire grec; je ne te » blâme point d'avoir essayé de la reprendre. » J'excuse cette tentative; mais ne la renouvelle » pas. J'y ai gagné Thessalonique. Retourne » vers ton père; je vais lui permettre de te » recevoir. » Il renvoya Manuel comblé de présens à Constantinople.

Tel était ce souverain des Ottomans, si orgueilleux et si cruel envers ses ennemis quand ils avaient les armes à la main; mais la politique éclaira sa cruauté et son orgueil. Elle lui apprit à pardonner aux vaincus, et même à les appeler au partage de sa gloire.

Il environnait de ses conquêtes l'empire grec de toutes parts. La Chersonèse, les villes maritimes de la Thrace jusqu'à la Macédoine, lui appartenaient. Dans la vaste étendue qui composait le territoire des empereurs grecs, Amurath possédait Jelivria, Phères, Demotica et Andrinople. Les Serviens, repoussés jusque dans leurs montagnes, s'étaient obligés à s'armer pour son service à ses moindres ordres. Les Albanais et les Bulgares avaient acquis sa

bienveillance aux mêmes conditions. Ce fut chez ces peuples pauvres, courageux et robustes, qu'il trouva les plus fermes et les plus glorieux appuis du nom et de l'empire ottoman.

La loi de Mahomet donnait aux sultans en propriété le cinquième des esclaves et du butin faits sur l'ennemi. Amurath se réserva l'élite de ces jeunes chrétiens. Il en forma une phalange à laquelle il fit adopter une discipline particulière qu'il venoit d'établir. Il lui commanda d'être invincible; et pour que cette loi descendît du ciel, il fit paraître la phalange rangée en bataille devant le fameux derviche Hagy Becktash.

L'homme saint, entouré de la renommée de ses miracles et de la foi accordée à ses prophéties étendit la manche de sa robe sur la tête du premier soldat, et s'écria d'une voix inspirée : « Enfans, que votre contenance soit » toujours fière, votre cimeterre tranchant, » votre bras toujours victorieux. Allez com- » battre, et ne revenez que triomphans. Milice » nouvelle, que votre nom soit janissaires. »

De ce moment, le nom fameux de *jenischeris* appartint à ces nouveaux soldats. Ainsi fut instituée cette célèbre milice, née sous le sol chrétien, destinée à le ravager, à l'asservir,

à faire trembler jusqu'à ses maîtres. Dès sa naissance son dévouement fut entier. De son institution permanente vint toute sa force, et de là dériva toute sa gloire. Cette grande idée n'appartenait pas toute entière à Amurath; mais il l'adopta avec autant de succès que de bonheur. A cette époque, tous les souverains avec qui les Ottomans méditaient de partager le continent européen, n'avaient pour armée que des masses réunies au moment du danger, et licenciées dès qu'il n'existait plus. Les troupes d'Amurath, au contraire, avaient depuis long-temps une paie journalière, et le corps redoutable des janissaires presenta une base fixe autour de laquelle vinrent s'appuyer les spahis et les timariots, essaims innombrables de cavaliers intrépides. Amurath les présenta à ses ennemis avec succès. Il les avait créés avec habileté, puisqu'il leur promettait et leur partageait les terres des pays conquis, et qu'il savait ainsi les intéresser à envahir comme à conserver.

Cependant Paléologue parvint à acheter à prix d'argent, une trève précaire de quelques années : pénétré de honte et de douleur, il résolut de passer en Europe et d'aller mendier des secours chez les princes chrétiens. Il s'em-

barqua pour Venise, et alla se jeter aux pieds du pape Urbain V; en vain abjura-t-il entre ses mains le schisme des Grecs. Le souverain pontife ne lui donna que des vœux et sa bénédiction : en vain alla-t-il jusqu'en France implorer le roi Charles V. Ce prince restaurateur de son peuple, et justifiant le surnom de Sage, connaissait trop le prix de la paix, pour s'engager dans des guerres lointaines, et d'un intérêt nul pour lui. Paléologue n'en reçut que de stériles honneurs, et après avoir gratuitement supplié l'Europe et fléchi le genou devant le pape, il revint ramper humblement sous Amurath.

L'empereur grec se crut obligé de s'excuser auprès du sultan, sur son absence, et de couvrir, sous des prétextes, son inutile voyage. Il avait confié les rènes de l'empire à ce même Andronic auquel il était censé avoir fait crever les yeux; ce fils plein de ressentiment contre son père, et chez qui l'ambition n'avait reçu que de nouvelles forces du traitement qu'il avait éprouvé, conspira contre lui, et chercha à le détrôner. Découvert et renfermé dans une tour, par l'ordre de Paléologue, Andronic s'évada, favorisé par les Gênois qui demeuraient à Galata. A l'aide de quelques troupes qu'ils lui don-

nèrent, il attaqua l'empereur dans son propre palais, se fit d'abord recevoir dans Constantinople ; et bientôt comblant la mesure en faussant le serment de fidélité auquel son père avait eu la faiblesse de croire, il se fit proclamer empereur, et renferma Paléologue et ses propres frères dans la même tour qui lui avait servi de prison. Des amis qui lui étaient restés fidèles, sauvèrent Paléologue à son tour et le transportèrent à Scutari. Andronic craignant le ressentiment de son père qui n'était plus en son pouvoir, lui demanda de le recevoir en grace ; le malheureux prince se laissa fléchir, et remonta sur un trône où l'attendaient de nouvelles humiliations.

Pendant que la ville de Constantinople et le palais des empereurs grecs étaient le théâtre de ces scènes de scandale et de honte, nées de la lâcheté et de la faiblesse, la glorieuse carrière d'Amurath était marquée par de nouveaux triomphes et un surcroît progressif de puissance.

Aussi heureux que redouté jusqu'alors ; ce prince avait ajouté à ses conquêtes la Macédoine et l'Albanie. Les peuples devenus ses voisins, c'est-à-dire ceux qui touchaient déjà au cœur de l'Europe, s'alarmèrent, mais trop

tard, de tant de progrès. Les Valaques, les Dalmates, et ce qu'il y avait de nations échappées au joug ottoman, entre le Danube et la mer Adriatique, se levèrent, ayant à leur tête le jeune Lazare, nouveau souverain de la Servie. Amurath apprend en Asie que l'orage se forme; il revole en Europe, et va au-devant de l'ennemi; il le prévient; le rencontre sur son propre territoire, dans les plaines de Cassovie, près de Nissa, et fait aussitôt ses dispositions pour la bataille.

L'histoire a consacré la prière que le vaillant et religieux sultan fit pendant la nuit qui précéda cette journée fameuse, où il perdit la vie.

« Dieu créateur et conservateur de l'univers », dit-il, les mains levées au Ciel, et les yeux mouillés de larmes pieuses, « Dieu, l'appui des
» humbles et le soutien des faibles, assistez-
» nous; ne permettez pas l'opprobe de mon
» nom : ne souffrez pas que les drapeaux
» musulmans tombent au pouvoir des infidèles;
» que votre grace soit notre guide et notre
» bouclier; protégez-nous, secondez-nous;
» ne permettez pas, Dieu des armées, la
» honte des défenseurs de votre sainte reli-
» gion, la défaite des musulmans! Ne per-

» mettez pas que le fruit de tant de travaux,
» que la gloire de tant d'exploits s'évanouissent
» en un seul jour ! Ne souffrez pas que votre
» territoire soit foulé aux pieds des infidèles :
» s'il vous faut une victime, frappez-moi. Que
» mon sang soit le sacrifice qui sauve le
» peuple musulman, ce peuple que vous avez
» comblé de vos bienfaits, et que vous devez
» protéger pour l'accomplissement de votre
» ouvrage et des vues admirables marquées
» dans vos décrets éternels ! »

Bientôt Amurath donna le signal du combat. Ses fils Bajazet et Jacoub Tchélébi, les seuls qui le suivissent depuis que Cuntuze, leur aîné, avait été puni par ordre de son père ; Bajazet et Jacoub Tchélébi, dont les destinées devaient bientôt être si différentes, étaient à la tête des Ottomans, que l'exemple et la vue de leur sultan transportaient d'impatience d'en venir aux mains.

Le premier choc fut terrible, et la fureur égale de part et d'autre. Les janissaires, Amurath à leur tête, donnaient des preuves de cette valeur et de cette discipline sur laquelle il avait compté. Les chrétiens combattaient pour leurs foyers et leurs autels, pour leurs femmes, pour leurs enfans, dont le joug

ottoman menaçaient les têtes; enfin pour tout ce qui encourage les braves à mépriser la mort. Leur acharnement s'augmentait encore à la vue du sang qui coulait sous le cimeterre de ces nouveaux soldats, de ces janissaires dont une origine commune avec eux, rendait tous les coups parricides et la valeur impie. Le succès était incertain; Amurath appela la victoire par un stratagême tout nouveau. Tout à coup un nuage de chameaux fondit sur la cavalerie chrétienne; chacun d'eux portait quatre combattans. Cette apparition étrange de ces animaux inconnus à l'Europe fit sur les chevaux et sur les hommes, la même impression de terreur, que la première vue des éléphans de Pyrrhus fit autrefois sur les troupes romaines. Le désordre et l'épouvante se mirent dans les rangs. Les spahis tenant en arrêt ces longues lances qui présentent aux yeux leur banderolles, et troublent les regards, chargèrent alors de toutes parts des hommes qui ne leur opposaient que des armes courtes : ils ne tardèrent pas à les enfoncer, et la fortune se déclara pour les Ottomans; le champ de bataille ne fut plus qu'un champ de carnage; presque toute la noblesse servienne périt avec les chefs de l'armée : Lazare lui-même fut fait

prisonnier. La plaine de Cassovie devenue à jamais célèbre, était couverte de cadavres, et retentissait du chant triomphal des musulmans : « La victoire vient de Dieu! »

Amurath descendu de cheval, parcourait des yeux le champ de bataille, et s'étonnait de ne voir étendu sur la place que des jeunes gens, et pas un vieillard. « C'est ce qui t'a fait » vaincre, lui répond le grand-visir; cette jeu- » nesse imprudente n'a écouté qu'une ardeur » téméraire; elle est venue mourir à tes pieds. » Plus âgée, elle aurait su qu'on ne s'oppose » pas à tes armes impunément. »

Mais Amurath moins sensible à cette louange, que frappé du souvenir d'un songe qu'il avait eu la nuit précédente, avoua tout haut à son visir que la victoire l'étonnait d'autant plus qu'il avait cru voir, pendant son sommeil, une main ennemie venir le percer, et lui donner la mort; au même instant, soit par l'effet du hasard, ou par celui de l'inévitable destinée, le sinistre présage s'accomplit. Aux paroles du sultan, aux marques distinctives qu'il porte, un soldat chrétien qui n'était que blessé, et se tenait caché dans la foule des morts, reconnaît Amurath : sûr de venger le malheur de son prince et la honte

de la patrie, il se lève, se précipite, et plonge un poignard dans le cœur du sultan. L'assassin fut à l'instant mis en pièces : une partie de l'armée ottomane poursuivait, enchaînait, égorgeait encore les vaincus ; de sorte qu'on peut dire qu'Amurath cessa de vivre avant d'avoir cessé de vaincre.

Ainsi mourut le troisième souverain de la race d'Othman, prince qui joignait des vertus personnelles aux qualités héréditaires qui appartenaient à son sang. Doué d'une force de corps et d'une force d'esprit égales, il conserva jusques dans sa vieillesse, toute son adresse et son agilité, comme le numide Massinissa. Craint et aimé, sévère et juste, ami des sages et des savans, Amurath fut un modèle de modestie, d'abstinence et de piété. Vêtu d'une simple étoffe de laine, vêtu modestement de *soph*, il se montra toujours le musulman le plus soumis à la religion et à ses règles. C'est à un noble exemple d'obéissance et de piété qu'il donna lui-même, que la ville d'Andrinople doit la somptueuse mosquée qu'on appelle encore *Moradije*, du nom de son fondateur. Jusqu'au règne d'Amurath, les sultans n'assistaient point au namas, ou prières publiques. Le muphti alors à la fois

pontife et juge, refusa, dans une affaire contentieuse, de recevoir son témoignage : « En » qualité d'Empereur, lui dit-il, ta parole » est sacrée, c'est la vérité même ; mais elle » n'a point ici plus de force que ton rang, » et la justice n'admet pas le témoignage d'un » homme qui ne s'est point encore uni dans le » namas au corps des vrais croyans. »

Amurath se soumit, reconnut sa faute, alla au namas, et bâtit une mosquée : exemple de déférence d'un côté, et de fermeté de l'autre, qui ne s'est renouvellé dans l'histoire que dans la personne d'Henri V, et du chancelier d'Angleterre. Il rentre ici dans ce contraste singulier de despotisme et de soumission chez le prince, d'esclavage et de liberté chez les sujets, qui se rencontrera souvent dans les annales ottomanes, et qui ne donne pas moins à réfléchir qu'à admirer.

Héritier des préjugés religieux de ses ancêtres, Amurath se nourrissait de prophéties, de songes et de visions, d'avertissemens surnaturels, qui ne sont, d'ordinaire que l'attribut comme l'aliment des ames faibles. On a pu voir que la superstition a été un des traits caractéristiques des Ottomans, dès l'instant qu'ils ont paru sur la scène du monde. Amurath

aussi l'appela à son secours le jour de l'institution de ses janissaires ; il la fit également servir à ses succès, et d'autant plus sûrement qu'il l'invoquait moins encore peut-être par politique que par conviction. Une ville importante, Bolina, qu'il assiégeait, osait résister à ses armes. Amurath implora l'assistance du Ciel, et un pan de la muraille tombé pendant la nuit, miraculeusement, servit de brèche à ses soldats. Ainsi la superstition fut la force secrette, l'agent caché, la loi invisible qui donna constamment, depuis la naissance jusqu'à la décadence de l'Empire, une impulsion uniforme, irrésistible, divine même à ces masses fanatiques, qu'une salutaire ignorance et une obéissance passive soumirent à leur souverain, toutes les fois qu'il fut ou parut être aussi fanatisé qu'elles.

LIVRE III.

Avènement de Bajazet I. — Conspiration et mort d'Jacoub-Chelebi, son frère. — Conquête de l'Asie mineure par Bajazet. — Guerre de Moldavie. — Le prince Etienne ; ses victoires sur les Ottomans et sur le Sultan en personne. — Révoltes en Asie. — Conquêtes de Bajazet en Europe. — Alarmes des Chrétiens. — Ligue sous Sigismond, roi de Hongrie. — Bataille de Nicopolis. — Détresse de l'Empire grec. — Apparition de Tamerlan. — Son entrée dans l'Asie mineure. — Bajazet marche contre lui. — Bataille d'Ancyre. — Le Sultan est fait prisonnier. — Sa captivité. — Sa mort. — Son caractère. — Mort de Tamerlan. — Influence des victoires de ce conquérant sur l'Empire ottoman.

JAMAIS prince ne monta sur le trône sous de plus sanglans auspices que Bajazet I. Les restes inanimés de son père étaient encore déposés devant la tente impériale ; le premier ordre qu'il donna, le premier acte de souverain qu'il exerça, fut de faire amener devant lui le jeune Lazare, le Crâle des Serviens, prince vaincu, désarmé et captif, qui méritait d'être respecté par son malheur : le

cruel sultan fit tomber sous la hache, la tête de cette noble victime, et l'immola aux mânes d'Amurath.

Un supplice non moins éclatant, un châtiment plus solennel encore, marqua en lettres de sang la sinistre époque de l'avènement de Bajazet I.

On a vu par le choix qu'Othman avait fait d'Orchan, au préjudice d'Aladin, que sous les premiers sultans, l'ordre de la succession n'était pas réglé par une loi invariable, et que le droit de primogéniture n'était pas établi comme il le fut par la suite, de règne en règne. Jacoub Chélébi, second fils d'Amurath, prince plein d'ambition et de valeur, ne voulut pas reconnaître, à son frère aîné, le droit de régner, et prétendit lui disputer le trône. Au sortir de la victoire qui était due à sa bravoure, non moins qu'à celle de Bajazet, sur le champ de bataille même de Cassovie, il essaya de soulever les janissaires, et de les faire déclarer en sa faveur. Le nouveau sultan qui, dans l'obéissance ne distingua jamais les rangs ; qui, devenu Empereur, ne vit que son premier sujet dans Jacoub, son frère, le fit saisir avant que sa révolte eût

éclaté, et le fit étrangler sous ses yeux, avec la corde d'un arc : par cette catastrophe, ce genre de supplice fut honoré pour jamais, et réservé depuis cette époque aux plus nobles coupables.

Ainsi commença le règne de Bajazet. Son père, pendant le cours de trente ans de victoires, avait répandu plus de sang que ses deux prédécesseurs ensemble. Bajazet sanguinaire jusqu'à la férocité, et guerrier par tempérament, justifia le surnom d'Ilderim, (l'Eclair) que l'effroi des peuples lui donna, et que la postérité lui a consacré. Son nom effrayant d'Ilderim sera l'emblême frappant de sa vie; il caractérise à la fois l'éclat de ses prospérités et leur peu de durée.

Ardent et fidèle à propager la foi de Mahomet toujours en guerre, toujours armé, toujours à la tête de ses soldats, Bajazet ne fit, pendant quatorze ans, que voler de Pruse (aujourd'hui Burse) à Andrinople, et du Danube à l'Euphrate. Si la religion ne lui fit voir que des ennemis dans les princes chrétiens, l'ambition lui fit combattre avec une égale animosité les princes musulmans. Tout le nord de l'Asie mineure, depuis Ancyre et Amasie jusqu'à Erzerum, fut soumis à sa domination. Amurath, son

père, lui avait fait épouser la fille de Caraman-Ogli, souverain de la Caramanie; Caraman et les autres descendans des émirs ou chefs qui avaient formé l'heptarchie à la mort du sultan Aladin, ne furent plus que les sujets de Bajazet : le fer ou le poison, lui assurèrent la conquête d'Iconium, et l'Empire entier des Seljeucides devint, pour toujours, une portion réunie à l'Empire ottoman.

Bientôt Bajazet repassa le Bosphore; il franchit le Danube, et ce fut dans le cœur de la Moldavie qu'il vint chercher de nouveaux ennemis et de nouveaux sujets. Etienne, prince des Moldaves, un des guerriers les plus renommés de son siècle, le vainqueur des Polonais et des Hongrois, qui avait conquis la Valachie jusqu'à Bucharest, et la Bessarabie; qui avait pris les villes de l'Kilia, d'Hkerman et de Belgrade; Etienne avait battu sur le Pruth les généraux ottomans. C'est cet affront fait à ses armes, que Bajazet alla venger en personne. Etienne osa l'attendre, et vit son armée mise en déroute au seul aspect du sultan. Ce fut sur le Sireth qu'il fut trahi par la fortune. Il fuit alors vers la ville de Nems, y arrive au point du jour, et demande qu'on lui en ouvre les portes; la princesse sa mère

renfermée dans la ville, lui dit du haut des remparts : « Je te revois, ô mon fils ! et tu » n'es pas vainqueur ! As-tu oublié qu'on » te donna le nom de brave ? Veux-tu devoir » à une femme la conservation de ta vie ? » Retourne mourir, ou reparais victorieux. »

Etienne revient aussitôt sur ses pas, rassemble les fuyards, se trouve à la tête de douze mille Moldaves, et fait de nouveaux sonner la charge. Il y a peu d'exemples de combats recommencés par les vaincus, dans la même journée, sans gloire et sans succès. En effet, les Ottomans enivrés de leur triomphe, n'étaient plus sur leurs gardes, et se livraient au pillage : leur défaite fut plus décisive que ne l'avait été leur victoire. Le prince Etienne les poursuivit jusqu'à Yassi; la tente impériale tomba entre ses mains, et le fier Bajazet forcé de fuir, ne s'arrêta qu'à Andrinople.

Ses cruautés avaient laissé en Asie le germe de la guerre et des révoltes ; le feu couvait sous la cendre : à la nouvelle des succès du prince Etienne, et de la défaite du sultan, l'incendie éclata. Bajazet contraint de laisser respirer l'Europe, court défendre ses propres Etats; trois cents galères qu'il a créées, première flotte qu'aient eue les Ottomans, sont un pont

permanent qui seconde son autorité ; entre l'Europe et l'Asie, il n'y a plus de Bosphore pour Bajazet ; aussi prompt que la foudre, il lève une nouvelle armée, il arrive : tous ses ennemis asiatiques ont à peine eu le temps d'être instruits de ses préparatifs ; il a déjà paru, vaincu et pardonné ; car cette fois la politique lui dit que la sévérité lui serait moins avantageuse que la clémence. Dans la même campagne, avec la même armée, il repasse le détroit, et la prise de Salonique apprend à l'Europe que son repos sera court, et que son effroi n'était qu'ajourné.

Les empereurs de Constantinople ne sont plus des souverains dignes d'une déclaration de guerre, avant d'être attaqués ; la puissance ottomane a décidé que le territoire grec est au premier occupant, et le manifeste de Bajazet, c'est le droit du plus fort. Il entre en Grèce par le fameux passage des Thermopyles, qui s'étonnent cette fois de n'être pas défendues. Tout ce qui appartient aux empereurs grecs dans la Thrace, dans la Macédoine, dans la Thessalie, subit la loi du sultan.

Injuste et effrené, le terrible Bajazet n'en commande pas moins à son armée l'obéissance

et la modération. Il régnait parmi ses soldats une discipline et une subordination si exactes, que les laboureurs semaient ou moissonnaient dans l'enceinte des camps ottomans qui, de tout temps, ont embrassé des pays entiers.

L'œil de ce prince était aussi actif que son bras ; c'était sur le champ de bataille qu'il faisait des lois, qu'il méditait des conquêtes, qu'il ordonnait des monumens publics, pour les villes de son Empire. Ce fut au milieu des combats qu'il envoya l'ordre d'élever ces Mosquées, ces Jamis, ces Médressés, ces Darush-Shifas qui se construisirent, sous son règne, presque chaque année, notamment à Pruse et à Andrinople.

Cruel et fougueux dans ses mouvemens même de justice, il apprit que les cadis, les officiers chargés de régler les intérêts de ses peuples, étaient des hommes corrompus et prévaricateurs. Il manda les principaux d'entre eux à Jenis-Heir, et ne se proposait pas moins que de les faire brûler vifs. Les coupables attendaient, en tremblant, que Bajazet parût ; d'un seul regard, il allait les foudroyer. Le bouffon du sultan, car tous les princes d'orient et d'occident en avaient

alors à la cour, et du moins sous les habits de la folie la vérité approchait des souverains ; le bouffon du sultan se présenta devant lui habillé à l'éthiopienne, et lui dit : Que le roi, son maître, ayant appris qu'il allait faire mourir tous les cadis de l'empire, l'avait chargé de lui amener une troupe de caloyers pour les remplacer. « Le lion qui rugit devant l'homme joue quelquefois avec les » sciacchos » ; le terrible Bajazet sourit et fut désarmé par cette leçon adroite et hardie : il punit, pour l'exemple, plusieurs des coupables, et pardonna aux autres.

Malgré sa puissance et sa gloire, Bajazet, si redoutable et si orgueilleux, n'en reconnaissait pas moins comme au-dessus de lui le descendant des califes qui résidait en Egypte, et jouissait titulairement des stériles droits du califat. Tous les princes qui s'étaient élevés sur les ruines de cet Empire si puissant, devenu depuis purement spirituel, tenaient, par religion et par politique, à recevoir des mains du calife qui résidait au Caire, l'investiture de leurs états et les titres et surnoms de protecteurs de la foi, de colonnes de l'islamisme ; de même que les princes de l'Europe s'honoraient d'obtenir des souverains pontifes

de Rome, les noms de fils aîné de l'Eglise; de majestés très fidelles ou catholiques.

Bajazet envoya, en 1389, une ambassade solennelle au calife égyptien, qui consacra, par une investiture authentique, les conquêtes que le descendant d'Othman tenait de ses pères, et lui donna ses bénédictions. Le sultan, pour se montrer digne des récompenses que sa foi recevait, voulut tourner ses armes contre les ennemis nés du Prophète et de ses disciples ; il résolut de porter la guerre chez les chrétiens. La Hongrie, dont les frontières étaient depuis long-tems le théâtre des victoires ou des défaites des Ottomans, fut menacée par Bajazet. Ces peuples belliqueux sortis du même réservoir d'hommes que les Turcs, ainsi que nous l'avons fait remarquer, étaient venus sous la conduite d'Arpad, leur chef, s'établir sur les rives du Danube. Après avoir enlevé aux Esclavons tout le pays qui a pour limites la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie, ils avaient passé le Danube, fait la conquête de la Pannonie et d'une partie de la Noricie, et fondé un nouvel Etat, sous le nom de Hongrie. Devenue royaume en l'an 1000, sous saint Etienne, qui reçut du pape Silvestre II la couronne *Angélique* dont les

Hongrois se servent encore aujourd'hui, cette souveraineté élective était passée des descendans d'Arpad, dans la maison d'Anjou. Aux Ladislas, aux Geyla, aux Bela, à cet André Second, à qui les magnats de Hongrie doivent le fameux statut de 1222, leur orgueil et la sauve-garde de leurs privilèges, avaient succédé les princes de la maison d'Anjou, Charles I, et Louis-le-Grand, dont la fille Marie était montée sur le trône, et y avait fait asseoir, en 1388, son mari Sigismond de Luxembourg, fils de l'empereur Charles IV.

Ce prince, placé le plus près du danger, est menacé le premier; il se hâta de former une barrière capable d'arrêter Bajazet.

Fils et frère des Césars de l'Occident, la cause de Sigismond devint celle de l'Europe et de l'Eglise; ses ambassadeurs allèrent demander du secours à tous les princes chrétiens. La France se leva au nom de la gloire et de la religion.

La fleur de la noblesse française prit les armes : elle partit sous les ordres de Philippe d'Artois, comte d'Eu, connétable de France; de Jacques de Bourbon, comte de la Marche; de Henri et de Philippe de Bar; de sire de 1389.

Couci; de Gui de la Trimouille; de Jean de Vienne, amiral de France; du maréchal de Boncicaut, et d'une foule de guerriers les plus distingués du royaume. A leur tête était le comte de Nevers, Jean de Bourgogne, surnommé depuis Jean-sans-Peur, âgé alors de vingt-deux ans.

Les Français arrivèrent à Bude au nombre de dix mille hommes d'armes. Cette noblesse d'élite marchait accompagnée de son luxe, de sa bravoure, de son indiscipline ordinaire et de sa présomptueuse témérité. « Si le ciel » tombait, disaient-ils dans leur orgueil, nous » le soutiendrions avec nos lances. »

Aussi vains qu'intrépides, ils méprisaient également les alliés qu'ils venaient défendre et les ennemis qu'ils allaient combattre. Un premier avantage qu'ils remportèrent sur les Ottomans les enivra au point que dans le délire de la victoire ils massacrèrent les prisonniers qu'ils avaient faits. Cette cruauté inutile fut bientôt chèrement payée.

La bataille si fatale aux Français se donna sous les murs de Nicopolis, bâtie sur le Danube qui sépare, en cet endroit, la Valachie de la Servie. L'armée chrétienne faisait le siége de

cette ville, et avait été plusieurs fois repoussée.

Les chrétiens, au nombre de cent mille hommes, furent forcés d'admirer le talent militaire de Bajazet, soit dans le secret et la rapidité de sa marche, soit dans les dispositions du combat.

Son armée présentait la forme d'un croissant; mais les ailes en étaient cachées dans des bois que les chrétiens avaient négligé de faire éclairer; et le corps de bataille était masqué par une première ligne de huit mille hommes retranchés sur leur front et sur leurs flancs.

Sigismond savait mieux que les Français quel ennemi ils avaient en tête; mais ils lui avaient enlevé le droit de combattre au poste d'honneur, et il ne devait pas s'attendre à voir ses avis écoutés. Les Français fondirent sur les Ottomans avec cette impétuosité qui les a distingués dans tous les tems; ils enfoncèrent cette première ligne composée de troupes d'Asie, et forcèrent leur rempart de palissades, qui ne put résister aux charges répétées de la cavalerie.

Au lieu d'attendre les Hongrois, les vainqueurs imprudens continuèrent à s'avancer, et parvinrent même jusques dans les rangs des

janissaires. Bajazet y combattait en soldat : il fut renversé de son cheval ; mais semblable au fabuleux Antée , qui reprenait des forces dès qu'il touchait la terre, il ne se releva que pour rentrer dans la mêlée avec plus de fureur.

Au même instant des nuées de spahis sortirent des bois qui les cachaient, et enveloppèrent les Français qui ne furent point soutenus. Sigismond voyant ce mouvement, jugea la bataille perdue; et son armée fut mise en fuite presque sans avoir combattu. L'histoire reproche aux Français de n'avoir pas eu la prudence des Hongrois ; et à ceux-ci de n'avoir pas eu la valeur des Français.

Quoique cernés et abandonnés à eux-mêmes, ces derniers se défendirent comme des lions, et périrent presque tous les armes à la main. Il n'en resta que trois cents qui furent pris, dépouillés et chargés de chaînes. Bajazet, furieux de la perte de ses braves janissaires, indigné de voir sur le champ de bataille dix Ottomans tués contre un Chrétien, se fit amener les prisonniers, qu'on égorgea sous ses yeux par représailles.

Il n'épargna que le comte de Nevers, le connétable, le sire de Couci, Henri de Bar, Gui de la Trimouille et Boucicaut; les uns et les

autres par l'espoir d'une forte rançon proportionnée à leur rang et à leur haute naissance.

Chaque jour l'armée ottomane pressait Bajazet d'expier par le sang de ses prisonniers le sang de ses martyrs, c'est le nom donné à tout musulman tué sur le champ de bataille dans les guerres contre les infidèles ; mais le sultan avait dit : « Ils vivront » ; et pour décider de la vie ou de la mort des hommes, une parole de Bajazet était un arrêt des destinées.

La rançon fut fixée à deux cent mille ducats. On remarque à cette occasion jusqu'où les relations de Bajazet s'étendaient hors de son empire ; car c'était par Galeas, duc de Milan, *son bon ami*, dit Froissard, qu'il avait appris les desseins des confédérés contre lui ; et ce fut par des négocians de Venise et de Gênes qu'il voulut toucher l'argent de la rançon ; il préféra à la caution des premiers souverains de l'Europe celle d'un banquier de Paris, correspondant d'un commerçant de l'île de Chio.

Le roi de France, Charles VI, pour engager Bajazet à adoucir la captivité du comte de Nevers, lui envoya une tenture de tapisserie de haute lisse de la manufacture d'Arras, représentant l'histoire d'Alexandre, et plusieurs

pièces de toiles de la fabrique de Rheims, ouvrages qui, par leur rareté, furent aux yeux de Bajazet d'un beaucoup plus grand prix que les tissus d'or ou de soie du Caire, de Damas et d'Alexandrie.

« Tu es jeune, dit-il au comte de Nevers, » en le renvoyant, et peut-être tu voudras te » venger : je pourrais t'obliger à me faire le » serment de ne plus t'armer contre moi ; » mais je méprise également tes sermens et tes » armes. »

Telle fut l'issue de la fameuse journée de Nicopolis. Sigismond fut très-heureux de se jetter dans une barque et de gagner par le Danube les galères de Venise, commandées par Mocenigo, qui le ramena par mer dans ses Etats; et Bajazet, leur vainqueur, qui voyait tous les chemins ouverts devant lui, fut arrêté dans ses projets de conquêtes par un accès de goutte.

L'empire grec était étranger à cette lutte dont il attendait cependant son salut ou sa perte. La célèbre monarchie des Romains se trouvait réduite à une langue de terre située au fond de l'ancienne Thrace, et resserrée entre la mer Noire et la Propontide; et ce coin

du monde n'appartenait pas même à un seul maître.

De déplorables princes se le disputaient entr'eux. Constantinople, qui par son étendue et sa population conservait l'apparence d'une grande capitale à laquelle il ne manquait qu'un grand empire, Constantinople obéissait à Jean Paléologue; mais il n'avait ni sujets, ni territoire au-delà des murs de sa ville; ses provinces se composaient du faubourg des Blaquernes; Galata même était aux Gênois; Silivria et Rodosto formaient des empires étrangers où régnaient et résidaient d'autres princes de la maison impériale, dont la vanité n'égalait plus que l'impuissance.

Cependant Constantinople ne tomba pas encore: ce n'en était pas moins pour les Ottomans une proie désignée. Sans la saisir ils se contentaient d'empêcher qu'elle ne se mît en défense, et le faible Paléologue ayant osé élever des ouvrages du côté de la porte Dorée, les fit raser, au premier ordre de Bajazet, par les mêmes mains qui les avaient édifiés.

Cette dernière humiliation l'accabla; et s'il est vrai, comme on le dit, qu'il mourut de douleur et de honte, alors Jean Paléologue

aura connu le sentiment de l'honneur, pour la première fois, au dernier moment de sa vie.

Sur la nouvelle de sa mort, Manuel, son second fils, qu'il avait associé à l'empire dès l'année 1373, s'échappa du camp ottoman où Bajazet le menait à sa suite, moins comme auxiliaire que comme otage. Il vint succéder à son père, c'est-à-dire monter sur un trône où il n'y avait plus, au lieu d'hommages, que des affronts à recevoir.

Bajazet, vainqueur de Sigismond et des princes chrétiens alliés secrets de l'empereur grec, revint après la bataille de Nicopolis sur ce faible ennemi. Il s'approcha de Constantinople, et le fit sommer de lui ouvrir ses portes. Manuel dédaigna de répondre à une si outrageante sommation; mais l'artifice procura au sultan un moyen de vengeance plus sûr que les menaces, et porta à Manuel un coup auquel il ne s'était pas attendu. Paléologue en pardonnant à Andronic, son fils, lui avait donné Silivria et son territoire pour apanage, et ce prince, mort dans l'obscurité, avait laissé ce petit Etat à son fils Jean, que Paléologue avait fait aveugler dans son bas âge pour faire au-delà de ce qu'Amurath avait exigé de lui. Andronic, comme on l'a vu, n'avait perdu qu'un œil: Jean avait recouvré

presqu'entièrement la vue, et régnait sous le nom de despote à Silivria. Ce fut lui que Bajazet choisit pour être l'instrument de sa colère contre Manuel. Il envoya faire à l'empereur grec une seconde sommation d'une nature toute différente : il déclara qu'il se retirerait des terres de l'empire grec si Manuel cédait le trône impérial à son neveu Jean, qui en était le légitime héritier, étant fils d'Andronic, l'aîné des enfans de Paléologue. Le peuple de Constantinople, voyant que la paix ne tenait qu'à cette condition, murmura hautement de voir Manuel hésiter entre son intérêt particulier et le bien public. Manuel céda à la nécessité dans la crainte de descendre du trône ; il y fit asseoir son neveu auprès de lui ; et Bajazet, satisfait de l'avoir humilié, se retira comme il l'avait promis.

Manuel profita de la paix extérieure que 1400.
cette transaction forcée laissait à l'empire, pour aller dans l'Occident implorer l'assistance des princes chrétiens : il espérait être plus heureux que Paléologue, son père, sans doute parce que les dangers étaient devenus plus grands. Jean, son neveu et son collègue, gouverna pendant son absence. Il devait son élévation à l'empire au sultan qui l'avait puissamment

aidé; mais les conditions secrètes de cette protection n'étaient point connues, et le nouvel empereur ne se pressait pas de les exécuter. On l'accuse d'avoir été jusqu'à promettre d'échanger Constantinople contre la Morée, sur laquelle Bajazet aurait consenti à le laisser régner. Quoi qu'il en soit, ce fut à ce fantôme des empereurs que le sultan écrivit cette lettre si accablante :

« Grâce à la bonté divine, notre bras invin-
» cible a soumis presque toute l'Asie, et les
» pays de l'Europe qui l'environnent nous
» obéissent; Constantinople seul manque à nos
» conquêtes; et toi, ton empire a pour limites
» les murs de la capitale : remets-la nous, et
» dis ce que tu demandes en retour, ou trem-
» ble que ton malheureux peuple et ta tête ne
» répondent de ton refus. »

L'empereur grec n'osa pas courir les hasards d'une lutte aussi inégale : il acheta une trève de dix ans par un tribut annuel de trente mille écus d'or. Les Grecs virent professer sous leurs yeux la loi de Mahomet; un cadi et une mosquée parurent à la fois dans la métropole de l'Eglise chrétienne de l'Orient.

Pour prix de tant de faiblesse, le malheur et la honte de Paléologue n'auraient pas même été

retardés; mais Bajazet fut forcé d'*abandonner sa proie*, Tamerlan parut.

Il suffit de nommer ce conquérant tartare pour rappeler à la mémoire des hommes le rival et le vainqueur de Bajazet.

Les héros et les fleuves de l'Asie sortent presque tous d'une source inconnue : celle de l'Euphrate est aussi ignorée que celle du Gange; et l'origine de Tamerlan est aussi obscure que celle de Gengis, conquérant de la Chine. Sa taille était colossale; il avait la tête énorme, le front grand, les yeux étincelans, la voix forte, les épaules larges; et, pour que tout fût extraordinaire dans ce phénomène humain, la tradition populaire assure qu'il vint au monde les mains teintes de sang.

Ses qualités morales étaient bien plus étonnantes encore, et présageaient ses hautes destinées. Ennemi du mensonge et des plaisirs, grave, pénétrant, inébranlable, il aimait et jugeait le mérite, la bravoure et la science. Il possédait le secret de la politique, et en dédaignait les détours. Il connaissait par ses agens secrets la grandeur et la puissance des Etats voisins; il était instruit de la force des villes, du nombre de leurs habitans, de leurs mœurs, et de la nature du pays. La connaissance des

positions militaires avantageuses, de la situation et du cours des fleuves, des passages et des défilés, et même celle de la quantité de vivres ou de fourrages que chaque pays pouvait fournir, rien n'échappait à l'attention et à la sagacité du héros tartare. Enfin, guerrier et législateur, on lui attribue des Institutions comme à Justinien, et des Commentaires comme à Jules-César. Mais, au moral comme au physique, il payait tribut à la nature humaine, car Tamerlan était borgne et boiteux; et malgré la fermeté de son ame il eut souvent à combattre la faiblesse de son esprit.

Tel était Tamerlan lorsqu'il sortit de Samarcande, devenu le point de départ des conquérans nés pour être la terreur de l'univers. Il en partit pour aller soumettre la Perse, la Tartarie, l'Indostan : il était encore sur les bords du Gange lorsque, vers l'an 1401, une foule de princes opprimés, menacés ou chassés de leurs Etats, vinrent implorer son appui contre Bajazet. L'orgueilleux sultan avait ordonné aux émirs d'Erzerum et d'Arzingan de venir lui payer tribut. Sur leur refus, il s'était emparé de leurs Etats, et les avait forcés de fuir et d'aller implorer la protection de Tamerlan; l'empereur grec lui-même l'invoqua comme le

vengeur des droits des souverains. Peut-être ne faut-il chercher d'autres motifs à la querelle des deux potentats que les limites communes de leurs empires immenses qui, à force de s'étendre, étaient parvenus à se toucher.

Quoi qu'il en soit de la justice ou du prétexte de cette guerre, on voit avec surprise, et non pas sans admiration, Tamerlan rendre hommage au droit des nations. Avant de prendre les armes, il envoya des ambassadeurs à Bajazet, et voici ce qu'ils furent chargés de dire au sultan ottoman de la part de l'empereur tartare :

« Tu ne sais donc pas que c'est à nos armes, » que c'est à nos lois qu'est soumise la plus » grande partie de l'Asie ? que nos guerriers » invincibles la protègent de l'une à l'autre mer ? » que les rois de la terre attendent aux portes » de notre palais pour se prosterner devant » nous ? que la fortune est l'alliée inséparable » de notre empire ? Sur quoi se fondent ton » insolence ou ta folie ? est-ce sur les vains tro- » phées que t'ont valu quelques heureux com- » bats livrés au fond des forêts de la Natolie ? » Tu as remporté, il est vrai, quelques victoires » contre les chrétiens de l'Europe ; mais tes » armes alors étaient bénies par le saint pro-

» phète, tu remplissais le précepte du Coran;
» tu exterminais les infidèles. N'est-ce donc pas
» cette cause sacrée qui m'a empêché jusqu'ici
» de porter la guerre dans ton pays, que nous
» regardons comme la frontière et le boule-
» vard de l'univers? Musulman! sois sage, il en
» est tems encore; réfléchis, repens-toi; dé-
» tourne le tonnerre de ma vengeance; il peut
» encore ne pas tomber. Fourmi, n'irrite pas
» l'éléphant, il t'écraserait sous ses pieds. »

C'était pour la première fois que Bajazet entendait des ordres et des menaces.

« Dites à votre maître, répondit-il aux am-
» bassadeurs de Tamerlan, dites à ce brigand
» du désert, qu'il ne doit ses triomphes et ses
» conquêtes qu'à la perfidie et à la lâcheté de
» ses ennemis. Si ses armées sont innombrables,
» que peuvent les flèches de ses Tartares, qui
» ne savent combattre qu'en fuyant, contre les
» cimeterres et les haches-d'armes de mes braves
» et invincibles janissaires? Votre maître me-
» nace les princes qui sont sous ma protection,
» qu'il vienne les chercher sous mes tentes. Les
» villes d'Erzerum et d'Arzingan sont à moi;
» le tribut qu'elles me doivent j'irai me le faire
» payer sous les murs de Tauris et de Sultania. »

Il ajouta dans le délire de son orgueil ou-

tragé : « Oui, si Tamerlan me voit fuir de-
» vant lui, je consens à répéter trois fois que
» je rejette toutes mes femmes hors de ma
» couche impériale ; mais si c'est lui qui
» n'a pas le courage de m'attendre, je jure
» de le forcer à reprendre toutes ses épouses,
» après qu'elles auront passé trois fois dans
» les bras d'un étranger. »

Il fallait que la colère de Bajazet ne connût plus de bornes ; car s'il y a une loi sacrée chez les musulmans, c'est celle qu'ils se sont imposée de ne jamais parler de leurs femmes ; et pour sentir toute l'énergie de son imprécation, il faut se souvenir qu'un musulman qui répudie sa légitime compagne, doit prononcer trois fois les paroles prescrites, et qu'il ne peut la reprendre qu'elle n'ait été épousée et ensuite répudiée par un autre.

Aux pieds du mont Taurus, sur les bords de l'ancien fleuve Halys, aujourd'hui Kesil-Ermak, se trouve la ville de Sivas, nommée autrefois Cubirum. Ce fut cette malheureuse cité qui essuya le premier effort des armes de Tamerlan dans cette guerre, et c'est avec horreur que l'histoire rapporte les cruautés qu'il y exerça.

Les habitans, réduits aux dernières extrémi-

tés, envoyèrent en ouvrant leurs portes, une troupe de mille enfans, pour fléchir le redoutable vainqueur, espérant que la force qui triomphait serait touchée du spectacle de la faiblesse suppliante. Ces jeunes innocens s'avancèrent ayant chacun le Coran sur leur tête, et faisant retentir l'air de leurs gémissemens. Par un mouvement religieux d'autant plus bizarre qu'il était vrai, Tamerlan envoya enlever respectueusement le livre sacré des mains de ces enfans, et ordonna ensuite à sa cavalerie d'avancer. Toutes ces malheureuses et faibles victimes furent écrasées sous les pieds des chevaux : les sheiks et les derviches du camp tartare se chargèrent d'interprêter à la gloire de l'Islamisme cet acte de barbarie qui surpassait le crime d'Hérode. Tamerlan fit brûler vifs quatre mille soldats qui composaient la garnison, et dont le seul tort eût été de s'être bien défendus, si le féroce tartare n'eût pas cru de sa politique de les rendre responsables de l'arrogance de leur maître.

Cependant, c'était avec quelques regrets que Tamerlan marchait contre Bajazet, dans lequel il voyait toujours un souverain musulman, un ennemi du nom chrétien, excité

par la même haine et inspiré par la même religion; malgré sa colère, il redoutait dans sa conscience, le crime d'une guerre sacrilège.

Vers l'ouest de l'empire tartare venait d'apparaître une comète; Tamerlan la regarda comme un signe sinistre, et se détourna de sa route. La Syrie, les villes d'Alep et de Damas étaient sous la domination des soudans de l'Egypte, qui les premiers avaient bravé les menaces du conquérant tartare; ils venaient de retenir prisonniers ses ambassadeurs après avoir fait alliance avec son ennemi. Alep, Damas, Bagdad expièrent, par leur destruction, les torts de leurs maîtres envers Tamerlan. Tel que ces nuages qui recèlent la foudre, l'exterminateur tartare semblait tourner autour du point qu'il menaçait. Il remonta jusqu'en Géorgie, reparut sur les bords de l'Araxe; mais un astrologue lui dit: que le phénomène céleste qui l'inquiétait s'étant montré à l'occident de ses Etats et de la constellation du bélier, son influence ne pouvait menacer que son rival. Tamerlan ordonna de nouvelles levées dans les provinces de son Empire, donna d'abord à ses innombrables soldats, sept années de paye, et envahit à leur tête la Natolie.

Bajazet accourait pour le combattre ; sa confiance, également superstitieuse, ne se fondait pas sur une comète, mais sur une prédiction.

Ahmed-Dgélaïr, un des princes protégés par lui, et chassés par Tamerlan, était versé dans la science théurgique, et avait dit à Bajazet : « Tu verras de près ce Tartare ; tu » mangeras avec lui, et le premier mets que » l'on servira sera du *yogourth.* » (1)

Prophétie équivoque à laquelle il n'ajouta foi qu'en consultant son orgueil.

C'est ainsi que plusieurs siècles avant cette époque, et pour une catastrophe semblable arrivée sur le même théâtre, l'oracle de Delphes avait dit au roi Crésus : « Si ne passe le fleuve » Alep, tu détruiras un grand empire. »

Le fleuve Alep coulait sous la domination de Bajazet ; et la bataille d'Ancyre, livrée près de ses rives, fut aussi funeste à l'orgueilleux sultan, que la bataille de Thimbrée l'avait été au roi de Lydie.

C'était dans les plaines d'Ancyre, aujourd'hui Angoury, qu'autrefois Mithridate avait été vaincu par Pompée. Ce fut dans les mêmes lieux que la fortune de Bajazet fléchit

---

(1) Mets fort estimé en Orient, fait avec du lait aigre.

devant celle de Tamerlan. Quatre cent mille Ottomans s'avançaient contre huit cent mille Tartares. Quelqu'effrayant que soit ce dernier nombre, ce sont encore les historiens les plus modérés dont on suit ici le témoignage.

Cependant le fer et la flamme frayaient partout les chemins à l'armée de Tamerlan, qui fut bientôt en présence des quatre cent mille soldats de Bajazet.

Avant de commencer cette lutte terrible, Tamerlan se mit en prières, et ne se releva que pour donner le signal de la bataille.

Devant le front de son armée, se prolongeait une ligne d'éléphans qui portaient chacun une tour remplie de gens de trait, étranges auxiliaires que le vainqueur des Indes montrait à ses ennemis, comme des trophées de sa gloire.

Pour protéger ses flancs, il avait fait amener des files de chariots à travers desquels ses Tartares devaient faire pleuvoir une grêle de flêches empoisonnées, leur arme familière. Des essaims innombrables de cavaliers les soutenaient, prêts à se développer au premier ordre. Au centre et sur les ailes, commandaient huit princes, fils ou petits-fils de Tamerlan.

Bajazet à la fois général et soldat, avait étendu son armée, pour présenter un plus grand front. A l'aile droite, était sa cavalerie européenne dont les hommes étaient couverts d'acier. A l'aile gauche, les troupes de la Natolie couvraient le flanc des janissaires commandés par leur sultan. La valeur et la confiance de ces vainqueurs des Grecs, des Hongrois, des Allemands et des Français, pouvaient lutter sans doute contre la supériorité du nombre ; mais dès que la cavalerie européenne eut chargé les Tartares, ceux-ci firent semblant de lâcher le pied, et tandis qu'elle s'abandonnait à leur poursuite, la trahison fit passer du côté de Tamerlan la cavalerie de Natolie, qui couvrait les janissaires sur l'aile gauche. Ces troupes d'origine tartare, et soumises plus par la crainte et par la force, que par l'affection, abandonnèrent lâchement le maître qu'elles avaient souvent aidé à vaincre.

Aussitôt que Tamerlan s'aperçut que les Ottomans ne présentaient plus qu'une grande masse isolée, il les fit tourner, cerner, attaquer par ses nuées de Tartares qui, développées et réunies, offroient comme un mur de circonvallation que sa profondeur

rendait impénétrable. Les janissaires, ayant Bajazet au milieu d'eux, ressemblaient à ces animaux terribles que les Tartares sont accoutumés à chasser, en les entourant d'une vaste enceinte d'hommes armés qui se serrent et se rapprochent pour les combattre. Les janissaires, le cimeterre à la main, se précipitaient vainement dans les rangs ennemis qui se renouvelaient sans cesse. La bravoure et la fidélité ne rencontraient que la mort.

Les Ottomans accablés de fatigue, et dévorés par la soif, premier ennemi que Tamerlan avait su leur opposer, en détruisant la seule source d'eau vive qui fût sur le terrein où il les avait attirés, les Ottomans ne présentaient plus que des victimes au fer des Tartares.

Le soleil s'était levé trois fois depuis que la bataille d'Ancyre était commencée; ce ne fut qu'au milieu de la troisième journée que les soldats de Tamerlan à travers des monceaux de morts et de mourans, arrivèrent enfin jusqu'à Bajazet. On dit qu'il avait tué de sa main jusqu'à trente ennemis. L'intrépide sultan combattait toujours, quoiqu'il eût à résister à la fois aux Tartares, à la fortune et à la goutte plus implacable et plus accablante encore. Ce ne fut qu'après lui avoir jeté un tapis sur la tête, et

l'avoir enveloppé comme dans un filet; qu'on parvint à le saisir et à lui arracher des mains son cimeterre. Deux cent quarante mille hommes, tués de part et d'autre à la bataille d'Ancyre, attestent la résistance des vaincus; l'acharnement des vainqueurs et l'intrépidité de tous.

Désarmé, pris, humilié, jeté sur une misérable monture, Bajazet fut conduit au milieu des cris de joie les plus insultans devant la tente, et jusqu'aux pieds de Tamerlan.

Ce prince avait quitté le champ de bataille dès qu'il avait jugé que ses ordres en avaient fixé le sort; il avait laissé à ses généraux le soin d'achever une victoire qui, depuis quelques heures, n'était plus douteuse. Il jouait aux échecs avec Shah-Rock, un de ses fils, qui avait combattu tout le jour à ses côtés. Mais, soit qu'il affectât la tranquillité d'esprit, soit qu'il voulût achever de confondre l'orgueil du fier Bajazet, il ne permit qu'on le fît paraître en sa présence, que lorsqu'il eut fini sa partie d'échecs. Alors, aussi magnanime qu'heureux, Tamerlan alla au-devant de son captif, le plaignit, le consola, lui fit dresser une tente auprès de la sienne, voulut qu'il mangeât avec lui, et le premier mets qui

frappa les yeux de Bajazet, ce fut le sinistre *yogourth* dont le présage était accompli.

Le vainqueur fut plus grand dans sa prospérité, que le vaincu dans son malheur. L'un se montra faible et orgueilleux; l'autre fut constamment généreux, calme et modeste.

Tamerlan dit à Bajazet : « Tu as forcé le » Ciel à accomplir sur toi ses terribles dé» crets. Pourquoi as-tu bravé mes menaces, » dédaigné mon amitié ? Pourquoi m'as-tu » forcé d'entrer dans tes Etats avec mes armées » invincibles ? Sois ton propre juge. Je sais » quel sort tu réservais à mes Tartares et à moi» même, si la fortune t'avait favorisé; mais » je ne veux point user de représailles ; je » respecterai ton honneur et ta vie, et l'hu» manité que je te montre dans ton infor» tune, n'est qu'une dette que j'acquitte » envers Dieu, pour le remercier de sa » bonté pour moi. »

Bajazet, au milieu de sa douleur, se souvint qu'il était père. Soliman, son fils aîné, s'était retiré du combat trop tôt, sans doute pour sa gloire, mais non pas trop tard pour sa sûreté; il emportait avec lui le trésor impérial, et passait déjà en Europe, tandis que les Tartares étaient vainement attachés à sa

poursuite. Mais Mouza, le second fils de Bajazet, qui avait partagé les dangers de son père, s'en trouvait séparé, et son sort était ignoré. Tamerlan le fit chercher parmi les captifs, et le sultan malheureux eut la consolation de revoir un de ses fils, et de le serrer entre ses bras.

Les deux princes furent gardés sous une tente magnifique, avec autant de vigilance que de respect; mais Bajazet chercha à s'évader; alors les principaux chefs des troupes de Natolie, qui l'avaient trahi et abandonné, représentèrent au vainqueur leur nouveau maître, que la sécurité de Bajazet leur était dangereuse. Tamerlan lui-même avait annoncé l'intention de conduire son illustre captif en triomphe à Samarcande, et il jugea utile de s'assurer mieux de sa personne. Ses dispositions généreuses changèrent du moins extérieurement; car il est constant que, dans les marches de son armée, il faisait suivre le sultan dans un chariot couvert, précaution qui n'avait rien d'ignominieux, mais que motivait la raison d'état, et qui a servi de fondement vraisemblable à la fable historique de la cage de fer.

La tradition des insultes que Tamerlan est

faussement accusé d'avoir fait éprouver à Bajazet, se trouve détruite par les honneurs qu'on lui rendit. Le prince tartare fut à peine entré en vainqueur dans la ville de Burse, qu'il célébra le triomphe de ses armes, par des fêtes solennelles. Au milieu de leur pompe fastueuse, on le vit avec admiration rendre au sultan ottoman tout l'appareil de la souveraineté; lui mettre, de ses mains, une couronne sur la tête, et lui promettre publiquement de le rasseoir sur son ancien trône, et d'ajouter un nouveau surcroît de splendeur à sa puissance. La mort de Bajazet rendit sans effet de si nobles engagemens. Peu de mois après sa défaite, le malheureux prince mourut d'une attaque d'apoplexie, dans le camp même de Tamerlan, près d'Akshéïr, l'ancienne Antioche de Pesidie. Bajazet mourut à l'âge de cinquante-huit ans, après en avoir régné quatorze. Pendant ce court espace, il eut toujours l'orgueil dans le cœur, la menace à la bouche et le fer à la main.

Aussi intrépide, mais plus impétueux que ses prédécesseurs, il eut toutes les vertus qui appartiennent aux princes guerriers. Quels que fussent ses desseins, il n'en informa jamais personne, et ne prit conseil que de lui seul. Il

connut la colère et la clémence. Sa politique fut aussi adroite que son ambition fut vaste, et que ses entreprises furent hardies. Pour achever de fixer l'opinion de la postérité sur Bajazet I, ajoutons que la licence de ses mœurs était appuyée sur un dogme de sa religion qui permet de croire que Dieu pardonne tous les crimes, et que la foi seule suffit pour sauver un musulman. Bajazet, d'après ce principe, pensait que ses devoirs se bornaient à croire tout ce qui est de doctrine, à rendre la justice à ses peuples et à faire la guerre aux ennemis de l'Islamisme. Le mouphti Sadd-Eddin n'en attribue pas moins à la licence effrénée de la vie de Bajazet tous les malheurs de son règne, de sa famille et de son empire.

Tamerlan donna des regrets à la destinée du sultan; il fit déposer son corps, avec la plus grande pompe, dans l'Iami que Bajazet lui-même avait fait construire à Burse.

Mouza le second fils du sultan, le seul qui, resté auprès de son père, eût partagé son infortune, devint l'objet de la magnanimité de Tamerlan; il en reçut de l'or, des pierreries, des chevaux et des armes, et l'investiture du royaume de Natolie. « Reçois l'héritage de

» ton père, dit le Tartare au fils de Bajazet ; » la valeur sait conquérir les empires, une » ame royale sait les rendre. »

Couvert d'autant de sang que de lauriers, Tamerlan, maître de l'immense continent qui est entre l'Irtish et le Volga ; le Golfe Persique, le Gange, Damas et l'Archipel, s'arrêta, incertain de la route qu'il allait prendre. Il projetait d'asservir, en passant, l'Egypte et l'Afrique, d'entrer en Europe par le détroit de Gibraltar, de mettre la chrétienté sous le joug, et de revenir dans ses Etats, par les déserts de la Russie et de la Tartarie.

L'Egypte s'humilia, et Tamerlan revint sur ses pas recevoir à Samarcande un triomphe aussi pompeux que tous ceux qu'ait jamais vus le Capitole. En descendant de son char triomphal, il partit pour aller conquérir l'empire de la Chine; c'était en vain qu'il en était séparé par une route de six mois entiers : deux millions de guerriers, cinq mille chariots de bagages, un nombre immense de chevaux et de chameaux, n'attendaient que l'ordre de marcher, quand Tamerlan cessa de vivre.

C'est ainsi que, semblable aux laves de l'Etna, l'irruption de Tamerlan s'arrêta au rivage de la mer; un détroit de quelques milles de lar-

geur, l'Hellespont, fut le retranchement que ses Tartares ne purent franchir, et qui préserva l'Europe, car le maître de tant milliers de soldats ne possédait pas une seule galère. Il avait inondé de Tartares toute l'Asie mineure. En se retirant, il ne laissa à découvert que les débris de tant de villes qu'il avait ruinées ou incendiées, et des pyramides de têtes humaines entassées, monstrueux monumens de sa cruauté sauvage. Mais, semblable en tout à une huitième plaie qui serait née du courroux céleste, Tamerlan abandonna à leur malheur les immenses et riches contrées qu'il était venu ravager, et non pas conquérir; il ne laissa pas un soldat pour les garder, pas une loi pour les régir.

Ainsi disparut du théâtre des révolutions ottomanes ce Tartare si redouté, plus étonnant qu'admirable. Cette guerre rapide qui engloutit et la splendeur et l'existence de tant de cités, ne fut presque qu'un coup de tonnerre. Elle cessa subitement comme ces fléaux de la nature qui portent leurs calamités sur d'autres climats. La foudre atteignit le chêne ottoman à la tête et non pas jusque dans ses racines. Bajazet fut frappé; mais l'irruption de Tamerlan ne coûta pas une province, pas une bourgade à l'empire.

LIVRE IV.

Interrègne. — Mahomet I, cinquième Sultan. — Mort de Mahomet. — Ibrahim-Khan. — Avènement d'Amurath II. — Le faux Mustapha. — Siége de Constantinople. — Guerre de Hongrie. — Siége de Belgrade. — Traité de Srégédin violé. — Bataille de Varna. — Abdication d'Amurath. — Première révolte des Janissaires. — Amurath remonte sur le trône. — Guerre d'Albanie. — Scanderbeg. — Siége de Croy. — Seconde bataille de Cassovie. — Mort d'Amurath.

Le coup terrible que venait de recevoir l'empire ottoman dans la personne de son empereur, n'eut pas les suites funestes que la prudence humaine aurait pu justement appréhender. Le bruit de la chute de Bajazet n'amena aucune tentative de la part des puissances de l'Europe, vaincues et humiliées, ni même de la part des princes grecs, qui pourtant ne pouvaient trouver leur salut que dans la perte entière de leurs ennemis naturels; aussi les musulmans ne doutent pas que le bras invisible du prophète n'ait protégé l'empire pendant l'intervalle de dix années que dura l'espèce de 1403.

guerre intestine allumée par la rivalité et par l'ambition des fils de Bajazet. L'histoire peut résoudre ce problème politique, en attribuant la sauve-garde de la puissance ottomane au concours bizarre de circonstances qui se rencontrèrent alors.

L'apparition de Tamerlan sur la rive asiatique du Bosphore avait frappé d'une égale terreur et les Ottomans d'Europe et les Grecs. Le sentiment de leur danger commun fit disparaître, dans ce moment critique, la distance que la religion et la haine avaient mise jusque là entre les deux peuples rivaux. Un pacte unanime, garanti par la nécessité, arma les musulmans et les chrétiens pour la défense du territoire natal ou du territoire conquis. Depuis Constantinople jusqu'à Gallipoli, toute la côte fut gardée avec une vigilance égale par les Grecs ou par les Ottomans. Aucun point ne resta sans défense; aucun passage ne fut livré aux Tartares. On ne leur vendit pas même une barque.

La bataille d'Ancyre et le triomphe de Tamerlan produisirent une révolution domestique dans le palais des empereurs grecs. Manuel, à qui l'exemple du mauvais succès de son père n'avait pas suffi, était allé, comme lui, en Europe, mendier de cour en cour de l'argent et

des armées, et n'avait reçu que des honneurs et des refus. Il apprit à son retour l'humiliation de Bajazet, et son ambition se réveilla. Mais tout ce que Manuel osa fut de reprendre le rang précaire que la crainte lui avait fait céder à son neveu. Il rentra dans Constantinople, s'y fit de nouveau proclamer empereur par les grands et par le peuple, et relégua Jean Paléologue à Lesbos. Mais tel était le prestige de terreur qui accompagnait le nom ottoman aux yeux des Grecs, que Manuel n'osa rien entreprendre, et qu'il regarda comme une conquête glorieuse la restitution de Salonique, qu'il demanda et qu'il obtint.

Ce que l'empereur grec n'osait pas tenter, les princes chrétiens étaient loin de l'entreprendre. Sigismond, devenu empereur d'Allemagne, oubliait les intérêts de ses peuples, la gloire de son sang, la honte de ses armes. Il employait sa puissance, sa politique et ses soldats à gouverner le concile de Constance, à laisser brûler vifs Jean Hus et Jérôme de Prague, dont les cendres devaient engendrer des révoltes et des calamités sans autre résultat qu'un schisme. L'empereur ne pensait plus à venger les injures du roi de Hongrie. La France, qui d'abord avoit refusé de croire à la

défaite de Nicopolis, portait encore le deuil du malheur public qui n'était presque tombé que sur elle. Mais, loin de préparer des vengeurs à l'élite de sa noblesse moissonnée par le cimeterre ottoman dans les champs de Nicopolis, elle se déchirait elle-même par les mains de ses propres enfans. Telles étaient les divisions insensées qui occupaient dans leurs Etats les seuls princes qui pussent s'armer contre les Ottomans. Aussi, pendant dix années, les fils de Bajazet n'eurent d'autres ennemis à combattre qu'eux-mêmes. Ils étaient au nombre de six : Mustapha, Iza, Soliman, Mouza, Mahomet et Orchan.

Mustapha, l'aîné de tous, passait pour avoir été tué à la bataille d'Ancyre. On le croyait resté parmi les morts; Tamerlan, à la prière de Bajazet, l'avait inutilement fait chercher. Nous verrons, pendant plusieurs années, reparaître, au milieu des troubles de l'empire, plusieurs Mustapha vrais ou prétendus. Leur identité avec le fils aîné de Bajazet est un problème historique qui n'a jamais été résolu. Le second était Iza, qui partagea avec Mouza la bienveillance de Tamerlan, et se ressentit de sa générosité. Iza commandait sur le territoire d'Ancyre, de Sinope, et sur le littoral asiatique de la mer

Noire. Soliman, le troisième fils de Bajazet, s'était fait jour, suivi du grand-visir Ali-Pacha, à travers les Tartares, voyant la bataille d'Ancyre perdue. Il avait traversé Burse sans s'arrêter; et, à l'aide des Grecs, qui en ce moment d'effroi ne connaissaient d'ennemi que Tamerlan, il avait mis le Bosphore entre lui et les Tartares qui le poursuivirent jusqu'au rivage. Déjà Soliman était à Andrinople, où les soldats restés dans cette ville le saluaient empereur.

Si la nature ne lui eût pas donné autant de vices que de vertus, il eût été digne de ses ancêtres; mais, au lieu de commencer par recouvrer toute leur puissance, il commença par montrer toute leur fierté.

Tamerlan avait donné à Mouza, le quatrième fils de Bajazet, la souveraineté de la Natolie. Soliman avait échappé à son triomphe; le conquérant tartare voulait qu'il n'échappât point à ses bienfaits. « La catastrophe de ton père, » écrivit-il à ce frère de Mouza, est une leçon » pour nous deux. Je n'y veux voir que la main » de Dieu qui humilie ceux qui se laissent aveu- » gler par l'orgueil. Ma prospérité peut éton- » ner les hommes; mais elle me frappe moins » que l'exemple de mon ennemi. Je puis un

» jour éprouver le même sort. Quelque grand
» que soit mon bonheur, je veux l'arrêter. Je
» suis le vainqueur de Bajazet; mais je servirai
» de père à ses enfans s'ils se confient à ma clé-
» mence. » Tamerlan invitait en même temps Soliman à venir lui rendre hommage, et à recevoir de lui l'investiture de sa nouvelle souveraineté.

Le pâtre tartare, que Bajazet avait appelé le *brigand du désert*, égalait alors Alexandre-le-Grand en magnanimité. Mais Soliman fut sans doute au-dessus de Porus; et fort de la neutralité des Grecs et de l'appui d'un élément, puisque Tamerlan ne pouvait franchir le bras de mer qui les séparait, il refusa dédaigneusement de recevoir en don ce qu'il espérait conserver par la force.

Le refus de ce fils de Bajazet ne fut peut-être que l'effet d'un sentiment de dignité qui l'avertissait que son sang était accoutumé à donner la loi et non pas à la recevoir; il dut à sa noble fierté ses premiers succès.

Mouza son frère ne tenait sa puissance que de Tamerlan; il n'avait pour lui ni les vœux ni l'affection des Ottomans, qui le regardaient avec mépris, et l'appelaient le vassal des Tartares. Dès que ses protecteurs furent

éloignés, il ne tarda pas à être attaqué par son frère Soliman, maître des provinces d'Europe et des braves vétérans qu'Amurath et Bajazet avaient accoutumés à vaincre. Mouza ne vit autour de lui que des soldats épars, débris échappés au fer de Tamerlan, et dont il n'avait pas le temps de composer une armée. Le trésor impérial était vide; il n'osa pas engager une lutte aussi inégale, et s'enfuit déguisé du palais de Pruse. Il se réfugia tour à tour à Cogni, chez Caraman-Ogli, prince qui devait, comme lui, son rétablissement au conquérant tartare. Il ne s'y crut pas en sûreté, et alla chercher un asile du côté de la mer Noire, chez Isfendar-Beg, autre protégé de Tamerlan. L'entrée des Etats d'Isfendar-Beg lui fut défendue. Mouza fut trop heureux de trouver un bateau pour traverser la mer Noire, et passer en Europe. Il ne s'arrêta que dans les montagnes voisines de la Servie et de la Valachie.

Cependant Soliman, reconnu sultan à Burse comme il l'avait été à Andrinople, dédaignait de poursuivre un rival qui fuyait, loin d'oser se mesurer avec lui. Jusque là, brave, heureux, clément et libéral, son caractère avait répondu à sa fortune. Bientôt ce ne fut plus qu'un prince présomptueux et intempérant; sa

présomption prépara sa ruine, son intempérance l'acheva. Il se fit un ennemi de son cinquième frère; et la destinée de ce jeune prince mérite d'autant plus d'attirer les regards de la postérité, que ce fut lui qui termina l'interrègne, et qui réunit sur sa tête l'héritage et le titre des sultans que se disputaient Soliman et Mouza.

Mahomet, le cinquième fils de Bajazet, et le seul que l'histoire reconnaisse pour son successeur, pour le cinquième sultan des Ottomans, trop jeune pour avoir suivi son père à la bataille d'Ancyre, Mahomet demeurait alors à Amasie, dont le gouvernement formait son apanage. Située à trente journées de Constantinople, Amasie avait un château regardé comme imprenable. Le fleuve Iris divisait la ville en deux parties qui s'élevaient sur les deux rives en amphithéâtre, et cette ressemblance de position faisait appeler Amasie la petite Bagdad. C'était le boulevard de l'empire contre la Géorgie et contre les Grecs de Trébizonde.

L'irruption de Tamerlan avait été immense, mais violente et de peu de durée. Amasie avait échappé à ses regards, et Mahomet à son joug. Il était resté libre et souverain, et devait à son éloignement, à son silence et au hasard, la

liberté et l'existence. Après la retraite des Tartares, il prit les armes pour éloigner et repousser du territoire d'Amasie des bandes errantes restées encore en arrière. Son premier ennemi fut bientôt son plus proche voisin, son frère Iza, maître des villes et des pays d'Ancyre et de Sinope. Mahomet lui enleva ses Etats avec la vie ; ce qui fit dire dans la suite aux musulmans pieux, par allusion au triomphe de Mahomet I, d'abord sur son frère Iza, et bientôt après sur Mouza son aîné : « Mahomet a détruit la loi de Moïse (Mouza) et de Jésus (Iza). »

Mahomet avait réuni le territoire d'Ancyre et de Sinope à celui d'Amasie, lorsque, sur la nouvelle de l'entrée victorieuse de Soliman dans Pruse, il envoya des ambassadeurs pour rendre à son frère l'hommage qu'il croyait lui devoir par politique. Celui-ci eut l'imprudence de les chasser honteusement, disant, dans son orgueil, que son sujet n'avait pas le droit de traiter avec lui d'égal à égal et en souverain. Mahomet, trop faible encore, dévora cet affront, et ne chercha pas à en tirer vengeance; seulement, dans la querelle de ses frères, il resta neutre. Ce ne fut pas pour Soliman un ennemi de plus; mais ce fut un auxiliaire de moins.

Mouza ne tarda pas à sortir des montagnes qui lui servaient de retraite; il parut à la tête d'un corps de soldats qu'il était parvenu à attacher à sa cause. Les Valaques se joignirent à lui. Quand on songe que depuis nombre d'années les Valaques, vainqueurs ou vaincus, étaient toujours armés contre les Ottomans, on s'étonne de les voir protéger et secourir leurs ennemis. Ce n'est pas que des haines communes fassent de sûres alliances; mais, pour les Valaques, c'était se venger des Ottomans que de les aider à se détruire. Mouza, avec leur secours, se rendit maître d'Andrinople.

Ce brillant début n'eut qu'une suite honteuse. Soliman passa en Europe : il ne fit que paraître; son rival, sans combattre, retourna dans les montagnes, aimant mieux attendre les événemens que de les remettre au hasard des combats. Ce n'était cependant pas un prince sans courage ou sans qualités; mais, soit excès de prudence ou défiance de lui-même, il n'osait pas s'abandonner à la fortune, qui semble favoriser davantage ceux qui comptent sur elle.

Aussi l'élévation de Mouza fut l'ouvrage de Soliman; il ne dut s'en prendre qu'à lui-même, à ses vices, à ses excès. Il fut le premier prince de la dynastie ottomane qui osa violer publi-

quement la loi de la sobriété, et son nom fait encore époque dans le mépris des musulmans. Son intempérance lui aliéna jusqu'à ses sujets les moins religieux, jusqu'à ses sujets les plus fidèles.

Ses excès furent bientôt mis en opposition avec les vertus de son frère. Celui-ci devint aux yeux de tous le vengeur de la loi, ce lien unique qui attache le peuple de Mahomet à ses princes.

Mouza, du fond de ses montagnes, cultiva les germes de la rébellion. Ses pratiques sourdes lui acquirent l'appui des grands, des pachas, du grand-visir et de l'armée. Ouvertement ou en secret favorisé de tous, il était pour la seconde fois aux portes d'Andrinople, quand Soliman se réveilla à la nouvelle de son approche. Caressé par la fortune, il s'était endormi dans les plaisirs. Plein d'une aveugle présomption, il n'attribuait tous ses succès qu'à lui-même, qu'à sa prudence, qu'à sa valeur. Au moment du péril il ne rencontra autour de lui que les compagnons de ses excès ou des sujets indignes. Il prit la fuite seul; et, se confiant à la vitesse de son cheval, il espérait gagner Constantinople, et trouver un appui dans l'empereur Manuel, qui, trop faible pour oser une plus

noble vengeance, se serait trouvé heureux d'opposer les deux princes l'un à l'autre pour leur perte commune.

1408. Mais il était réservé à Soliman de mourir d'une manière glorieuse, même en méritant le mépris. Il s'arrêta dans un village pour attendre les gens de sa suite, et demanda du vin. Cinq jeunes gens, armés d'arcs et de flèches, le reconnurent à la magnificence de ses vêtemens, ou plutôt à cette infraction de la loi du prophète que Soliman seul pouvait oser se permettre publiquement. Dans leur zèle religieux, ou peut-être dans la seule espérance d'être récompensés par le nouveau sultan, ils se mirent en devoir d'arrêter le fugitif. Soliman se défendit avec courage, et renversa à ses pieds les deux assaillans les plus acharnés. Ce fut après un long combat que les trois autres parvinrent à lui couper la tête, qu'ils apportèrent à Mouza.

Quelque agréable que fût ce présent à ses yeux, ce prince, par devoir ou par politique, fit brûler vifs les trois meurtriers pour les punir d'avoir trempé leurs mains dans le sang impérial: il fit déposer le corps de Soliman dans le tombeau d'Amurath Khodovendicar leur aïeul commun, et crut enfin qu'il allait régner seul.

Mais Mahomet, le souverain d'Amasie, ne

tarda pas à lui demander compte de la mort de son frère aîné. Il était né de la même mère, et jamais la politique des princes ne commença de querelle sous un prétexte plus spécieux. Mahomet était un prince guerrier. Il avait fait respecter son territoire au reste de Tartares que Tamerlan avait laissé derrière lui; il en avait même entièrement purgé les provinces d'Asie, désolées par leurs brigandages. Mouza, par une suite de son caractère, offrit de lui-même à Mahomet de lui abandonner la souveraineté des provinces ottomanes asiatiques, pouvu qu'il lui permît de réguer en Europe. Il ne fit que donner à son frère le secret de sa faiblesse, et Mahomet se trouvait en mesure d'espérer beaucoup au-delà de ce qu'on lui cédait. Les vieux généraux, les vieux ministres accoutumés à la voix des sultans qu'ils avaient servis, se sentirent mal commandés par un prince timide et incertain. Le caractère de Mahomet leur plaisait davantage ; ce fut à lui qu'ils désirèrent d'obéir. Les droits de Mouza n'étaient fondés que sur l'investiture qu'il avait reçue de Tamerlan; ce titre était odieux par lui-même : deux de ses principaux officiers rappelèrent secrètement Mahomet.

La première tentative n'eut pas un succès

entier. Ce ne fut que la campagne suivante que Mahomet reparut avec une armée plus nombreuse et des mesures mieux concertées. Il débarqua sous les murs mêmes de Constantinople. L'empereur Manuel crut de sa politique de le favoriser; et il est vrai de dire qu'il eut toujours lieu de compter sur l'alliance et sur l'amitié du prince ottoman. Celui-ci quitta Constantinople au bout de trois jours, comblé de présens et de caresses; à la seconde journée il rencontra sur sa route Shah Muliuk et Ornus-Beg, les deux ministres qui trahissaient Mouza, et qui, se prosternant aussitôt, saluèrent Mahomet empereur au nom de l'armée d'Europe. Mouza, resté seul, montra que l'intrépidité ne lui était pas étrangère. Il prit avec une faible escorte la route de la Servie, qui plus d'une fois lui avait offert un asile. Mais la ville d'Andrinople avait été tournée par un détachement envoyé par Mahomet. Mouza se fit jour courageusement, malgré l'inégalité du nombre. Il avait repris le chemin de la Servie, lorsqu'il fut aperçu, poursuivi et atteint par un cavalier qui lui abattit le bras d'un coup de cimeterre. On trouva Mouza tombé de cheval, et baigné dans son sang. Son corps fut apporté à Mahomet, qui l'envoya à Pruse, pour être mis dans le tom-

beau de leurs ancêtres communs. La mort de ce dernier rival termina l'interrègne, et Mahomet I, monté sur le trône des sultans, resta le chef unique de l'empire.

Cependant le turbulent souverain de la Caramanie, voyant Mahomet et Mouza combattre l'un contre l'autre en Europe, avait pensé que leurs querelles pourraient servir sa haine et son ambition. Il s'était jeté sur la Bithynie; il avait pillé les faubourgs de Pruse. Il n'était plus temps; et quand il entreprit de nuire à Mahomet, ce prince était devenu assez puissant pour le punir. A la nouvelle de cette irruption, il marcha contre Caraman-Ogli, qui, effrayé, leva le siége de Pruse, et vint se jeter aux pieds du sultan, implorant son pardon. Mahomet l'accorda sous des conditions plus modérées que prudentes; car à peine eut-il fait éloigner ses troupes, à peine eut-il réparé les dommages que Caraman-Ogli avait faits à Pruse et dans la Bithynie, que le perfide, manquant à sa foi, recommença la guerre.

Mahomet indigné accourut avec une troupe d'élite, l'attaqua, le mit en fuite, et le poursuivit si vivement, que le rebelle et son fils furent faits prisonniers. Le sultan, toujours magnanime, lui dit en lui reprochant sa perfi-

die : « Tu as trouvé dans ton ame la lâcheté » qui fait trahir sa foi ; je trouve dans la » mienne la générosité qui m'empêche de t'en » punir. »

Mahomet pardonna pour la seconde fois, renvoya les coupables, et se contenta de les mettre hors d'état de lui nuire. Il fit abattre les murs de leurs villes fortifiées, parce que « des remparts, disait-il, dans l'intérieur d'un » empire ne sont que des moyens de ré- » volte. »

Ce prince sage se montra non seulement juste et généreux, mais encore reconnaissant. Il n'oublia pas les promesses qu'il avait faites à l'empereur Manuel, lorsqu'il avait été accueilli par lui dans Constantinople. Il lui rendit tous les forts pris aux Grecs sur le Pont-Euxin, en Thessalie, sur la Propontide, en disant aux ambassadeurs qui vinrent recevoir ces places : « Rapportez à l'empereur mon père, » que je me regarde comme établi par ses » mains sur le trône de mes ancêtres, et que » je ne manquerai jamais à la reconnaissance » que je dois à ses bienfaits. »

C'est avec cette même bonté, qui sied si bien à la puissance, que Mahomet reçut les envoyés des Serviens, des Bulgares et des Va-

laques. « J'accepte, leur dit-il, les traités » que vous m'offrez, et je prie le Dieu de » paix d'être contraire à ceux qui les viole- » ront. »

Le souverain qui réunissait ainsi la force à la modération, la fermeté à la sagesse, la valeur à la clémence, était appelé à raffermir les bases ébranlées de l'empire ottoman.

Cependant un rebelle avait échappé jusqu'alors au châtiment ou plutôt au pardon. Cinéis ou Chuneid-Beg, fils de Kargsu-Pacha, gouverneur de Smyrne, s'était fait connaître depuis long-temps dans l'Ionie par sa valeur. Soliman lui avait donné le commandement de la Bulgarie, et Cinéis s'était enfui d'Europe à la mort de son protecteur, avant que Mahomet se fût déclaré contre Mouza. Il s'était insurgé et maintenu en Asie à la tête d'une armée de Smirnéens et de Thirréens. Ephèse venait de tomber en son pouvoir, lorsque Mahomet, lui ayant ordonné inutilement de sortir de cette place, s'avança en personne pour le faire rentrer sous sa domination. Il se présente devant Smyrne. Tous les gouverneurs et les princes particuliers qui craignaient et haïssaient Cinéis vinrent rendre hommage au sultan. On y vit arriver le grand-maître de Rhodes, Philibert

de Naillac. Sans doute il paraîtra étonnant que cet homme illustre, si renommé par sa prudence et sa piété, ennemi né des musulmans, soit venu se montrer de lui-même au milieu de la cour ottomane. Mais l'éloquent et vertueux grand-maître avait cru devoir venir en personne invoquer la sagesse et l'équité de Mahomet. Les chevaliers de Rhodes possédaient à l'entrée du port de Smyrne une forteresse qu'ils avaient construite de l'aveu d'Aidin, un des princes qui avaient partagé avec Othman l'empire des Seljeucides d'Iconium. Tamerlan avait détruit cette forteresse quand il avait pris et saccagé la ville de Smyrne; Philibert de Naillac venait demander à Mahomet la permission de la reconstruire. Mais ce fort était le refuge ouvert à tous les esclaves chrétiens qui s'échappaient de Smyrne et des environs, et il formait un réceptacle de pirates qui infestaient le commerce des musulmans. C'était un motif de plaintes journalières et un prétexte de guerres continuelles. Mahomet refusa de permettre la reconstruction du fort; mais il ne s'opposa point à ce que les chevaliers de Rhodes en bâtissent un autre sur les frontières de la Lycie et de la Carie. Quant à Cinéis lui-même, il vint aux pieds de Mahomet lui demander grâce. Le sul-

tan généreux lui laissa la vie, et borna sa vengeance à l'éloigner de Smyrne, en lui rendant le gouvernement de la Bulgarie qu'il avait eu sous Soliman. Mahomet revint sur ses pas après avoir pardonné au rebelle Cinéis. On aurait dit que ce prince magnanime et modéré ne cherchait des succès que pour avoir une occasion de montrer des vertus.

Le seul revers qu'il éprouva, ce fut la défaite de sa flotte. Il l'avait envoyée contre le Vénitien Sanuto, duc de Naxos, le seul prince chrétien de l'Archipel qui ne fût pas venu lui rendre hommage pendant son séjour à Smyrne. Trente galères musulmanes abordèrent à Paros, à Andros et à Milo, trois îles de la domination du duc, et rentrèrent dans le Bosphore après les avoir pillées et ravagées. Les Vénitiens vinrent au secours de leur allié. Leur flotte n'était composée que de dix galères; sept seulement entrèrent dans l'Hellespont, et vinrent jusque sous les murs de Lampsaque défier les Ottomans. Ceux-ci sortirent de Gallipoli avec trente bâtimens armés, de deux à trois rangs de rames. Le général vénitien Lorédan gagna le vent, prit l'avantage du soleil qu'il mit dans les yeux des ennemis, et poussa sa galère au milieu de leur ligne. Ici commença le combat le plus fu-

rieux : trois mille Ottomans tués avec leur amiral, six galères et vingt-un batimens pris attestèrent que la valeur et le nombre ne militent pas avec avantage contre la valeur et l'expérience, et que la marine ottomane n'avait pas fait de grands progrès depuis sa création. Cette victoire navale fit époque, en ce qu'elle marqua la première guerre offensive que la république de Venise soutint contre les sultans. Elle fut suivie d'ailleurs d'un traité de paix d'autant plus mémorable que les Ottomans s'y soumirent à ne point sortir du détroit de Gallipoli avec des vaisseaux de guerre, sous peine d'être traités en ennemis par les Vénitiens. Venise, alors souveraine de la mer Adriatique, de l'Archipel, de la Propontide et de la mer de Chypre, prétendait régner sur les côtes de l'Asie mineure; et celles d'Europe lui appartenaient depuis Capo d'Istria jusqu'à Constantinople.

Le souvenir de cette humiliation était encore récent, lorsqu'une inquiétude nouvelle vint alarmer Mahomet I. Mustapha, l'aîné des fils de Bajazet, passait pour avoir péri à la bataille d'Ancyre, ainsi que nous l'avons rapporté; mais sa mort n'était rien moins que constatée. Le bruit se répandit que le légitime héritier du trône des sultans, que Mustapha

venait de reparaître en Bulgarie. Mahomet envoya l'ordre sur-le-champ que Cinéis fût mis à mort. Cinéis commandait à Nicopolis. Son nouveau crime, aux yeux de son maître, était d'avoir mal gardé la frontière; mais il avait commis un attentat de plus. L'ingrat, oubliant la clémence de Mahomet, était déjà auprès du prétendu Mustapha, auquel il avait prêté serment de fidélité. Mustapha et le perfide Cinéis passèrent le Danube à la tête de quelques milliers de Valaques et même d'Ottomans. Mahomet courut à leur rencontre, les mit en fuite, les poursuivit jusqu'à Salonique, où le gouverneur grec, Démétrius Lascaris, ne craignit pas de les recevoir. En vain Mahomet demanda que le rebelle et son protégé lui fussent livrés; Lascaris voulut prendre les ordres de Manuel. L'empereur grec, dans sa politique astucieuse, représenta qu'il ne pouvait pas, sans se déshonorer, livrer des fugitifs qui s'étaient jetés dans ses bras; mais il promit de retenir prisonniers Cinéis et Mustapha pendant tout le règne de Mahomet. Une des conditions de cette transaction singulière fut que le sultan paierait trois cent mille aspres par an pour leur entretien. Ils furent relégués et gardés à vue dans l'île de Lemnos. Manuel dut s'applaudir de ce que la

fortune lui avait remis entre les mains, dans la personne de Mustapha, quel qu'il fût, un prétendant à l'Empire qu'il pourrait opposer aux successeurs de Mahomet, s'ils n'héritaient pas de sa bienveillance pour les Grecs. Mahomet n'osa pas se plaindre de ce que la tranquillité de son empire n'avait que la parole de Manuel pour garantie. De tous ceux qui étaient intervenus dans la querelle, les Valaques furent les seuls qui n'eurent qu'à se repentir : l'armée de Mahomet mit leur pays à feu et à sang ; et c'est depuis cette époque qu'ils furent soumis à payer un tribut au gouvernement ottoman.

Un incident d'un autre genre, une révolte d'une autre espèce, appela sur un théâtre plus éloigné l'attention et les armes de Mahomet. Un homme du peuple, un musulman obscur, essaya de jouer le rôle de chef de secte dans l'Ionie maritime, voisine de l'île de Chio. Ce fanatique, nommé Persciglia, suscité sous main par des moines grecs, se mit à prêcher la communauté des biens, excepté cependant celle des femmes. Plein de tolérance dans sa doctrine, il admettait à sa suite les chrétiens comme les musulmans, publiant que les disciples de Mahomet et ceux de Jésus-Christ devaient s'embrasser comme frères et se voir avec bienveil-

lance, puisque Dieu était leur père commun. Ce novateur prêchait au milieu des montagnes de l'Ionie qui lui servaient de places fortes; et cinq ou six mille disciples étaient ses défenseurs dévoués. Le gouverneur que le sultan avait mis à la place de Cinéis dans Smyrne et son territoire, marcha contre ces insensés; il fut repoussé et mis en fuite. Une armée de soixante mille hommes marcha en Ionie, commandée par Amurath, fils de Mahomet, âgé seulement de douze ans, mais ayant sous lui le grand-visir Bajazet, homme dont les talens militaires et la bravoure égalaient la prudence et le dévouement pour son maître. Tous ces fanatiques se défendirent dans leurs montagnes en désespérés, ne voulant ni donner ni recevoir la vie : ils se firent massacrer jusqu'au dernier; le chef de la secte lui-même fut pris les armes à la main. Il donna jusqu'au dernier moment l'exemple de la constance et du courage : attaché à une croix, il expira au milieu des tourmens, persistant dans ses erreurs, son fanatisme et ses droits à l'apostolat.

Cet événement fut le dernier du règne de Mahomet I. Il était à la chasse au sanglier, aux environs d'Andrinople, lorsqu'une apoplexie vint le frapper, et obligea sa suite à

le ramener dans son palais. Les particularités de sa mort ne peuvent être passées sous silence : elles appartiennent à la philosophie. Sage, vaillant et juste, sans doute parce qu'il avait été élevé à l'école du malheur, Mahomet I joignait un esprit orné à une ame ferme, alliance qui se trouvera dans une longue suite de princes ottomans. On a vu le vieil Osman, avant d'expirer, parler à son fils Orchan avec la bonté d'un père, la prudence d'un prince juste, la fermeté d'un philosophe, la solide éloquence d'un homme instruit et éclairé. Mahomet I, dans les derniers momens de sa vie, se hâta d'écrire à son fils Amurath, alors à Amasie, de se rendre auprès de lui en toute diligence. En souriant à la mort il mit au bas de sa lettre cette sentence d'un poëte persan : « Notre nuit s'écoule ; mais » elle sera suivie d'un jour brillant : notre rose » se fane ; mais elle sera remplacée par une » plus belle ! »

Mahomet I expira. Amurath était éloigné, et la tranquillité, le salut peut-être de l'empire reposait sur le secret de la mort du sultan, qu'il fallait tenir ignorée jusqu'à l'arrivée du jeune prince appelé à succéder au trône. Manuel ne s'était engagé à retenir prisonniers Cinéis et Mustapha que durant la vie

de Mahomet : à la nouvelle de sa mort, il pouvait les mettre en liberté, et l'intérêt de sa politique était de livrer ainsi la nation ottomane à de nouveaux troubles et l'empire aux plus grands malheurs. Bajazet et Ibrahim, les deux ministres les plus dévoués au dernier sultan, tinrent sa mort secrette pendant quarante-un jours, jusqu'à l'arrivée d'Amurath II. Les grands de l'empire, qui n'auraient pas manqué de se porter à la révolte, n'apprirent qu'ils avaient changé de maître qu'en recevant l'ordre de venir rendre hommage à leur nouveau prince. Apparemment le grand-visir Bajazet mourut sans postérité : mais nous voyons qu'un service aussi signalé fut récompensé, dans la personne d'Ibrahim, par le titre héréditaire de khan, que ses descendans conservent encore. Ce titre et des prérogatives confirmées de règne en règne rendent la famille des Ibrahim-Khan-Ogli, une des plus nobles, des plus riches et des plus respectées de l'empire ottoman.

Le pacte d'amitié qui existait entre Manuel et Mahomet ne lia point le nouveau sultan, et Mustapha ne tarda pas à reparaîttre sur la scène.

Si les princes ottomans cultivaient et protégeaient les lettres, qui adoucissent les mœurs, ils n'en étaient pas moins livrés à une pratique

féroce, digne des peuples les plus barbares; ils sacrifiaient la vie de leurs plus proches parens avant même que le moindre soupçon eût éveillé leur inquiétude. C'était dans l'espérance de préserver de ce danger ses deux autres enfans, princes en bas âge, que Mahomet I avait prié, par son testament, l'empereur grec de leur servir de tuteur. Manuel réclama donc les frères d'Amurath II, mais le divan déclara que cette demande offensait l'honneur et la religion des Ottomans, et que la garde et l'éducation des jeunes princes ne seraient pas confiées aux infidèles. Ce refus ouvrit, à Lemnos, la prison de Mustapha. Il souscrivit, sous le seuil de la porte, à toutes les conditions que Manuel voulut mettre à sa liberté, et arriva sur un vaisseau grec à Gallipoli. Il fut bientôt reconnu empereur dans l'Hexamilion, et dans la péninsule. Trente mille hommes, rassemblés à Andrinople, marchèrent en vain contre lui : l'armée ottomane passa sous les drapeaux du prétendu fils de Bajazet, secondé par la crédulité, par la fortune et par Cinéis. En vain manqua-t-il à sa parole dès le tems même où sa puissance naissante avait encore le plus besoin des Grecs : en vain dit-il avec une hypocrisie dérisoire à Démétrius Lascaris,

qui lui demandait, aux termes du traité secret, les chefs de Gallipoli, « qu'au jour du jugement » il aimerait mieux répondre d'un serment violé » que d'une ville musulmane remise aux mains » des infidèles. » L'heureux aventurier n'en passa pas moins en Asie par la connivence des Grecs, plus intéressés à l'aider qu'à lui demander compte d'un affront.

Amurath II, âgé seulement de dix-huit ans, à peine assis sur le trône de son père, opposait à un danger si imminent la sagesse de son visir Ibrahim, et le germe de cette patience, de cette fermeté, de cette valeur qui ne tardèrent pas à le caractériser. Le jeune prince sort de Burse avec huit mille hommes, sa dernière ressource; et, comme la superstition et l'enthousiasme avaient valu des soldats à son ennemi, il employa les mêmes armes pour se faire reconnaître de la multitude égarée : tout semblait annoncer la ruine de la puissance ottomane, puisqu'elle allait passer dans les mains d'un souverain dont les droits seraient toujours douteux.

C'est dans cette circonstance qu'Amurath alla solennellement se recommander aux prières de l'ulema Mohamed Boukhari. Ce docteur de de la loi, gendre de Bajazet I, très-avancé

en âge, vivait en grande réputation de sainteté. Il se met en prière, et déclare hautement que Mahomet lui a apparu, et qu'il a promis la victoire à Amurath. Il le bénit, et lui ceint ce même sabre que les sultans vont encore aujourd'hui recevoir, à leur avènement, des mains d'un derviche dans la mosquée d'Ejub. « Marche, sul- » tan, lui dit-il, la victoire suit tes pas ! »

Cette annonce prophétique se répand dans les deux armées : une hémorrhagie subite survint au faux Mustapha : cet accident est regardé comme l'accomplissement de la prédiction. Son parti l'abandonne ; et, pour mieux assurer sa perte, Cinéis vient de se vendre et de le trahir. Mustapha fuit, et repasse en Europe, toujours avec l'aide des Grecs. Amurath le suit ; mais il n'avait pas de vaisseaux pour traverser le Bosphore. Adorne, chef d'une colonie génoise établie à Phocée, sur la côte d'Ionie, où elle faisait le commerce de l'alun, sous la protection des Ottomans, et à la condition de leur payer un tribut ; Adorne se déclare pour Amurath, et lui amène à Lampsaque sept galères armées. Amurath s'embarque à bord de la galère principale avec cinq cents soldats ; huit cents chrétiens d'élite composaient l'équipage génois : la vie et la liberté du sultan étaient entre leurs mains. Mais en

vain Mustapha fait-il offrir à Adorne cinquante mille écus s'il consent à ne pas débarquer Amurath en Europe : Mustapha voit en frémissant les galères lever l'ancre, s'avancer, et le fidèle Génois, au milieu du passage, fléchir le genou devant le sultan, et recevoir de lui l'exemption du tribut annuel que payait la colonie. Le rival d'Amurath fut obligé de fuir ; on l'atteignit, on le saisit, et, sous les yeux du vainqueur, il périt sur un gibet. L'ignominie de sa mort fut certaine ; ses droits au nom qu'il portait sont encore douteux.

Amurath avait les Grecs à punir, et dès le printems suivant il vint mettre le siége devant Constantinople à la tête de cent cinquante mille Ottomans. Des flots de volontaires étaient accourus d'Asie, les uns espérant la couronne du martyre en mettant sous le joug la métropole de l'empire grec, les autres sentant leur courage enflammé par la proie qu'Amurath leur promettait, le pillage de Constantinople, de riches dépouilles et de belles femmes. Leur fanatisme était encore animé par la présence du derviche Boukhari, qui était entré dans le camp ottoman, monté sur une mule, et entouré de cinq cents disciples. Le derviche avait chaque jour de nouvelles visions à annoncer aux soldats

1422.

Mais les Grecs opposèrent à l'avidité, à l'intrépidité aveugle des Ottomans la force de leurs remparts et les savans secours de l'art militaire qu'ils connaissaient mieux que leurs ennemis; ils opposèrent aussi le fanatisme au fanatisme; et si les soldats d'Amurath ne doutaient pas que le derviche Mohamed Boukhari ne montât au ciel toutes les nuits pour avoir un entretien avec Mahomet, toute l'armée grecque avait vu la Vierge Marie en robe violette, se promenant sur les remparts, et encourager les soldats à combattre avec courage. Aussi, après deux mois d'attaques continuelles, Amurath fut forcé de lever le siége.

Manuel, quoique mourant, lui avait suscité de nouveaux ennemis et créé de nouveaux dangers. A son instigation, Mustapha, le plus jeune frère du sultan, avait levé à Pruse l'étendard de la révolte. Amurath courut éteindre cet incendie dans son foyer : il surprit les rebelles dans le palais même où ils s'armaient, et pourvut, pour la suite, à sa tranquillité en faisant étrangler, sous ses yeux, ses deux jeunes frères, dont un seul était coupable; il fit aussi massacrer tous leurs complices tombés, comme eux, entre ses mains. L'empereur Manuel mourut à cette époque, dans la soixante-dix-septième année, laissant le trône de Constantinople à son neveu,

Jean Paléologue, c'est-à-dire, laissant l'ombre d'un empire à un fantôme de souverain.

Il fallait pour l'exemple et pour l'affermissement de l'autorité d'Amurath que le dernier traître à punir fût lui-même au-devant du châtiment. Le sultan avait rendu à Cinéis, pour prix de sa défection, le commandement des pays qui avoisinent Smyrne, Thyatire et Philadelphie. Cinéis s'était attendu à être mieux récompensé; et sa fidélité était soupçonnée de nouveau. Il refusa de remettre son fils en ôtage entre les mains d'Amurath. « Puisque vous désobéissez, lui » manda le sultan, je vous traiterai comme » Dieu le permettra. » — « Faites ce qu'il vous » plaira, répondit Cinéis, le succès dépend de » Dieu. » Et c'est avec cette étrange résignation aux décrets de la Providence, que le sujet rebelle se disposa à combattre son souverain. Vaincu par Calil, qu'Amurath envoya contre lui, Cinéis se jeta dans Ipsèle, petite ville maritime, située sur la côte, en face de Samos. Il s'y défendit jusqu'à la dernière extrémité; mais Palavicini, qui commandait à Phocée depuis la mort d'Adorne, vint resserrer la place par mer avec les galères génoises. Cinéis se rendit sous le serment que sa vie serait épargnée; car les traîtres les plus accoutumés au

parjure croient avec raison qu'on ne doit pas leur manquer de foi. Cinéis se trompa : des bourreaux le tuèrent pendant qu'il dormait, et sa tête, celle de son frère, et même celle d'un enfant, furent apportées à Amurath. Il fit mettre à mort sur-le-champ un autre frère et un autre fils de Cinéis qu'il tenait en prison à Gallipoli; et la race d'un traître, aussi célèbre que redouté, fut éteinte toute entière pour le crime d'un seul coupable.

Entouré d'ennemis, Amurath employait tour à tour contre eux la force des armes, les ruses de la politique, l'appui des liens du sang. Il maria une de ses sœurs à Caraman-Ogli, cet ennemi invétéré des sultans, qui, toujours vaincu, s'humiliait, se révoltait de nouveau, et de nouveau était pardonné. Lui-même il épousa Hélène, la fille du souverain de la Servie, la plus belle femme de son tems : il se fit donner en dot une somme d'argent considérable et une portion du territoire servien. L'année d'après il exigea d'Isfendar-Beg, prince de Sinope, et ses deux enfans pour ôtages, et sa fille pour seconde épouse. Ce fut d'elle que Mahomet II naquit.

Jean Paléologue avait succédé à Manuel. On s'étonne qu'Amurath, malgré la haine per-

sonnelle qu'il lui portait, ne tournât point ses armes contre lui; mais une guerre ouverte lui aurait fait acheter ce qu'il obtenait journellement sans coup férir.

Abandonnant pièce à pièce ses Etats aux chrétiens et aux musulmans, l'empereur grec avait cédé au sultan les forts situés sur le Pont-Euxin; il ne réclamait pas les places emportées de force depuis la mer jusqu'au Strymon en Thessalie. Enfin, l'empire grec payait un tribut annuel de trois cent mille aspres aux Ottomans. Amurath prit même d'assaut Thessalonique, quoique cette ville appartînt aux Vénitiens à qui Paléologue venait de la vendre. La fameuse muraille qui fermait l'isthme et défendait la Morée, tomba sous l'effort des janissaires : l'effroi de leur nom entra à la fois avec eux dans la Grèce, dans la Damaltie, dans la Hongrie. Amurath passa le Danube à Vidin, et mit le siége devant Belgrade. On peut remarquer que, dans toutes ces guerres renaissantes, le plus faible était souvent l'agresseur, et qu'Amurath, plus d'une fois, ne s'est armé que pour punir. Ici, c'était du prince de Servie qu'il avait à se venger. Son beau-père s'était joint aux Hongrois, les éternels ennemis du nom ottoman. Belgrade, située au confluent

de la Save et du Danube, boulevard de la chrétienté, destinée désormais à voir si souvent les armes des sultans se briser contre ses remparts, Belgrade, l'ancienne Alba des Grecs, appartenait au souverain de la Servie; mais, dans la crainte de ne pouvoir défendre cette place, il en avait abandonné la possession et la défense aux Hongrois, et les Hongrois étaient commandés par Huniade.

Après un siége de six mois poussé avec la plus grande vigueur, Amurath fut vaincu par les maladies contagieuses qui ravagèrent son armée, et par le feu de l'artillerie, invention nouvelle, employée à sa grande surprise au salut de Belgrade. Il fit sa retraite en frémissant; mais ce ne fut ni sans gloire ni sans profit, car en se retirant il se jeta sur la Bosnie, qu'il força à un tribut annuel de vingt-cinq mille ducats. Enfin, cette guerre, dont la Servie, la Hongrie, la Transylvanie furent tour à tour le théâtre; cette guerre, où le nom d'Huniade balança chez les musulmans l'effroi du nom d'Amurath chez les chrétiens, se termina par le traité de Frégein où le sultan rendit ses conquêtes, et conclut une trève de dix ans. Jamais transaction politique ne fut plus religieusement observée d'un côté, plus promptement et plus

scandaleusement violée de l'autre : mais, pour l'exemple des souverains, les infracteurs furent punis. Il est tems d'arriver à cette mémorable époque où la fortune des combats vengea, du moins une fois, le droit sacré des nations.

Ce fut l'ingratitude qui vint tenter la perfidie. Caraman-Ogli, qui n'osait plus combattre Amurath seul à seul, proposa au jeune Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, de reprendre les armes, promettant une diversion puissante en Asie, tandis que les chrétiens seraient aux prises avec les Ottomans en Europe. Ainsi, commença cette guerre injuste que l'honneur défendait d'entreprendre, et que la prudence même condamnait. Le tems des croisades était passé, les plus puissans motifs de la politique et de la religion n'étaient pas capables d'armer les souverains de l'Europe pour la défense de la chrétienté. L'Allemagne était toujours une pépinière inépuisable de soldats, mais il leur fallait un chef fait pour les conduire, et Frédéric III n'était digne ni de son rang de prince, ni de son titre de chef de l'empire. Une longue guerre avait affaibli la France et l'Angleterre, sans assouvir la haine des deux peuples rivaux. Les Vénitiens, le duc de Bourgogne, le pape Eugène IV, le jeune roi Ladislas entrèrent seuls

dans cette coalition honteuse, et à la suite de ces noms, c'est à regret que la postérité lit le beau nom d'Huniade. Il est vrai de dire que le jeune roi fut séduit par un faux désir de la gloire; il faut ajouter pour l'opprobre d'un seul, et pour l'excuse de tous, que le pape Eugène envoya son légat, le cardinal Julien, déclarer que la paix jurée sur l'Evangile était nulle, parce qu'elle avait été faite sans l'intervention du souverain pontife. C'est dans les environs de Varna que cette étrange question fut décidée, et que le ciel se déclara pour la plus juste cause.

On ne saurait douter de la part active que l'empereur grec prit secrètement dans cette querelle, et qu'il n'ait cherché, quoiqu'inutilement, à disputer le passage du Bosphore à l'armée ottomane occupée alors en Asie.

1444. Quoi qu'il en soit, les chrétiens, ayant traversé le Danube, eurent deux routes à choisir pour marcher sur Constantinople. A la route de Bulgarie, plus directe, mais coupée, difficile, et qui leur opposait les passages du mont Hémus à forcer, ils préférèrent la route des côtes, plus longue, mais plus sûre : ils appuyèrent leur flanc droit sur une longue file de chariots qui marchaient avec eux, et les protégeaient de leurs remparts mobiles. Ce ne fut qu'à Varna

qu'ils rencontrèrent Amurath à la tête de soixante mille Ottomans.

L'ordre de marche ne changea rien à l'ordre de bataille des chrétiens. Huniade, qui les commandait, plaça le jeune roi Ladislas au corps de réserve, et chargea l'aile gauche des musulmans qu'il enfonça et mit en déroute : leur aile droite eut bientôt le même sort. Le sultan, voyant la défaite de la cavalerie, désespérait déjà du salut de son armée, presque de celui de son empire; il allait donner l'ordre de la retraite, lorsqu'un vieux janissaire, saisissant la bride de son cheval, l'obligea de vaincre, en l'empêchant de fuir. En effet, Amurath, comme inspiré, tira dans ce moment de son sein la copie du traité de paix, le monument de la perfidie des chrétiens; il l'éleva en l'air, en le montrant à ses soldats, comme implorant la protection du Dieu qui punit les parjures.

L'imprudence du jeune roi de Hongrie ne tarda pas à servir des vœux qui méritaient d'être entendus. L'aile droite et l'aile gauche, victorieuses, étaient formées de l'élite de l'armée chrétienne. Ladislas, impatient d'achever la victoire, quitta la position avantageuse qu'Huniade lui avait recommandé de

se borner à défendre. Le jeune roi s'avança dans la plaine, à la tête du corps de réserve composé de mauvais soldats que la phalange des janissaires força bientôt de s'arrêter. Les troupes de Ladislas ne purent soutenir un choc inégal; bientôt pressé lui-même, combattant corps à corps, entouré de quelques braves, et déterminé à vaincre ou à mourir, il fut renversé de son cheval, et périt, percé de coups, au milieu des rangs ennemis. Un cri sinistre se fit entendre : « Hongrois, voilà la » tête de votre roi. » Un soldat ottoman courait portant ce sanglant trophée au bout de sa lance. Ce signal devint le précurseur d'une déroute universelle.

Huniade, revenu de la poursuite de l'aile gauche, fit en vain des prodiges de valeur, pour enlever aux vainqueurs le corps du jeune roi : les fuyards l'entraînèrent avec eux, et tout ce que purent ses efforts et son intrépidité, ce fut de sauver quelques débris de la cavalerie valaque.

Amurath fit élever une colonne sur la place même où Ladislas avait péri : l'inscription n'en était ni fastueuse, ni outrageante; elle ne rappelait que le courage et le malheur du jeune roi de Hongrie. Dix mille chrétiens

restèrent sur le champ de bataille : le fameux cardinal Julien fut au nombre des morts. La perte des Ottomans fut plus considérable encore ; car le vainqueur eut la modération d'avouer qu'une seconde victoire, acquise à pareil prix, renverserait le trône des sultans. Aussi la bataille de Varna ne consacre dans l'histoire que le souvenir exemplaire de la foi publique vengée, et n'est pas un de ces événemens qui ont décidé du sort des nations vaincues.

Amurath II pensa sans doute que l'épouvante, jetée par ses trophées dans le cœur des chrétiens, assurait pour long-tems la tranquillité de son empire, puisque ce fut peu de tems après la journée de Varna qu'il abdiqua le trône volontairement. Cette circonstance remarquable de sa vie mérite d'autant plus d'être considérée, qu'elle est rapportée infidèlement par la plupart des historiens. On voit avec admiration un prince victorieux, frappé du néant des grandeurs humaines au moment même où leur prestige est le plus éblouissant, préférer l'obscurité à l'éclat, et la solitude à la gloire. Qui peut refuser son intérêt à ces princes musulmans dont le cœur était religieux, l'esprit orné,

le courage brillant et la philosophie modeste. Amurath est plus grand, dans sa simple demeure, à Magnésie, au milieu de quelques savans ou de docteurs pieux et éclairés, que sur le trône, ou sur les champs de bataille. Ce fut à quarante ans qu'il préféra à la pompe des sultans les douceurs de la vie privée, et qu'il remit le sceptre entre les mains de son fils Mahomet. Quelques historiens ont été chercher les motifs secrets de son abdication, hors de son caractère connu ; mais il est vrai de dire que dans cet acte de modération et d'humilité, Amurath paya le tribut à la faiblesse humaine, et qu'il fut conduit à Magnésie, autant par un noble mépris des grandeurs, que par cet esprit héréditaire et national de superstition, qui distinguera long-tems le caractère ottoman, et qui marqua celui d'Amurath jusqu'à la mort.

Quoi qu'il en soit, son abdication fut courte ; mais elle fait époque dans l'histoire, en ce qu'elle fut le signal du premier soulèvement de cette milice fameuse, dont les révoltes marquèrent, depuis, les années de l'empire, d'une manière aussi terrible et aussi fréquente, que les tremblemens de terre, la peste, les

incendies, et toutes calamités qui appartiennent au sol et au peuple ottoman.

Amurath venait de placer sur le trône son fils Mahomet, qui avait à peine quinze ans accomplis. Le jeune prince ne pouvait pas tenir les rênes de l'empire d'une main aussi ferme que son père; des soldats, énorgueillis de leurs triomphes, ne distinguèrent pas la douceur de la faiblesse; et les janissaires indociles méprisèrent un jeune maître qui ne savait pas les faire trembler. Le plus léger prétexte fournit à cette soldatesque presque sûre de l'impunité, la première occasion d'essayer ses forces, et de tenter la désobéissance. L'histoire a négligé de remarquer la faible cause de ce terrible soulèvement, pour ne signaler que ses suites; de même qu'en consacrant la mémoire d'un grand embrasement, elle ne fait pas mention de l'étincelle qui l'a produit. Le feu ne fut pas étouffé sur-le-champ; en peu d'heures, il devint un incendie. Andrinople servit de théâtre à tous les désordres et à tous les excès. Semblables à des bêtes féroces qui se sentent mal enchaînées, les janissaires attaquaient les habitans dans les rues et dans les maisons, pillaient, volaient, massa-

craient, sans distinction d'âge ni de sexe. Le sang ottoman coulait dans Andrinople; les efforts du jeune sultan étaient inutiles; les révoltés devenaient plus audacieux, à mesure qu'ils se rendaient plus coupables. Dans ce danger public, le peuple, prosterné dans les mosquées, implorait le Ciel et le prophète; les grands de l'empire coururent à Magnésie implorer Amurath. A leur prière le sultan reparut sur le trône, comme une divinité tutélaire, mais toute prête à lancer la foudre : à son aspect, les janissaires tombèrent à genoux, et reconnurent la voix d'un maître qui les releva en proclamant la guerre, et en les menant contre un ennemi digne d'eux.

Cet ennemi était le célèbre George Castriot, né d'un prince de l'Albanie, dépouillé par les sultans. D'abord otage d'Amurath, bientôt son élève et le fils de son affection, il avait reçu de son estime et de celle de l'armée ottomane, le nom de Scanderbeg, c'est-à-dire, seigneur Alexandre : il devait son éducation et ses talens à son bienfaiteur, sa force et sa valeur à la nature; il dut à la justice de sa cause, la vocation, sinon le droit d'être ingrat et rebelle sans crime et sans déshon-

neur. C'était ce guerrier illustre, que les Ottomans avaient à combattre. Ce légitime souverain de l'Albanie s'était emparé de la ville de Croïa, par une ruse, disons plus, par une perfidie et un assassinat. Mais il n'avait trompé que ses ennemis ; la couronne qu'il ressaisissait par son adresse, et qu'il allait conserver par la force, était celle de ses pères : l'Albanie, qu'il affranchissait, était son patrimoine. Croïa, la capitale de cette montueuse contrée, avait pour moyens de défense, d'immenses munitions, de fortes murailles, sa position sur un rocher, les gorges et les montagnes escarpées dont elle est environnée. Ce fut sur ce théâtre, dont chaque cime était destinée à devenir un champ de bataille, que Scanderbeg attendit avec confiance à la tête de huit mille Albanois et de six mille chevaux l'armée ottomane, forte de soixante mille hommes de cavalerie, et de quarante mille fantassins, la nature du pays ne permettant pas à Amurath de développer des forces plus considérables.

Les attaques commencèrent, se soutinrent, se répétèrent avec un acharnement que Scanderbeg avait prévu, et qu'il devait attendre des intrépides Ottomans, combattant en lui,

un rebelle, un traître, un ennemi qu'ils affectaient de mépriser. Amurath, pour son désespoir, retrouvait une seconde fois Belgrade dans Croïa, et bien plus qu'Huniade dans l'invincible Scanderbeg.

Ce terrible adversaire était partout, et ses agiles et courageux montagnards le suivaient sans cesse, et ne le devançaient jamais. Le jour, la nuit, les Ottomans avaient à combattre, dans l'obscurité, les Albanois couverts de chemises blanches, pour se reconnaître, et qui apparaissaient comme des spectres, au milieu du camp d'Amurath. Les assiégeans tombaient par monceaux, sous le bras de Scanderbeg; et sur ces montagnes, bientôt il n'y eut pas un rocher qui ne fût teint du sang ottoman.

En vain Amurath, pour foudroyer la ville, ne pouvant pas transporter de grosse artillerie sur des cimes presqu'inaccessibles, avait fait fondre, sur le terrein même, des pièces de canon; déjà la brèche était ouverte; mais pendant que le comte d'Urana, Vénitien, qui commandait les assiégés, tenait tête aux janissaires, Scanderbeg, caché dans les gorges, prenait les Ottomans en flanc, en queue, et sortant des ravins, descendant des hauteurs, ils franchissaient les retranchemens à la tête de ses cava-

liers montés sur des petits chevaux vigoureux, et accoutumés à gravir, comme à descendre leur sol montueux et natal.

L'or d'Amurath ne peut pas même acheter la fidélité du comte d'Urana, et les remparts de Croïa seraient devenus l'écueil de sa gloire, si les Hongrois, en marchant au secours de l'Albanie, n'eussent pas sauvé l'honneur des armes ottomanes, en appelant le sultan en Servie. Huniade y avait reparu; Amurath levant aussitôt le siège, non pas sans perte ni sans dépit, mais du moins sans honte, courut combattre ce guerrier dans les plaines de Cassovie, champ de bataille déjà fameux. Les Hongrois avaient quarante mille hommes d'infanterie, sept mille chevaux, et deux mille chariots armés et garnis de soldats. Amurath qui avait rassemblé des troupes fraîches, attaqua avec cent cinquante mille hommes : la bataille dura trois jours; Huniade, vaincu, fut forcé de fuir devant Amurath. Les lauriers de Cassovie, chèrement achetés, étaient les derniers que devait cueillir un des plus belliqueux sultans. Sa victoire n'eut d'autres suites que d'éloigner les Hongrois, jusqu'à ce qu'ils eussent réparé leurs pertes. Revenu à Andrinople, et rentrant après une chasse, au

déclin du jour, Amurath vit un derviche qui se tenait sur le pont Ada-Kupressi, et qui, du plus loin qu'il l'aperçut, lui cria : « Auguste » sultan, tu n'as pas de temps à perdre ; » tu touches au terme de ton règne et au der- » nier souffle de ta vie ; l'ange de la mort » est à ta porte ; ouvre les bras, et reçois » avec résignation ce messager du Ciel. »

Ces sinistres paroles accablent Amurath ; il porte ses regards attristés sur les pachas qui marchent à ses côtés ; l'intrépide et superstitieux sultan arrive à son palais, saisi d'un trouble mortel : ses terreurs sont à leur comble quand il apprend que le derviche est un disciple du fameux Mohammed - Boukhari, qui, trente ans avant, lui avait annoncé la défaite du prétendu Mustapha. Le vainqueur d'Huniade tremble devant l'arrêt du Ciel, et succombant, au bout de trois jours, à son abattement, il descend dans la tombe, en 1451, âgé de quarante-neuf ans, après en avoir régné trente ; il laisse le trône, sans retour cette fois, à son fils Mahomet, et légue à ses peuples et à l'histoire, le souvenir d'un prince religieux et bienfaisant, équitable et ferme, brave et belliqueux, sévère observateur des traités, maître de lui-

dans sa colère comme dans la prospérité, amoureux de gloire, mais non pas avide de sang. Jamais il ne refusa la paix aux vaincus. Cet éloge d'Amurath, que n'a pas contredit un seul jour un règne de trente ans, sort de la bouche de ses ennemis, des historiens grecs eux-mêmes.

LIVRE V.

Avénement de Mahomet II. — Siége et prise de Constantinople. — Destruction de l'Empire grec. — Coup-d'œil politique et moral sur les Chrétiens et les Ottomans à cette époque. — Siége de Belgrade par Mahomet. — Destruction de l'Empire de Trébizonde. — Conquête de la Morée. — Mahomet II visite Athènes. — Conquête de la Caramanie, en Asie; de la Bosnie, en Europe; de la Valachie et de l'Albanie. — Mort de Scanderberg. — Guerre maritime contre les Vénitiens. — Siége et prise de Negrepont. — Guerre de Crimée contre les Génois. — Prise de Caffa. — Traité d'alliance entre les Sultans et les Khans de Crimée. — Guerre de Mahomet contre l'Ordre de Rhodes. — Siége de Rhodes, par les Ottomans. — Expédition des Ottomans en Italie. — Prise d'Otrante. — Effroi de la Chrétienté. — Mort de Mahomet II. — Son caractère.

Nous voyons ici, remonter sur le trône, un jeune prince qui n'avait pas eu la force de contenir sa milice dans le devoir, et dont l'éducation ne montrait en apparence qu'un musulman pieux qui se purifiait par des ablutions dès qu'il avait le malheur d'être approché par un

infidèle. Tout faisait croire que le nouveau sultan ne serait qu'un souverain doux, modéré, presque pusillanime. Mahomet II, élevé par les maîtres les plus savans, possédant cinq langues, l'arabe, le persan, l'hébreu, le latin et le grec, occupait ses loisirs par l'étude de la littérature et de l'histoire. Redescendu du trône, il se livrait, au fond de son palais, à Magnésie, à ces goûts paisibles, lorsqu'on vint lui annoncer la mort de son père Amurath II. De ce jour commença à régner le maître le plus cruel, le plus artificieux; le potentat le plus vaillant, le plus heureux, le plus redouté, à qui les Ottomans eussent encore obéi; Mahomet enfin, surnommé le Grand.

Le jour même où tous les grands de l'empire le saluèrent empereur à son arrivée à Andrinople, il envoya l'aga des janissaires étrangler secrètement son jeune frère, enfant à la mamelle. Sa prévoyance lui faisait craindre que ce prince ne se crût, un jour, des droits à lui disputer le trône, étant né de la fille d'Isfendar-Beg, légitime épouse d'Amurath, tandis que Mahomet n'était que le fils d'une esclave. Sa politique alla jusqu'à briser en même temps l'instrument dont il s'était

servi, et l'aga des janissaires fut mis à mort par son ordre. Mais si le nouveau sultan commença par cacher sa cruauté, il ne tarda pas à montrer son ambition. Il avait appris d'Amurath, dans la guerre d'Albanie, à combattre et à commander, à vaincre et à se faire obéir. Aussi la dernière heure de Constantinople était-elle arrivée. Mahomet II l'avait marquée; et ce coup si terrible fut presque le premier qu'il porta.

Pendant qu'il se préparait à cette mémorable entreprise, que faisait l'Europe chrétienne? que faisaient les Grecs menacés au moment du péril? Jean Paléologue II était mort sans enfans en 1449, et il avait laissé le trône à l'aîné de ses frères, Constantin Dracozès. Thomas, un des autres princes de la famille impériale, régnait sur Corinthe sous le nom de despote, et Démétrius Paléologue gouvernait avec le même titre la Morée, à l'exception de ce que possédaient les Vénitiens sur la côte. Ainsi se trouvaient partagés les lambeaux d'un si faible état, qui ne renonçait pas au nom fastueux d'empire. Constantin régnait sur une ville immense et populeuse à la vérité, mais dont les portes faisaient les frontières, dont les murs étaient menacés, et dont les habitans divisés perdaient

leurs derniers jours à disputer s'il fallait se servir ou non de pain azyme, et si c'était en grec ou en latin qu'on devait prier Dieu.

Aussitôt après la mort d'Amurath, Constantin s'empressa d'envoyer des ambassadeurs à Mahomet pour renouveler l'alliance qui existait entre les deux empires. Le sultan, disent les historiens grecs, jura la paix par son prophète, par les armes de ses pères et par le Coran. Cependant le premier signal d'alarmes pour l'empire grec fut donné par les Ottomans; car leur souverain ne mit jamais en balance sa religion et ses sermens avec les intérêts de sa politique et les droits de la force.

Entre Constantinople et le Pont-Euxin, se prolonge cette mer paisible connue sous le nom de canal, et qui présente aujourd'hui pendant sept lieues, sur les deux rives, des mosquées, des villages, des maisons de plaisance qu'habitent le sultan, les princes grecs modernes et les grands de l'empire ottoman. Les ruines des autels, des temples et des noms conservent aux mêmes lieux les plus antiques souvenirs, et les associent à la gloire fabuleuse de Jason et des Argonautes. Sur les débris du temple de Jupiter Urius et sur le rivage asiatique, Mahomet I

avait construit le fort appelé aujourd'hui Anadoli-Hissar, ou château d'Asie. Mahomet II, pour fermer entièrement le passage, résolut d'en élever un second sur les côtes d'Europe. La pointe, qui se nomme aujourd'hui Kislar-Bournon, fut désignée par Mahomet, et il envoya mille ouvriers jeter les fondemens de Romeli-Hissar, ou château d'Europe.

Les représentations sont les armes du faible, et l'empereur grec effrayé envoya des ambassadeurs pour conjurer Mahomet II de renoncer à son dessein. L'empereur Manuel, disaient-ils, avait été prié par Mahomet I, aïeul du sultan et fidèle allié des Grecs, de permettre la construction du château d'Asie, quoique sur le territoire ottoman : le Bosphore allait être fermé, le commerce des nations chrétiennes entravé, Constantinople peut-être affamée, et le traité de paix rompu par cette infraction manifeste.

Il était dans le caractère de Mahomet, quoique le plus fier et le plus violent des mortels, d'admettre la mauvaise foi pour auxiliaire de son ambition; il se contenta de répondre aux ambassadeurs : « Je ne forme pas d'entreprise » contre votre ville. L'empire de Constanti- » nople est borné par ses murailles. Avez-vous

» oublié l'extrémité où fut réduit mon père
» quand votre empereur se ligua contre lui
» avec les Hongrois? Les galères chrétiennes
» occupaient ce passage : mon père fut obligé
» de le forcer. J'étais alors à Andrinople; mais
» je n'étais qu'un enfant. Les musulmans étaient
» dans l'effroi; vous insultiez à leur malheur.
» C'est sur le champ de bataille de Varna
» qu'Amurath fit le serment d'élever une forte-
» resse sur la rive européenne. Son serment,
» je le remplis. Avez-vous le droit ou la puis-
» sance d'examiner ce qu'il me plaît de faire
» sur mon territoire? Ces deux rivages sont à
» moi : celui d'Asie, parce qu'il est habité par
» les Ottomans; celui d'Europe, parce que
» vous ne pouvez pas le défendre. Allez dire à
» votre maître que le sultan qui règne ne res-
» semble point à ses prédécesseurs. Sachez que
» leurs vœux allaient moins loin que ne va au-
» jourd'hui ma puissance. Je vous permets de
» vous retirer, ajouta-t-il : mais je ferai écor-
» cher vifs ceux qui m'apporteront désormais
» de semblables messages. »

Mahomet ne revit plus d'ambassadeurs; le château neuf d'Europe fut achevé, et les alarmes de l'empereur grec ne furent que trop justifiées. Dès le même jour, tous les navires

étrangers furent soumis à des droits de visite et de péage. Un vaisseau vénitien osa s'y refuser : un seul boulet tiré du château d'Europe le coula à fond. L'équipage se jeta dans une chaloupe. Il fut chargé de chaînes en débarquant, et traîné à Démotica devant le sultan. A l'instant le capitaine fut empalé, tous les matelots décapités, et leurs corps sans sépulture restèrent abandonnés aux oiseaux de proie.

Tels étaient les sinistres présages de la colère de Mahomet. Il se préparait à frapper; mais il ne frappait pas encore. Le siége de Constantinople ne paraissait pas commencé, et cependant la ligne de circonvallation était tirée. Le château d'Europe empêchait les vivres d'arriver par la mer Noire; une armée ottomane tenait d'avance en bride, dans la Morée, les deux frères de Constantin, et privait l'Empereur grec de leur secours. Ce prince ne voyait dans le délai d'une attaque prochaine que ce calme court et effrayant qui précède toujours l'orage. Mahomet faisait en effet tous ses préparatifs; il ne prenait pas un moment de repos. Les nuits, les jours, il les passait avec ses principaux officiers; il fixait avec eux l'emplacement de ses batteries, déterminait les côtés faibles qu'il attaquerait les premiers. Aussi inquiet qu'impa-

tient, il voulait connaître par lui-même de quel esprit ses soldats étaient animés. Le soir il sortait seul et déguisé; il s'arrêtait dans les rues, il écoutait, et malheur à quiconque se permettait de le reconnaître.

Une nuit entre autres il se jeta hors de son lit, et demanda son grand-visir. Calil (c'était son nom) avait eu la confiance d'Amurath. C'est à ses instantes prières que ce prince avait consenti à remonter sur le trône dont il était descendu volontairement : Mahomet ne l'ignorait pas, et cependant Calil était resté en faveur. Mais le vieux ministre savait qu'un visir marche sur un sol de glace; que ce sol fragile peut rompre à tout instant, et qu'il couvre un abîme. De plus, il passait pour ami des chrétiens. On le soupçonnait d'entretenir des relations avec eux; il était avare, il était vendu. Ce message, l'heure à laquelle il le recevait, sa position précaire, sa conscience qui l'accusait, toutes ces circonstances réunies le jetèrent dans un tel trouble, qu'il embrassa ses enfans et sa femme, ne croyant plus les revoir. Il ne prit que le temps d'emplir une coupe de pièces d'or, car il est remarquable que les Orientaux n'ont jamais approché de leurs princes qu'un présent dans les mains, comme s'ils croyaient avoir une divi-

nité malfaisante à conjurer. C'est ainsi que Calil tout tremblant aborda Mahomet II.

« Je n'ai que faire de tes dons, lui dit le sul-
» tan. Je ne veux point reprendre ceux que je
» t'ai faits; je veux t'en faire de plus grands
» encore. Je te demande en retour un présent
» d'une bien autre valeur : je te demande Cons-
» tantinople. »

Le coupable visir ne s'attendait point à un pareil accueil. Il lui fallut quelques momens pour se remettre de sa surprise. Enfin il répondit à Mahomet : « Le même Dieu qui t'a donné
» une si vaste portion de l'empire romain ne
» te refusera pas ce qui en reste; il te livrera
» la capitale. Compte sur la Providence et sur
» ton armée. Ton visir et tes fidèles esclaves
» ne sont-ils pas prêts à te sacrifier leur fortune
» et leur vie ? »

« *Lala*, » reprit le sultan avec amitié (*lala*, mon père, est un mot affectueux qu'emploient quelquefois les princes ottomans envers ceux qui les approchent, et dont Amurath Khodovindicar avait usé le premier envers son grand-visir); « *lala*, dit Mahomet à Calil, vois-tu
» cet oreiller; toute la nuit je l'ai pressé dans
» une agitation continuelle sans pouvoir trou-
» ver le repos. Défie-toi de l'or des Romains,

» et avec l'aide de Dieu et les prières de notre » saint prophète, nous serons bientôt maîtres » de Constantinople. »

Ce fut au commencement du printemps de l'année 1453, la dernière de l'empire grec, que Mahomet II s'approcha avec toutes les forces ottomanes de la ville fameuse dont il avait juré la perte. Quand il ne fut plus éloigné que de cinq milles, il rangea son armée en bataille, s'avança jusque sous les murs, et le 6 avril le siége commença.

Située à l'extrémité orientale de l'Europe, et bâtie, comme Rome, sur sept collines, Constantinople présente la forme d'un triangle. La Propontide la défend au sud-est; le golfe de Céras la protège depuis le sud - est jusqu'au nord : là est son port si célèbre. A l'ouest, une double muraille s'étendait le long de la base du triangle. Les deux points de cette base étaient, à l'époque du siége, la porte Dorée située à l'endroit où s'élève aujourd'hui le château des Sept-Tours, et où ses vestiges subsistent encore. A l'extrémité opposée, du côté du faubourg des Blaquernes, s'élevait la porte appelée Xiloporta, aux environs de laquelle était le palais des empereurs. Au centre de cette ligne se rencontrait la porte de Saint-Romain,

et c'est devant elle que Mahomet vint planter l'étendard ottoman. Ce fut sur ce point qu'il dirigea sa première attaque; son artillerie fut placée sur les hauteurs de Maltépe, près du chemin de Rodosto.

C'est de là qu'il se préparait à foudroyer la ville avec ces pièces formidables dont le calibre était prodigieux, quoique exagéré par les historiens, de même que le nombre de ses troupes. La tradition la plus véridique les réduit à deux cent cinquante huit mille hommes. Ses forces navales, beaucoup moins redoutables que son armée de terre, montaient à trois cent vingt bâtimens. Dix-huit seulement étaient armés en guerre. Le reste n'était que des vaisseaux de transport qui amenaient au camp les renforts, les vivres et les munitions.

Quels moyens de défense opposait à des préparatifs si menaçans le dernier des empereurs grecs, que sa courageuse contenance rendait digne d'un meilleur sort? Abandonné par les puissances chrétiennes, même par le pape, qui ne croyait pas au danger de l'empire d'Orient, Constantin se trouvait livré à ses propres forces. Ne prévoyant que trop la lutte qu'il allait avoir à soutenir, ce prince, pour s'assurer un appui,

avait proposé au Vatican la réunion des deux églises. Le pape, au lieu d'une armée, avait envoyé aux Grecs un légat : le cardinal Isidore, archevêque de Kiovie, était depuis six mois, à Constantinople, le témoin passif des débats religieux les plus scandaleux et les plus funestes. Les azymites avaient pour adversaire le moine Gennadius, qui condamnait la réunion à l'église latine. Du fond de sa cellule sortaient ses décisions, oracles qui égaraient une multitude aveugle, à la tête de laquelle se montrait Notaras, le grand-duc, ou commandant des forces de mer, et qui, dans son animosité fanatique, disait qu'il aimerait mieux voir dans Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du pape.

C'est en vain que les Ottomans étaient aux portes de la ville; les Grecs insensés n'ajournèrent point leurs querelles, même à la vue du danger. Peut-on apprendre sans indignation que le courageux souverain qui leur donnait le plus noble des exemples ne trouva dans l'immense population de sa capitale qu'une poignée de soldats pour la défendre avec lui? Sept ou huit mille hommes au plus, parmi lesquels il faut compter deux mille auxiliaires qui arrivèrent d'Italie avec Jean Justiniani, noble

génois, voilà les forces que put opposer Constantin aux phalanges que Mahomet avait amenées contre Constantinople. Huit mille hommes allaient défendre contre près de trois cent mille une ville de neuf lieues de circuit. Mais depuis la porte Dorée jusqu'à la porte Xilaporta, c'est-à-dire, depuis la Propontide jusqu'aux Blaquernes, il régnait une double muraille, et dans l'intervalle un fossé de cent pieds de large. Ce poste périlleux, de cinq milles d'étendue, fut celui que Constantin choisit pour le défendre en personne. En outre, une chaîne de fer fermait l'entrée du port depuis la porte Néoria, la porte navale, aujourd'hui Tchifout Kapou, jusqu'à Galata. Cette chaîne était soutenue de distance en distance par des vaisseaux et des piles de bois. Le grand-visir, avec une portion de l'armée ottomane, occupait les hauteurs qui dominent les faubourgs nommés aujourd'hui Cassim-Pacha, Pera et Topana.

L'artillerie, alors dans l'enfance, n'excluait pas les anciens moyens de destruction, et les Grecs comme les Ottomans se servaient du canon et de la catapulte, de la mousqueterie et des armes de jet. La célèbre coulevrine de Mahomet, servie par un artilleur chrétien, étoit pointée contre la porte de Saint-Romain,

appelée encore aujourd'hui la porte du canon, Top-Kapoussi. C'est là que, sous les yeux de l'empereur, Justiniani et ses deux mille Latins repoussaient jour et nuit les attaques des assiégeans qui voulaient emporter le mur extérieur. Ils parvinrent même à se loger sur la crète du fossé; ils s'y maintinrent, et essayèrent de combler l'immense intervalle qui les séparait de la ville même. Des fascines, des tonneaux, des troncs d'arbres furent jetés pour former une chaussée jusqu'aux remparts; mais les Grecs venaient détruire dans la nuit les travaux de la journée.

Mahomet imagina de faire élever sur des roues une énorme tour de bois. Elle était recouverte d'un triple cuir de bœuf; un feu continu sortait des meurtrières pratiquées dans ce rempart mobile; un escalier conduisait à la plate-forme supérieure, et de là s'abattait un pont que des mains de fer attachaient au parapet du mur même.

Après tant de travaux et d'efforts, une tour de la porte Saint-Romain s'écroula. La brèche fut défendue avec autant de valeur qu'elle fut attaquée. Les assaillans furent repoussés et forcés par la nuit de remettre au lendemain une nouvelle attaque qu'ils devaient croire déci-

sive. C'en était fait de Constantinople, si l'empereur et Justiniani ne fussent restés sur le rempart, et n'eussent fait travailler sous leurs yeux, jusqu'au jour, à réparer la brèche avec une activité et un succès dont Mahomet fut étonné.

Le fougueux sultan se croyait assuré de sa conquête. Les premiers rayons du soleil lui montrèrent sa tour réduite en cendres, le fossé nettoyé, la porte de Saint-Romain debout et rétablie. Indigné de voir ses espérances renversées, il s'écria avec imprécation qu'il ne croirait jamais que les infidèles eussent pu reconstruire tant d'ouvrages en si peu d'heures, quand même les trente mille prophètes viendraient l'en assurer.

Une nouvelle humiliation était réservée à l'orgueil de ce prince. Cinq vaisseaux armés en guerre, et chargés de munitions et de vivres, osèrent entreprendre d'entrer dans Constantinople, et de porter des secours à la ville assiégée. Cette flottille était retenue depuis plusieurs mois dans le port de Chio. Elle se composait de quatre navires génois et d'un vaisseau grec de la marine impériale. L'approche du port était défendue par les trois cents vaisseaux qui formaient l'armée navale du sultan. Les remparts, le rivage, le camp, étaient bordés d'une foule

innombrable accourue pour être témoin d'une lutte si inégale et d'un spectacle aussi majestueux.

La flotte ottomane, rangée en demi-cercle, s'étendait d'une rive à l'autre; mais, composée en entier de bateaux plats qui ne pouvaient pas porter d'artillerie, elle était couverte de soldats, et ses pilotes ne commandaient pas mieux que ses matelots ne manœuvraient. Les janissaires les plus intrépides tremblaient sur un élément auquel ils n'étaient pas accoutumés. En vain s'approchèrent-ils avec témérité pour monter à l'abordage; les vents et les flots favorisèrent les marins expérimentés que l'imprudence ottomane croyait vaincre. L'artillerie chrétienne foudroya les musulmans; l'escadre fit pleuvoir sur eux la poix bouillante et le feu grégeois : les soldats de Mahomet furent repoussés deux fois. Ce prince plus redoutable pour eux que l'ennemi même, regardait le combat du rivage; il menaçait, il animait ses troupes du geste et de la voix. Frémissant de fureur et d'impatience, il lança son cheval jusque dans les flots. Il oubliait qu'il n'était pas le maître de la nature, et la mer le força bientôt à regagner le bord, pénétré du sentiment de son impuissance. Ses soldats,

excités par les reproches, par les cris de toute l'armée qui s'indignait de leur défaite, tentèrent une troisième attaque plus sanglante, plus fatale encore que les deux premières. Douze mille hommes y perdirent la vie; la flotte vaincue regagna en désordre le rivage d'Europe et celui d'Asie; la mer couverte de leurs débris devint libre; l'escadre chrétienne s'avança en triomphe au milieu des cris de joie et des actions de grâces des assiégés; la chaîne qui fermait le port s'abaissa devant elle, et tous les vaisseaux réunis jetèrent l'ancre au milieu de Constantinople secourue. On regrette qu'aucun historien n'ait transmis le nom du brave et heureux commandant de cette flotte.

C'est ainsi que malgré ses armées, ses efforts et les moyens immenses qu'il déployait, Mahomet II n'était rien moins qu'assuré du succès d'un siège si importaut, lorsque son génie lui inspira une idée extraordinaire, plus heureuse que neuve, et qui décida du sort de Contantinople et de celui de l'empire grec. Il eut la pensée de transporter une flotte entière du canal de la mer Noire, où elle était mouillée, au fond du port de la ville assiégée, dont il ne pouvait pas espérer de forcer l'entrée. La langue de terre que les vaisseaux allaient avoir à franchir,

offrait plusieurs obstacles à surmonter : le terrein est montueux ; il y a un vallon à traverser, et une demi-lieue à parcourir. Mahomet s'assura, à force d'or et de promesses, que les Génois, maîtres de Galata, ne le troubleraient pas dans son entreprise. En une seule nuit, quatre-vingts bâtimens légers de quarante et cinquante hommes d'équipage, firent le trajet de Besichtash à Cassim-Pacha, à force de bras et de poulies, sur un chemin de planches enduites de suif, et le lendemain matin, les Grecs virent, avec autant de surprise que d'effroi, une flotte ottomane qu'ils durent croire sortie du fond de la mer, mouillée dans le port de Constantinople, et aux pieds de ses plus faibles remparts (1).

Mahomet ne perdit pas un moment pour construire un pont, ou plutôt un môle de cinquante coudées de longueur et de l'encaissement le plus solide : il le forma de tonneaux remplis de terre, de radeaux et de

---

(1) C'est ainsi qu'Annibal, au rapport de Polybe, fit entrer sa flotte dans le port de Tarente ; c'est ainsi que, plus récemment, et d'une manière plus étonnante encore, en raison des faibles moyens dont il disposait, Dragut échappa avec ses vaisseaux à André Doria qui le tenait bloqué dans une anse, sur les côtes de Barbarie.

poutres, réunis par des liens de fer. On a besoin de se rappeler son activité, le nombre de bras qui obéissaient au moindre de ses signes, la force des pièces d'artillerie dont il couvrit presqu'en un instant cette batterie flottante, pour expliquer l'inaction des Grecs qui ne foudroyèrent pas ses travaux avant qu'ils fussent achevés, et l'immobilité plus inconcevable encore de la flotte qui, victorieuse et supérieure aux vaisseaux ottomans, aurait dû essayer au moins de détruire ce formidable ouvrage.

Quatre-vingts bâtimens venaient de jeter l'ancre au pied même des remparts, dans les lieux où les croisés latins avaient autrefois emportés la ville d'assaut, en 1204.

En vain les Grecs entreprirent de brûler cette flotte; ils furent trahis; l'élite intrépide qui devait exécuter ce dessein hardi, fut sacrifiée : le sultan la fit massacrer toute entière. Il est vrai que l'empereur grec usa de représailles, que deux cent soixante têtes de prisonniers musulmans furent exposées sur les remparts; mais le sort de Constantinople ne fut pas reculé d'un jour.

Mahomet fit offrir la paix à Constantin, à des conditions ignominieuses : il exigeait que

ce prince abandonnât son trône et sa capitale, et qu'il se contentât de posséder la souveraineté viagère de la Morée. Le généreux Constantin, conservant de la dignité dans l'infortune, eut le courage de déclarer qu'il voulait mourir empereur. Tout annonça pour le lendemain un assaut général.

« Je ne me réserve que la ville et les édi-
» fices, disait Mahomet à sa soldatesque ;
» je vous abandonne tout le butin, tous les
» captifs. L'or et les femmes seront à vous :
» le gouvernement de la plus belle de mes
» provinces sera le salaire du brave qui arri-
» vera le premier sur les remparts ennemis. »
Des derviches parcouraient les rangs, promettant aux soldats des récompenses au nom de leur sultan, et la couronne du martyre au nom du Ciel. Toute la nuit, depuis la rive de Galata, en suivant le pont jusqu'aux sept tours, la terre et les eaux furent éclairées de feux innombrables qui remplaçaient le jour ; toute la nuit, le camp ottoman retentit du cri fameux : « Dieu est Dieu, et Mahomet
» est son envoyé. »

Qu'il était différent, qu'il était déplorable le tableau qu'offrait l'intérieur de la ville assiégée ! Une foule de lâches, au lieu

de prendre les armes, étaient prosternés aux pieds d'une image de la Vierge exposée solennellement. Ils y demandaient, en gémissant, le pardon de leurs péchés. D'autres, plus faibles encore, allaient jusqu'à accuser leur empereur de n'avoir pas souscrit à des lois honteuses; ils demandaient la paix, dût le joug musulman en être l'infâme condition.

Cependant, Constantin assemblait dans son palais la noblesse grecque et l'élite des chrétiens auxiliaires. Sans dissimuler le péril, il les exhorta à faire leur devoir dans l'assaut, dont le jour naissant allait donner le signal. Tous ces braves s'embrassèrent; tous, oubliant leurs familles, leur fortune, promirent le sacrifice de leurs vies, entre les mains du jeune et courageux souverain qui leur donnait l'exemple. Chaque chef retourna à son poste, et veilla toute la nuit. Suivi de quelques amis fidèles, Constantin entra à Sainte-Sophie : il y communia, les larmes aux yeux. On le vit rentrer quelques momens dans son palais, et y demander pardon à tous ceux qu'il pouvait avoir offensés; on lui répondit par des larmes, par des cris de douleur et des gémissemens. Quitte alors

envers Dieu, sa conscience et les hommes, il ne voit plus que son devoir, monte à cheval pour aller visiter les postes, et, déterminé à mourir, attend l'ennemi les armes à la main.

Tels furent les funestes avant-coureurs de la journée du 29 mai 1453. Une idée superstitieuse, attachée à une supputation astrologique, avait engagé Mahomet à suspendre jusque-là son attaque générale.

Au jour naissant, le coup de canon de *la Diane* servit de signal à l'assaut. Les Ottomans attaquèrent partout à la fois, du côté de la terre et du côté du port. Un nuage épais de fumée couvrit bientôt les combattans. L'artillerie ottomane foudroyait les remparts sur plusieurs points. Les tours qui défendaient la porte Saint-Romain s'écroulèrent; le mur extérieur fut emporté; l'immense fossé qui servait de champ de bataille fut comblé de morts et de mourans; les monceaux de cadavres se mêlèrent aux monceaux de ruines.

Pour comble de malheur, Justiniani blessé, se retira du combat. L'empereur, lui-même, vint commander à sa place; au milieu des cris des combattans et des mourans, on le distin-

guait à sa voix et plus encore à son exemple.

Les troupes ottomanes de la Natolie et de l'Europe, furent plusieurs fois ramenées à la charge par leurs pachas et leurs sangias : plusieurs fois elles furent repoussées. Les Grecs ne renonçaient pas à toute espérance, lorsque Mahomet, la masse d'armes à la main, fit retirer ses premières troupes, et s'avança lui-même à la tête des janissaires.

Déjà fatigués, les assiégés ne purent tenir long-tems contre ces troupes fraîches et aguerries; ils ne faisaient plus que disputer le terrain, lorsque du côté du port, la porte du Fanari, aujourd'hui le quartier des Grecs, fut forcée. Ceux qui repoussaient à la porte Saint-Romain, la principale attaque, et combattaient dans le fossé, voyant derrière eux les Ottomans sur les remparts de la ville même, se précipitèrent pour rentrer par la porte Charsias, aujourd'hui Cyrè-Kapi. Cette porte, située entre celle de bois Kilo-Porta, et la porte Saint-Romain, étoit la seule ouverte pour favoriser les sorties : elle se trouva trop étroite pour la foule éperdue qui s'y jeta en désordre. Les malheureux Grecs s'y écrasaient les uns les autres; les Ottomans les poursuivaient,

le cimeterre à la main, et pénétraient par les brèches qui n'étaient plus défendues. Constantin réduit au désespoir, jetta, dans ce moment, son manteau impérial, pour n'être pas reconnu; et resté seul, préférant la mort à la honte, il continua de combattre, quoique blessé, et périt en soldat. Ainsi mourut le dernier Empereur Grec, jeune, brave et malheureux : prince digne d'intérêt et d'éloge, la gloire de ses derniers jours efface presque la tache que plusieurs règnes honteux avaient imprimée à sa race.

Ce fut à une heure après minuit, que les Ottomans entrèrent dans Constantinople. Les deux colonnes qui avaient forcé la porte du Fanari et la porte Saint-Romain, se rejoignirent au milieu de la ville. La moitié des habitans de cette immense cité, ignorait qu'elle fût prise, on ne pouvait pas le croire. Sur la foi d'une prophétie, le peuple était persuadé que les musulmans n'iraient pas plus loin que la colonne de porphire, appelée aujourd'hui la colonne brûlée, et qu'un ange les repousserait alors jusqu'aux frontières de la Perse. Cependant les portes étaient abattues à coups de haches; des flots d'ennemis inon-

daient les rues, et plus avides encore qu'ils n'étaient cruels, ils mettaient la ville au pillage.

Les fuyards qui avaient abandonné les remparts et renoncé à se défendre, blessés, couverts de leur propre sang ou du sang musulman, revenaient partager le sort de leurs femmes et de leurs enfans, et trouvaient leurs maisons désertes. La population de Constantinople était réfugiée dans les temples; elle encombrait, surtout, la basilique de Sainte-Sophie. Les moines, les religieuses, les mères de famille, leurs filles, les enfans en bas âge, les vieillards, les lâches qui n'avaient pas osé combattre, étaient entassés pêle mêle dans ce saint asile. La hache sacrilège en vint briser les portes.

Le spectacle le plus déchirant s'ouvrit alors au souvenir de l'histoire. On vit en un instant tous les liens sociaux rompus; les imprécations des mères, les cris de leurs enfans, les gémissemens de la nature outragée dans ses plus chères affections, ne furent point écoutés par l'Ottoman féroce, avide et victorieux. La jeunesse, la beauté, l'apparence de la richesse, décidaient seules le choix que les mains sanglantes des vainqueurs faisaient dans cet amas de créatures humaines, devenues

leur proie par le droit de la guerre et le consentement de leur maître. Dans l'espace d'une heure, soixante mille individus, sans distinction de rang, de parenté, d'âge ou de sexe, furent liés, les hommes avec des cordes, les femmes avec leurs voiles ou leurs ceintures. Ces couples d'esclaves furent aussitôt jetés sur les vaisseaux, ou entraînés dans le camp, échangés, vendus, selon le caprice du premier qui s'en était saisi, la plupart à jamais séparés et condamnés à être dispersés sur la surface de l'empire asiatique de Mahomet II. Constantinople fut saccagée tout entière; ses temples ne furent pas plus respectés que ses palais ou les maisons. Le pillage dura huit heures, depuis le lever du soleil.

Alors Mahomet, lui-même, entra par la porte Saint-Romain, entouré de visirs, de ses pachas et de sa garde; sa marche fut triomphale : arrivé, dans cet appareil, devant Sainte-Sophie, il descendit de cheval pour prendre possession de cette métropole de la chrétienté en Orient. Jaloux de sa conquête, on le vit frapper de son cimeterre un soldat qui brisait déjà les marbres dont cette superbe basilique est pavée. A la voix du sultan, Sainte-Sophie fut transformée en Mos-

quée. Tous les symboles du christianisme furent arrachés de ses murailles. Un muezzin monta sur la tour la plus élevée, y appela les musulmans à la prière. Mahomet assista au namas, et y offrit des actions de graces à ce même Dieu qu'on y adorait la veille encore, par un culte si différent. De là, il se rendit au palais qui, depuis tant de siècles, était le séjour des successeurs de Constantin-le-Grand; et voyant ses enceintes solitaires, ses murs nus et dépouillés, ce fougueux sultan qui venait d'ordonner le pillage et le meurtre, sembla perdre toute sa férocité; et tel qu'un prince philosophe qui ferait un retour sur les vicissitudes des grandeurs humaines, il proféra ce distique d'un poëte persan: « L'arai-
» gnée fait sa toile dans le palais des empereurs;
» et la chouette entonne son chant nocturne
» sur les tours d'Erasiab. »

Mais le triomphe de Mahomet était imparfait, tant que la destinée du dernier des empereurs grecs demeurait incertaine. Le corps de Constantin fut retrouvé sous des monceaux de morts. Des janissaires attestèrent qu'un soldat grec mourant, s'était écrié: « Ne
» se trouve-t-il pas un chrétien qui veuille
» m'ôter la vie? » et qu'ils lui avaient eux-

mêmes coupé la tête : deux aigles brodés en or sur les brodequins, distinction particulière des empereurs, et les larmes de quelques Grecs fidèles qui le reconnurent, ne permirent pas de douter que ce soldat obscur ne fût le brave et malheureux Constantin. Mahomet fit exposer à tous les regards cette tête illustre, gage de sa victoire ; mais il ordonna bientôt qu'on rendît au jeune et courageux souverain les derniers devoirs, avec tous les honneurs dus à son rang.

Notaras, le grand-duc, le plus fougueux partisan de la division des deux Eglises, celui qui, pendant le siége même, accusait Justiniani, et était accusé par lui de lâcheté et de trahison, Notaras, la seconde personne de l'Etat après l'empereur grec, vint mettre aux pieds de Mahomet et ses richesses et sa personne. « Pourquoi, lui dit le vainqueur indigné, n'as-» tu pas employé ces trésors à la défense de » ton prince et de ton pays ? » Notaras répondit avec le langage d'un vil esclave : « La volonté » de Dieu était que ces trésors vous appar-» tinssent. Si Dieu me les gardait, reprit le » sultan, fallait-il me les faire acheter par » une résistance inutile ? » Le grand-duc s'excusa sur l'opiniâtreté des auxiliaires étrangers

qui s'étaient obstinés à défendre la ville, et sur les avis secrets que donnait le grand-visir, qui encourageait les Grecs à ne pas se rendre. Cet aveu fut l'arrêt de mort de Calil. Au reste, Mahomet accorda la vie et promit sa protection au grand-duc Notaras; il alla en personne porter les mêmes assurances et des consolations à la princesse, sa femme, que la maladie et l'affliction retenaient dans son palais.

C'est en vain que quelques historiens soutiennent que la générosité du sultan ne fut pas de longue durée. Quelques témoignages épars ne suffisent pas pour flétrir la mémoire d'un prince victorieux, lorsque les faits authentiques s'élèvent en sa faveur. Il est vrai de dire que Notaras et ses fils furent mis à mort par l'ordre du sultan, peu de jours après; mais il faut qu'on sache que le grand-duc avait tourné le bienfait contre son bienfaiteur; qu'il conspirait contre lui, et qu'il était accusé de n'attendre que les secours promis par l'Italie, pour reprendre les armes.

La clémence et la générosité de Mahomet, nées peut-être de sa politique, ne sont pas révoquées en doute. Il racheta, à ses propres soldats, plusieurs captifs illustres

qui lui durent la liberté ; il abandonna même aux chrétiens quelques églises pour y exercer librement leur religion.

Il crut également de son intérêt de frapper son peuple fanatique, d'un appareil religieux, et de consacrer son entrée dans Constantinople par une circonstance miraculeuse. Trois jours après la conquête, le sheik Aksham Soddin (espèce d'augure) qui se tenait à ses côtés, comme jadis Aristander à ceux d'Alexandre-le-Grand, le sheik Aksham Soddin vint lui annoncer que le Ciel lui avait appris, par révélation, le lieu de la sépulture d'Abou-Gub, général musulman, tué au premier siége de Constantinople par les Arabes, sous l'empereur Constantin Pogonat. Gub, en mourant, avait prédit qu'un empereur de sa religion prendrait la ville et ferait honneur à son tombeau. Le sheik mène aussitôt le sultan dans le faubourg qui, depuis, a pris le nom d'Ejub : il fait fouiller, en présence d'un peuple nombreux, et l'on découvre une grande tombe où était cette inscription : « Ici est le sépulcre » d'Ejub Ensari, l'ami constant, le conseiller » de Dieu, dont l'aide nous soit à jamais » propice. » Ce miracle fut célébré par des

cris de joie. Mahomet fit construire en l'honneur d'Ejub, un turbé, un jami et une école; et c'est devant ce tombeau révéré que chaque nouveau sultan vient ceindre le sabre à son avènement au trône.

Mais la vénération extérieure que Mahomet II affectait de témoigner à la foi musulmane, ne l'empêcha pas de s'ériger en protecteur de la religion chrétienne. Il continua dans ses fonctions le patriarche grec ; il voulut même imiter les empereurs, dans le cérémonial de l'investiture. Les vainqueurs et les vaincus virent, ceux-ci avec plaisir, les autres avec scandale, le sultan assis sur son trône, remettre solennellement au moine Gennadius la crosse ou le bâton pastoral, symbole de sa dignité. Le prince musulman reconduisit le prélat chrétien jusqu'à la porte de son palais, lui présenta, en don, un cheval richement caparaçonné; et, par son ordre, les visirs et les pachas reconduisirent Gennadius jusqu'à la demeure affectée désormais aux patriarches. Les églises de Constantinople furent partagées entre les deux religions, et des limites distinctes furent établies.

Andrinople avait fait abandonner Pruse

aux sultans; la ville des Césars de l'Orient leur fit abandonner Andrinople. Mahomet jugea son vaste empire digne d'une si célèbre capitale. Il lui restait à la repeupler: il ordonna sous peine de mort à cinq mille familles de la Natolie ou de la Romélie, de venir habiter sa nouvelle résidence. Les Grecs eux-mêmes y rentrèrent peu à peu, rassurés par la protection du prince qui leur garantit leur religion, leur liberté et la vie. Mahomet qui s'était réservé les édifices dans le partage de la conquête, prit un espace de huit stades à la pointe orientale du triangle, et ce fut là qu'il fit bâtir ce fameux palais, connu depuis sous le nom de Sérail.

Le prince musulman qui succédait aux Césars de Constantinople, la nation nouvelle qui remplaçait les Grecs, n'étaient donc pas tellement sauvages et barbares que les noms des lettres, des sciences et des arts, de civilisation, de tolérance religieuse même, leur fussent étrangers. Les Grecs fugitifs, échappés des ruines de leur empire à son écroulement, trouvèrent en Italie un asile et des hommes sensibles pour les plaindre; mais la compassion rendit les contemporains, et, par tradition, la postérité, trop crédules sur

leurs récits. Il était permis à ces infortunés de peindre vivement leurs malheurs, et de représenter sous les traits odieux de bêtes féroces et de barbares stupides, les Ottomans qui les expulsaient de leurs foyers, ou qui leur présentaient le joug pour condition de leur rappel. Mais l'histoire ne juge pas les vainqueurs des Grecs sur le témoignage des vaincus, ou sur l'amertume de leur regret et de leurs souvenirs. Qu'offraient donc de si policé les peuples de l'Europe, à l'époque de la prise de Constantinople par Mahomet II? Quelle était donc l'étendue des lumières, la perfection de la législation, l'aménité des mœurs des nations chrétiennes, sur la surface entière du continent européen, pour que les Ottomans ne fussent pas dignes d'habiter comme elles ce noble sol? Sous quels rapports ne pouvaient-ils pas, à cette époque, soutenir le parallèle avec les nations de l'Europe, si différentes alors de ce qu'elles sont devenues depuis?

Amurath I s'empare d'Andrinople ; il en fait le siége de l'empire des sultans ; il montre aux Grecs, sans finances et sans soldats, une armée disciplinée, recevant une paie régulière depuis le règne d'Orchan; et

ce n'est que sous le règne du roi de France Charles VII que l'Europe commença à connaître, pour la sûreté des Etats, des corps soldés qu'on ne licenciait plus à la paix. Bajazet I, le fils d'Amurath, emploie tous les fruits de sa victoire à Nicopolis, tout l'or pris sur les chrétiens, ou provenant de leurs riches rançons, à fonder une académie à Andrinople; et chaque année il établissait une école publique. Amurath II, aussi ami des sciences que de l'humanité, élevait avec un soin religieux dans chaque ville qu'il ajoutait à ses conquêtes, une mosquée, un imareth ou hospice, un khan pour les marchands ou les voyageurs, et un médressé ou académie. Enfin, dès l'année même de la conquête de Constantinople, Mahomet fonda près de Sainte-Sophie, le médressé le plus nombreux, le plus richement doté que l'empire eût encore connu; bientôt après, il bâtit la vaste mosquée qui porte son nom, et il y joignit un médressé plus magnifique encore, selon l'usage pratiqué par les Ottomans, parce que la piété et l'amour des sciences et des lettres sont unis par une même loi dans leur religion libérale. Cette académie qui subsiste encore aujourd'hui, formait à elle seule une Université, renfermait

plus de seize colléges, et comptait, dès-lors, seize professeurs, et plus de trois cents étudians.

Quel aspect offrait l'Europe au voyageur attristé qui la parcourait de la mer Baltique au Danube, et de l'Océan à la mer Noire? L'oppression féodale, pesant sur les deux tiers de la population des Etats chrétiens, partageait les hommes en nobles et en serfs; les villes, séparées par de vastes forêts et des bruyères plus vastes encore, étaient fermées de larges fossés et de hautes murailles; dans les intervalles on rencontrait des monastères défendus par des remparts, et presque de mille en mille des forteresses ou des donjons, dont les maîtres étaient armés les uns contre les autres, quand ils n'étaient pas ligués contre leurs propres souverains. Quel contraste consolateur offrait le territoire grec devenu le territoire ottoman depuis le Bosphore jusqu'aux frontières chrétiennes de la Hongrie et du Danube! Tout annonçait que le peuple conquérant était un peuple de frères: le long des routes, de distance en distance, des fontaines s'offraient pour désaltérer le voyageur, et l'aider, s'il était musulman, à remplir les pratiques d'ablution ordonnées par sa religion. Une inscription tirée du coran ou des poëtes arabes ou

persans attestait l'esprit religieux et hospitalier du bienfaiteur ; sur les fleuves, dans les passages marécageux se rencontraient des ponts de pierre plus ou moins magnifiques, toujours utiles, et dont les fondateurs se recommandaient, aux mêmes titres de bienfaisance et de piété, à la reconnaissance des hommes. Enfin, dans les villes s'élevèrent partout et se multiplièrent de règne en règne tous les monumens de l'hospitalité et de la dévotion musulmane ; et dans les capitales, ces médressés et ces bibliothèques publiques qui attestent le culte que les sultans, les grands-visirs, le peuple ottoman lui-même rendaient aux sciences, aux lettres, et à tous les genres d'études que pouvait embrasser l'esprit humain. Mais cette nation amie de l'instruction était arrêtée, il est vrai, dans son essor et dans ses relations sociales par les obstacles qu'offraient la différence de la religion, l'opposition de ses mœurs, de ses habitudes et de ses préjugés; car un des plus déplorables effets de la loi religieuse chez les Ottomans fut de leur inspirer toujours une aversion insurmontable pour toute communication intime avec les peuples qui ne reconnaissent pas l'apostolat de Mahomet. Nous avons vu le sultan Orchan épouser une princesse chrétienne ; mais la multitude

n'en a pas moins adopté le préjugé de profanation dans les rapports quelconques des musulmans avec les chrétiens, et le fanatisme a constamment entretenu dans toutes les classes cette erreur si contraire aux progrès de l'esprit humain.

C'était dans ces médressés de l'empire que se formaient tous les sujets qui se destinaient à entrer dans le corps des oulemas ou des lettrés. Cet ordre hiérarchique devait son institution aux premiers califes qui, en qualité de dépositaires de la loi sacrée, étaient à la fois pontifes, législateurs et juges. Chez les Ottomans, comme chez les Arabes, les ulemas ou oulemas furent divisés en trois classes : les uns, sous le nom d'incans, devinrent les ministres du culte; les seconds, sous la dénomination de mouphtis, furent les docteurs de la loi; et les juges furent appelés cadis. Telles étaient déjà sous Othman et sous Orchan la division des pouvoirs et la distinction des personnes chez un peuple réputé barbare, et qui reçut, comme on le voit, une constitution et une discipline presqu'en même tems que le nom de nation. Le costume extérieur, marque moins frivole qu'on ne croirait d'une législation réfléchie, caractérisait, depuis la fondation de l'empire, et les rangs et les fonctions. Les milices d'Orchan avaient des bon-

nets blancs et des vêtemens uniformes. Mahomet II venait d'introduire dans l'armée des turbans garnis de mousseline blanche, que les soldats ottomans portent encore aujourd'hui. Les oulemas étaient vêtus de drap vert, avec un bonnet particulier, et leur chaussure distinctive était le maroquin bleu : le seul muphti portait une robe de drap blanc.

La jurisprudence ottomane, toute théocratique, comme la constitution de l'empire, était fondée sur deux bases qui avaient une même origine : l'une était le coran ou la loi écrite; l'autre la loi orale ou la sunnah, qui comprenait les paroles et les actions du prophète, conservées par tradition. La loi orale traditionnelle avait exigé des interprétations : les musulmans les devaient aux quatre imans fondateurs des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme Hanifah, Malek, Schafei et Hennbal. Les Ottomans étaient attachés au rit d'Hanifah, le plus célèbre de tous ces commentateurs. Mahomet II, non moins soigneux de gouverner qu'ardent à conquérir et à combattre, fit le premier réduire en code, par le Mollah Cosrew, la jurisprudence théocratique qui, jusqu'à lui, ne se composait que des décisions éparses des muphtis qui s'étaient succédés.

A peine eut-il renversé le trône des Paléologues, que l'aggrandissement de sa puissance le porta naturellement à multiplier les dépositaires de l'autorité et les ministres des lois; le fardeau devenait trop pesant pour un chef unique. Les cadis de l'empire étaient, depuis Amurath I, sous la prééminence du cadi de la cour, qualifié du titre de cazi-asker, qui signifie juge d'armée, parce que sous les premiers sultans tous les Ottomans semblaient ne faire qu'un immense corps de soldats. Cara-Khalil avait été revêtu, sous Amurath I, de cette charge éminente; ses enfans l'avaient exercée héréditairement jusqu'à Calil-Pacha, que nous avons vu grand-visir de Mahomet II. Ce prince, après la prise de Constantinople et la réunion des nouvelles provinces à l'empire, divisa en deux portions la dignité de cazi-asker ainsi que son immense monarchie était divisée alors elle-même. Mahomet créa un cazi-asker de Romélie et un cazi-asker de Natolie, chargés chacun de suivre sa personne dans les camps, l'un dans les provinces européennes, l'autre dans les provinces d'Asie. Il attribua au premier le jugement de toutes les causes des musulmans en général, et à l'autre le jugement des causes de tous les sujets non mahométans.

Mais ce sultan plein de génie et de fermeté n'en faisait pas moins marcher de front les devoirs du trône, l'amour des lettres, le goût des arts et les soins de l'ambition.

Il ne fallait rien moins que la chute de l'empire grec et la conquête de Constantinople, pour que l'Europe ouvrît les yeux sur l'influence de ce désastre au détriment de la chrétienté. L'écroulement du trône impérial d'Orient suffit pour déshonorer le pontificat de Nicolas V, qui aurait pu l'empêcher. La terreur ou le sentiment de cet affront sembla faire revivre dans le cœur des princes chrétiens l'antique enthousiasme qui avait enfanté les croisades. C'est dans cet esprit religieux et guerrier qu'au fond de l'Occident européen, Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, donna, à Lille en Flandre, à toute la noblesse de ses vastes Etats, cette fête singulière, dont l'histoire a conservé le souvenir (1). Si l'union avait présidé à cette ligue

---

(1) La scène qui allait expliquer le sujet de la fête, et qui était le véritable *entremets*, dit Olivier de Lamarche, témoin oculaire, s'ouvrit par un géant coiffé d'un turban et vêtu d'une longue robe de soie verte rayée. Il conduisait un éléphant. L'animal portait sur le dos une tour, qui représentait l'Eglise. Elle avait sur la tête un voile blanc, à la manière des religieuses;

chrétienne; si chaque souverain, depuis la Suède jusqu'à l'extrémité de l'Italie, eût fourni

---

sa robe était de satin blanc; mais son manteau était noir, afin de marquer sa douleur. Quand elle fut arrivée devant le duc, elle commença une longue complainte en vers, où, après avoir exposé les maux que lui causaient les infidèles, elle implora le secours du duc et des chevaliers de la Toison qui se trouvaient là. Alors entrèrent différens officiers et le roi d'armes de l'ordre, suivis de deux chevaliers qui donnaient la main à des demoiselles. Le roi d'armes portait un faisan vivant, orné d'un collier d'or avec pierreries. Il s'approcha du duc, et avec une profonde révérence, lui dit que, la coutume des grands festins étant d'offrir aux princes et aux gentilshommes un paon ou quelqu'oiseau noble pour faire un vœu, il venait avec ses deux dames présenter à sa valeur un faisan. Le duc, en réponse, donna un billet écrit de sa main et préparé d'avance, qu'il fit lire tout haut. Il y venait *à Dieu premierement, puis à la très-glorieuse Vierge sa mère, ensuite aux dames et au faisan*, que si le roi de France son seigneur, ou quelques autres princes chrétiens, voulaient se croiser contre le Turc, il les suivrait ou les accompagnerait, et qu'il combattrait même contre le sultan corps à corps, si celui-ci voulait y consentir. La dame sainte Eglise, l'ayant remercié, fit le tour de la salle avec son éléphant; et pendant ce temps, presque tout ce qu'il y avait là de princes et de grands seigneurs voua sur l'oiseau des prouesses extravagantes: tel de ne pas boire de vin; tel autre de ne pas s'asseoir à table, ou de ne point se coucher un jour de la semaine, jusqu'à ce qu'il eût rencontré l'armée des infidèles; celui-ci de l'attaquer le premier; celui-là de rencontrer la bannière du sultan; un autre, de ne pas revenir en Europe sans ramener un Turc prisonnier. Enfin, ce qui donna une idée de la dévotion de ses croisés nouveaux, il y en eut un qui voua que si jusqu'au moment du départ il ne pouvait obtenir les faveurs

son contingent de cavalerie, d'infanterie et de subsides, sans doute le succès aurait suivi l'exécution de cette noble entreprise. En vain Æneas Silvius, depuis pape, sous le nom de Pie II, alors secrétaire de l'empereur Frédéric III, écrivit des circulaires à tous les potentats de l'Europe; il ne reçut que des réponses évasives. « La chrétienté, disait-il lui-même dans » l'amertume de ses regrets, la chrétienté est » un corps sans tête : on y compte autant d'Etats » que de princes, autant de princes que d'intérêts » différens. Où est la puissance humaine qui » peut faire marcher sous le même étendard » l'Angleterre et la France, Gênes et l'Aragon, » l'empire d'Allemagne avec la Bohême ou la » Hongrie? »

Mahomet II jugea comme Æneas Silvius que les préparatifs des princes croisés seraient lents et difficiles; et, pour dissiper l'orage avant qu'il fût entièrement formé, il attaqua la Hongrie et se présenta devant Belgrade avec cent cinquante mille hommes. Il y retrouva Huniade destiné à être une seconde fois le sauveur du boulevard de l'Europe chrétienne.

---

de sa dame, il épouserait la première demoiselle qu'il trouverait ayant vingt mille écus. *Mém. d'Oliv. de Lamarche.*

Plus heureux que son père Amurath, Mahomet voyait une partie des remparts presque entamés par son artillerie : une chaîne de brigantins, remontés de Vidin, empêchait tout secours d'arriver à la ville assiégée par le Danube ou par la Save; mais une flotte de bâtimens légers, armés en guerre, chargés de munitions et de soldats, descendit de Bude, commandée par le brave Huniade. Après le plus sanglant combat, qui ne fut qu'un long abordage, la chaîne fut rompue, et le héros hongrois, qui avait tué de sa main l'amiral ennemi, entra dans Belgrade, traînant à sa suite seize brigantins, les seuls qui furent pris sur les Ottomans, Mahomet lui-même ayant donné l'ordre de mettre le feu à sa flottille, pour qu'elle ne tombât pas toute entière entre les mains du vainqueur.

Un cordelier, appelé Capistrom, soutenait depuis quarante jours la constance des assiégés; en revoyant Huniade ils devinrent invincibles. En vain Mahomet livra-t-il plusieurs assauts; il n'ajouta qu'à ses humiliations et à ses pertes. Les fossés se comblèrent de cadavres; et sur les corps de leurs compagnons expirans, les janissaires marchèrent, non pas à la victoire, mais à la mort. Le

grand-visir, l'aga des janissaires, presque tous les chefs béglierbeys ou pachas furent tués à leur tête. Mahomet conduisit en personne ses soldats jusque sur les bords du fossé de la place; il y combattit et y fut blessé grièvement: il demeura même quelques instans entre les mains des ennemis. Les musulmans se précipitèrent pour le délivrer; les Hongrois qui s'étaient emparés de lui se firent tailler en pièces avant d'abandonner leur prisonnier. Les janissaires emportèrent dans sa tente leur sultan encore évanoui. Rendu au sentiment de l'humiliation aussitôt qu'au sentiment de la vie, la première parole de Mahomet II fut de demander du poison : il ne voulait pas survivre à l'affront de n'être pas vainqueur. En effet, les Ottomans couverts de leur propre sang, mutilés, rebutés, ne voulaient plus combattre. Le fier sultan, la rage dans le cœur, voyant son artillerie et ses bagages au pouvoir des Hongrois, voyant les monceaux de morts qu'il laissait aux pieds des remparts, leva le siége de Belgrade le 6 août, jour que le pape Calixte III rendit célèbre, en instituant, à cette époque, la fête de la Transfiguration pour consacrer ce mémorable événement. Mais si la chrétienté se réjouissait, la Hongrie allait avoir des larmes

à répandre : Huniade expirait. Un mois après la délivrance de Belgrade, il mourut de ses blessures ; et son plus bel éloge funèbre sortit de la bouche de Mahomet II. En apprenant la fin glorieuse du héros hongrois, le sultan s'indigna que la mort eût dérobé à sa vengeance le seul chrétien par lequel il eût été vaincu.

Il ne restait plus qu'un trône où la race des princes grecs fût assise, celui de Trébisonde, occupé depuis 1204 par les Comnènes. Mahomet II ne tarda pas à les en chasser. Ici, c'était un usurpateur qu'il venait dépouiller. David Comnène alors régnant, avait arraché le sceptre à un enfant dont il était l'oncle, le tuteur et le sujet. Ce coupable descendit du trône aussi lâchement qu'il y était monté. La sommation de Mahomet ne contenait que ces mots : « Veux-» tu conserver tes trésors et ta vie en quittant » ton empire ; ou veux-tu perdre ton empire, » tes trésors et ta vie ? » David Comnène le livra, et perdit tout, ayant d'ailleurs mérité de ne rien conserver. Sur un simple soupçon, il fut mis à mort, ainsi que ses huit enfans. Chalcondyle affirme que le plus jeune même ne fut pas épargné, quoiqu'il eût embrassé la religion mahométane. Cependant, il passe pour constant qu'un des jeunes princes échappa au mas-

sacre de sa famille, et que par ce rejeton la tige de cette race impériale s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Mahomet ne dédaigna pas de poursuivre les deux frères du dernier empereur de Constantinople. Avant de mettre le siége devant cette ville si importante, il avait envoyé en Grèce, comme on l'a rapporté, une armée d'observation pour tenir en respect les despotes Thomas et Démétrius, et pour les empêcher de venir au secours de leur frère. Ces deux ombres de souverains, insensibles au danger de leur patrie, se faisaient entr'eux une guerre domestique. La chute du trône grec les étonna : dans le premier mouvement d'effroi les princes et tout ce qu'il y avait de distingué parmi les Grecs songèrent à se retirer en Italie. Mahomet crut de sa politique de les retenir, traita avec eux, et ne leur imposa qu'un tribut de dix mille ducats. Cette transaction précaire suffit pour rassurer les deux souverains, mais ne suspendit pas leur animosité mutuelle. Le prince Thomas donnait des lois à Corinthe. Démétrius régnait sur l'antique Lacédémone et le célèbre Péloponèse, à qui sa ressemblance géographique avec la feuille de mûrier avait fait donner le nom moderne de Morée : la Grèce était déshonorée

jusque dans la gloire de ses noms. Tandis que les plus fameux champs de bataille, Mantinée, Mégalopolis, Thèbes, l'Achaïe, la Béotie servaient de théâtre à la lutte de quelques poignées d'hommes qui se heurtaient par de si faibles chocs, des brigands descendus des montagnes d'Albanie étaient venus dépouiller les vainqueurs et les vaincus. Les deux frères ennemis s'accordèrent pour implorer l'appui de Mahomet. Par son ordre, Mahmoud-Pacha vint les protéger pour leur destruction réciproque. Démétrius fut secouru comme le plus faible. « J'ai » vu en Morée, disait le fier Ottoman, des daims » et des bêtes fauves; je n'y ai trouvé qu'un » seul homme. » Quelques historiens prétendent qu'il parlait du prince Thomas : cependant rien ne prouve que l'éloge fût mérité; car les troubles de la Morée recommencèrent. Mahomet II jugea à propos d'y venir en personne avec des forces imposantes. Le prince Thomas n'osa pas l'attendre : il se retira à Corfou, et de là en Italie, où il fut trop heureux de débarquer avec une poignée de fugitifs, et avec le chef de l'apôtre saint André qu'il apporta jusqu'à Rome. Il dut autant à cette relique qu'à ses malheurs et à son nom l'asile qui lui fut accordé, et la pension de six mille ducats que lui firent le

souverain pontife et le sacré collége. Mais si l'exil volontaire du despote Thomas fut honteux, l'abaissement où tomba Démétrius Paléologue força ce prince de supporter le joug qu'avait au moins évité son frère. En échange de la souveraineté de Lacédémone, les îles d'Imbros, de Lemnos et de Samothrace lui furent offertes. Démétrius accepta sans oser se plaindre. La Grèce fut réunie au territoire ottoman.

Il est remarquable qu'avant de revenir à Andrinople, Mahomet se détourna pour aller visiter Athènes. Un prince aussi instruit, aussi lettré, qui accordait aux sciences et aux arts une protection solennelle, devait un hommage à des lieux aussi célèbres; mais l'histoire n'en présente pas moins un constrate bien singulier en nous offrant Mahomet II altéré de sang, commandant le massacre et le pillage dans Constantinople prise d'assaut, ou écumant de fureur aux pieds des remparts de Belgrade, ne se montrant plus quelques mois après que sous les dehors d'un souverain, ami des arts, disciple des philosophes, contemporain des siècles passés, contemplant d'un regard paisible et curieux la patrie d'Aristide et de Thémistocle, et les monumens de Périclès, qu'il était digne de juger et d'admirer.

Mais bientôt le vainqueur des Paléologue et Comnène, eut à reprendre les armes et à combattre un plus formidable ennemi que ceux qu'il venait de dépouiller à Trébisonde et en Morée.

1465. Quand le belliqueux sultan disait qu'Huniade était le seul chrétien par lequel il eût été vaincu, sans doute il refusait ce nom au redoutable Scanderbeg : la haine qu'il lui vouait n'en était pas moins profonde. Elle était fondée sur l'affront que le prince albanais avait imprimé aux armes ottomanes, depuis l'époque où il avait secoué le joug d'Amurath. Quelqu'humiliant que fût ce souvenir, Mahomet II avait ajourné sa vengeance. De plus vastes desseins l'occupaient, et Scanderbeg, oublié un moment au fond de ses montagnes, n'était à ses yeux qu'un rebelle isolé qu'il pouvait sans danger différer de punir. Cependant l'implacable sultan ne l'avait jamais perdu de vue. Tout en combattant, en écrasant des ennemis qu'il croyait dangereux, il avait entretenu une armée, sinon pour détruire Scanderbeg, du moins pour le contenir dans son territoire montueux : de même que dans les incendies les janissaires sont accoutumés à faire la part au feu qu'ils ne peuvent soumettre.

Dans cette guerre d'un genre nouveau, les Ottomans furent battus toutes les fois qu'ils attaquèrent. Leur armée fut renouvelée sans cesse, quoique leur ennemi ne fît que se défendre. Les relations les plus véridiques auraient l'invraisemblance des récits fabuleux quand, à cette époque de l'histoire, elles rapportent les simples faits de cette guerre d'Albanie, soutenue par une poignée de montagnards, si l'on ne se rappelait pas que leur chef était Scanderbeg.

Neuf armées successivement envoyées contre lui, et détruites; neuf généraux tour à tour repoussés, pris, tués ou mis en fuite; vingt mille Ottomans restés sur le champ de bataille à Pharsale, dans ces mêmes lieux où n'avaient pas autrefois péri autant de Romains; tels sont les exploits qui fondent la gloire du prince albanais, dans cette guerre défensive que le fier Mahomet fut contraint le premier de terminer ou de suspendre. En 1465 il envoya un ambassadeur avec de riches présens, et proposa la paix qui fut acceptée.

Elle ne fut pas de longue durée : Scanderbeg était devenu l'allié des puissances de l'Itâlie, l'allié du pape, des Vénitiens et du roi de Naples. Les princes chrétiens s'armaient contre les Ottomans; Mahomet, dans la crainte que

le commandement des forces des croisés ne fût donné à son redoutable ennemi, lui fit offrir de renouveler le traité de paix. Mais sur une lettre du pape Pie II, annonçant qu'une armée chrétienne débarquerait incessamment en Epire, Scanderbeg était entré en campagne et pillait le territoire ottoman. Toutefois il ne fut pas soutenu contre le terrible adversaire qu'il avait provoqué et déjà vaincu de nouveau près d'Ocride en Macédoine. L'Epire attendait en vain l'armée chrétienne. Pie II, l'ame de la croisade, mourut à Ancône, lieu de l'embarquement et du rendez-vous général. Le petit nombre de croisés qui s'était réuni se dispersa; et de ces vastes préparatifs, le seul monument qui resta, le seul appel qui parvint jusqu'à Mahomet II, ce fut une longue lettre que le pape lui adressa pour l'engager à se faire chrétien et à se rendre à l'évidence du dogme de la Trinité.

Les alarmes de Mahomet s'éloignèrent pour jamais avec les croisés, et toute sa fureur, toute sa puissance retombèrent sur Scanderbeg et sur l'Albanie. Il envoya une nouvelle armée commandée par Balibanus-Budera, épirote élevé dans l'islamisme, et qui, à la prise de Constantinople, était monté le premier sur le

rempart. Scanderbeg le mit en déroute après un long combat; mais quelques chefs albanais, s'étant trop abandonnés à la poursuite des vaincus, furent enveloppés et faits prisonniers; et tel était l'acharnement qui caractérisait cette guerre sanglante, que leur prince les fit en vain redemander à Mahomet : dans sa fureur, loin de vouloir entendre parler d'échange ou de rançon, le cruel sultan ordonna qu'on les écorchât vifs.

Enfin, après trois défaites qui coûtèrent la vie à plus de trente mille Ottomans, après avoir tenté vainement de faire assassiner le prince d'Albanie, Mahomet II vint en personne avec deux cent mille hommes.

Scanderbeg ne s'enferma dans aucune de ses places : retiré dans ses forteresses naturelles, dans ses montagnes, avec un camp volant d'Albanais, il harcelait, il attaquait, il détruisait par portions l'armée ennemie.

Mahomet ne prit pas Croïa, la capitale de son habile adversaire; mais il n'en traversa pas moins l'Albanie d'une frontière à l'autre; il la ravagea toute entière, passant au fil de l'épée les assiégés au mépris des capitulations, emmenant de créatures vivantes tout ce qu'il n'exterminait pas.

Après avoir lutté vingt-quatre ans, Scanderbeg

affaibli plutôt que vaincu, céda le terrain qu'il ne pouvait plus défendre : il se retira à Lissa, ville vénitienne, et y mourut de maladie. Son corps y fut inhumé ; et quand neuf ans après Lissa tomba au pouvoir des Ottomans, on vit les soldats déterrer, avec un respect religieux, les ossemens de ce guerrier célèbre : ils les touchèrent avec admiration ; ceux qui purent en conserver quelques morceaux, les firent enchâsser dans des reliquaires d'or ou d'argent, pour les porter sur eux dans les combats : tant était répandue l'idée superstitieuse de bravoure, de force de corps et de bonheur attachée au nom de Scanderbeg !

Son exemple avait eu des imitateurs ; mais il leur manqua sa vigueur physique, ses talens et sa fortune. Ainsi les Bosniaques, habitans de l'ancienne Illyrie, refusèrent de payer le tribut imposé jadis par Amurath. Mahmoud-Pacha, par ordre de Mahomet, marcha contre le prince de Bosnie. Vainement ce faible ennemi se réfugia-t-il à Clissa, ville défendue pendant l'hiver par les marais qui l'environnent, mais que le soleil de l'été venait de mettre à sec. Mahmoud le suivit ; il fondait sur une proie avec la même impétuosité que son maître. Le prince rendit la place, sous la condition que sa vie et ses biens

seraient épargnés, et que ses sujets seraient traités avec la même clémence. Mais Mahomet ne se crut pas lié par cette promesse faite en son nom; il fit écorcher vif le malheureux prince, porta partout le fer et le feu, et la Bosnie fut subjuguée.

Le féroce sultan rencontra enfin un ennemi qui le combattit avec les mêmes armes. La Valachie séparée par le Danube des provinces nouvellement conquises, n'était pas encore assujétie à la domination ottomane; mais ce n'était qu'en payant un tribut annuel qu'elle conservait une ombre d'indépendance qui devait se changer bientôt en servitude. Ce peuple, de la religion grecque, obéissait, à cette époque, à un monstre que Chalcondyle appelle Bladus, et que le prince Cantemir désigne sous le nom de Cazikli-Vada. Il devait son élévation à Mahomet, et refusa de payer le tribut imposé sur son pays. Le sultan apprit bientôt à le connaître; les envoyés ottomans qui vinrent sommer Bladus avant que la guerre commençât, furent empalés par son ordre.

Dix mille hommes marchèrent contre lui. Le pacha qui les commandait tomba entre ses mains: il fit subir le même supplice au pacha et à tous les prisonniers. Bladus prouva qu'il méritait le

surnom burlesque et atroce de Capaluck, ou faiseur de pieux, que ses propres sujets lui avaient donné après avoir vu six mille des principaux Valaques empalés vifs sous ses yeux, sans autre motif que la volonté de s'enrichir de leurs dépouilles.

Mahomet transporté de fureur entra en Valachie à la tête de cent cinquante mille hommes: les habitations, les cabanes furent abandonnées. Les malheureux Valaques se réfugièrent dans leurs forêts, dans leurs montagnes; et pendant sept jours, les Ottomans ne rencontrèrent que de vastes solitudes. Arrivés enfin dans un pays qui paraissait cultivé et habité, ils découvrirent une plaine plantée de pieux chargés de corps morts, parmi lesquels figurait le commandant tombé entre les mains de Bladus, et qui était encore vêtu de ses habits de pourpre et de soie. A ce cruel spectacle, Mahomet frémit; il se voyait surpassé en barbarie. Mais dès le lendemain, le vaivode qui avait surpris son camp ayant été poursuivi, laissa dans sa retraite deux mille prisonniers que le sultan fit sur-le-champ mettre à mort en sa présence. De défaite en défaite, le sanguinaire, mais valeureux Bladus fut poussé jusque dans la Hongrie. Mathias Corvin, le fils d'Huniade, que la recon-

naissance des Hongrois avait porté, en 1458, sur le trône électif, ne refusa pas un asile à l'ennemi des Ottomans; mais il demanda compte au tyran de la Valachie du sang de ses sujets. Ce peuple infortuné, dans son indépendance précaire, implorait tour à tour la protection de ses voisins, Hongrois ou Polonais. Le roi Mathias condamna Bladus, et l'envoya prisonnier à Belgrade. Il sortit de prison au bout de dix années, et périt dans une bataille contre les Ottomans, dont il ne cessa d'être l'implacable ennemi, qu'en cessant de vivre. Mahomet mit la Valachie au pillage, et emmena avec lui plus de cent mille chevaux, moutons ou bêtes à cornes.

Peut-être la férocité de Mahomet II était, sinon justifiée, du moins motivée par le nombre d'ennemis dont il était environné. La prise de Constantinople, et la terreur dont elle avait entouré son nom, avaient armé contre son ambition et contre sa fortune le continent européen et la chrétienté de l'Occident. La même haine, la même crainte avaient aussi réveillé la Géorgie, la Mingrélie, ainsi que l'Arménie et la Perse, qui obéissaient au belliqueux Ussum-Cassan. L'heureux Mahomet n'eut à combattre que l'un après l'autre des ennemis qui eussent été redoutables, s'ils l'eus-

sent successivement attaqué de concert. La prudence lui commandait d'écraser ses ennemis pour n'avoir plus à les craindre.

C'est ainsi qu'après avoir subjugué la Morée, renversé le trône de Trébisonde, soumis et ravagé l'Albanie, la Bosnie, la Valachie, il marcha contre Ussum-Cassan, allié et tardif auxiliaire des vaincus. Après plusieurs victoires disputées et chèrement achetées, Mahomet en personne le mit en déroute, et le força à ne devoir son salut qu'à la vitesse de son cheval; mais Mahomet ne poussa pas plus loin ses succès, et revint satisfait de pouvoir compter au nombre de ses triomphes, d'avoir assuré la tranquillité des frontières orientales de son empire en Asie.

Fatigué des inquiétudes continuelles que les turbulens princes de la Caramanie donnaient de règne en règne presque à chaque sultan, Mahomet II profita des dissensions domestiques au milieu desquelles ils avaient invoqué sa médiation : il réunit leurs Etats à l'empire, et en donna le gouvernement à son fils aîné, le jeune prince Mustapha. Cet héritier du trône qui s'était signalé dans la guerre contre Ussum-Cassan, était devenu l'idole de l'armée, et devint par sa gloire même l'objet de la jalousie du plus ombrageux et du plus absolu des souverains. On ne saurait

donc affirmer si la catastrophe arrivée à ce jeune et malheureux prince fournit l'occasion de détester ou de plaindre le sultan son père, dans l'inflexible justice dont il usa à son égard. Mustapha, bouillant dans ses désirs et impérieux dans ses volontés, devint amoureux de la femme d'Achmet-Phiedik, le grand-visir : il avait osé l'enlever dans un bain public, croyant que son rang et sa gloire lui assuraient l'impunité d'un pareil attentat ; mais le précepte religieux le plus sacré aux yeux des musulmans, c'est le respect qu'on doit aux femmes. Mahomet II, informé du crime de son fils, le fit étrangler aussitôt, laissant douter si sa jalousie secrète ne chercha qu'un prétexte, ou sa sévérité un exemple, en frappant une si noble victime.

Cependant, quoique la croisade formidable préparée contre les Ottomans se fût bornée à de vaines démonstrations, ils n'en furent pas moins exposés à des attaques partielles, à des incursions plus difficiles à prévenir qu'à venger, tous les points d'un si vaste empire étant menacés à la fois. Mahomet ne put empêcher Mathias, l'héritier de la haine, de la bravoure et des talens d'Huniade, de pénétrer dans la Bosnie, et les Vénitiens d'attaquer l'Albanie,

où, comme tuteurs des enfans de Scanderbeg, ils tenaient des garnisons dans les places, et se répandaient dans le pays. Croïa, la capitale, était entre leurs mains, et Mahomet n'en fut enfin maître qu'au bout d'un an de siége, et à l'aide de la famine. Le rocher de Scutari, presque inexpugnable, lui coûta des flots de sang. Tant de combats, tant de pertes avaient comme forcé les puissances chrétiennes à ne plus lui disputer la terre, la mer étant le seul théâtre où l'Europe ne crut pas Mahomet inattaquable. Aussi les galères vénitienues unies à celles du pape, à celles des chevaliers de Rhodes et du roi de Naples, profitèrent de l'éloignement de l'ennemi commun, pour piller les îles de Samos et de Lesbos, et les côtes de l'Asie-Mineure. C'était beaucoup pour Mahomet d'endurer des affronts qu'il ne pouvait empêcher : la vengeance, pour être ajournée, n'en devait pas être moins terrible. Aussitôt que les Persans vaincus eurent permis à l'infatigable sultan de revenir en Europe, il ne s'arrêta que le tems nécessaire pour juger sur quel ennemi, sur quelle contrée tomberait le poids de sa colère.

C'était des ports de l'île de Négrepont, l'ancienne Eubée, possession vénitienne, que sortaient les nombreuses flotilles qui infestaient les

côtes de l'empire ottoman, et c'était dans cette retraite assurée qu'elles rentraient chargées de butin. Mahomet envoya contre l'île trois cents galères, et ce Mahmoud-Pacha constamment associé à sa confiance et à sa gloire; il le suivit bientôt en personne avec une nombreuse armée.

L'île d'Eubée, ou de Négrepont, la plus grande de l'Archipel, est séparée de la Grèce par le détroit connu sous le nom d'Euripe, et remarquable par son flux et reflux. Sans doute la même cause a séparé l'île d'Eubée de l'Attique, et la Sicile de l'Italie. Elle tient à la terre ferme par un pont construit dans le lieu où le canal est le plus étroit. La principale ville, appelée anciennement Chalcis, porte aujourd'hui, comme l'île même, le nom de Négrepont.

Cent quarante mille Ottomans, encouragés par la présence de leur sultan, étaient autour de la place. Il y avait dans Négrepont vingt-quatre mille hommes en état de porter les armes, contraste bien étonnant quand on se souvient que la ville des empereurs n'en avait trouvé que huit mille pour la défendre. A la tête des assiégés était le provéditeur Paul Erizzo; le terme de son commandement venait d'expirer, mais l'amour de la patrie l'avait fait rester à son poste. Pendant un mois entier

les défenseurs de Négrepont repoussèrent quatre assauts, et luttèrent courageusement contre le nombre, la trahison et la faim.

Ce n'est pas qu'une flotte vénitienne n'eût paru à la vue de l'île ; ce n'est pas que les commandeurs de Candonne et d'Aubusson, qui montaient comme alliés les galères de Rhodes, n'eussent offert d'essayer de rompre le pont ; manœuvre hardie et nécessaire qui aurait coupé les vivres à l'armée assiégeante, en la séparant du continent. Le commandant vénitien n'osa jamais donner le signal du combat; il resta honteux spectateur de la prise de la ville qu'il avait ordre de sauver, et du triomphe des Ottomans.

Le sultan, ne se voyant pas attaqué, promit le pillage à ses soldats, et les mena à l'assaut. Le combat dura un jour et une nuit. Les assiégés, malgré leur résistance, furent enfin accablés par le nombre; presque tous leurs chefs périrent les armes à la main. Les janissaires assouvirent à la fois leur rage et leur avarice par le pillage et le massacre. Près de la principale église, ils élevèrent, à la manière des Tartares de Tamerlan, une pyramide de têtes des chrétiens qu'ils avaient égorgés; et pour que le hideux tableau de la prise de Négrepont réunît tout ce qui

pouvait affliger ou déshonorer l'humanité, le brave Paul Erizzo contraint de se rendre, et qui ne méritait que les éloges de son vainqueur, fut scié en deux par le milieu du corps; Mahomet par une barbare dérision, prétendit ne pas manquer à sa parole, puisqu'il n'avait promis à ce chrétien que d'épargner sa tête.

On ajoute que la fille d'Erizzo, jeune femme d'une beauté ravissante, fut presentée au cruel sultan par les soldats qui la réservaient pour ses plaisirs; mais qu'elle repoussa avec horreur le meurtrier de son père et l'ennemi du nom chrétien, et que Mahomet, changeant son amour en fureur, lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. C'est sur cette tradition historique que paraît batie la fable d'Irène.

C'étaient plutôt les dangers que l'importance des entreprises qui appelaient Mahomet à la tête de ses armées. Aussi la conquête de la Crimée qui suivit celle de Négrepont ne fut point son ouvrage, mais celle du grand-visir Ghiédik-Ahmed, dit le brèchedent. Mahomet, jetant les yeux sur la vaste étendue de territoire soumise à sa domination, jugea qu'il pouvait reculer les frontières au nord de la mer Noire, et que la Crimée manquait à son empire, sinon comme

province, du moins comme vassale et comme tributaire.

1471. Caffa, la plus forte place de cette presqu'île, appartenait aux Génois. Ce peuple, plus marchand que guerrier, et qui ne combattait que pour l'amour du gain, aurait pu, comme on l'a vu, retarder, et par là peut-être empêcher la prise de Constantinople, sans sa coupable connivence avec Mahomet. La reconnaissance du sultan avait fini le jour même de la conquête. Sans déclaration de guerre, Ghiédik-Ahmed attaqua les Génois. Caffa surprise se rendit par composition, et la capitulation fut violée. L'histoire n'a, dans cette occasion, ni à plaindre les vaincus, ni à justifier les vainqueurs. Le prétexte politique de l'invasion de la Crimée par les Ottomans fut de soutenir Menghily-Gheray qui disputait à son frère le rang de kan des Tartares. Vainqueur et meurtrier de ce frère, à l'aide de Mahomet, Menghily-Gheray fut le premier kan des Tartares de Crimée, créé par les sultans, et le premier qui ordonna que l'empereur ottoman fût nommé dans les prières publiques.

Pendant que Mahomet II attachait à son empire, sous le nom d'allié, cette presqu'île, dont la possession devint si importante, ses

armées pénétraient jusque dans l'Italie et ravageaient le Frioul. L'empereur d'Allemagne et les Vénitiens ayant négligé de payer au roi de Hongrie les subsides accoutumés, Mathias Corvin se bornait alors à garantir ses frontières, et ne veillait plus avec autant de vigilance pour assurer celles de ses alliés. Les lignes de l'Izonzo furent forcées par les Ottomans près de Gorico. Les troupes vénitiennes donnèrent dans une embuscade dont les dispositions auraient fait honneur à des troupes disciplinées à la manière des Européens. Un immense pillage fut le fruit de la victoire, comme il en avait été le but. Venise, du haut de ses clochers, vit l'embrasement de son territoire, ses bourgs et ses châteaux livrés aux flammes; et telle était la terreur que les Ottomans avaient jetée, qu'on leur laissa le tems de retourner dans la Bosnie chargés de butin et d'esclaves, malgré le nombre de rivières et de défilés qu'ils avaient laissés derrière eux.

Mais ni la perte de Négrepont ni le pillage du Frioul n'empêchèrent les Vénitiens d'accepter les conditions de paix que le sultan leur imposa. Moins touchés des intérêts de leurs gloire que de celui de leur commerce, ils consentirent non-seulement à céder ce qui leur restait de places dans l'Albanie et dans la Morée,

mais encore l'île de Lemnos, et à payer huit mille écus par an, pour avoir la liberté de naviguer dans la mer Noire.

Mahomet II avait ainsi vaincu et terrassé presque tous ses ennemis; mais, parmi les galères qui s'étaient présentées devant Négrepont, ce ne pouvait pas être impunément qu'il avait distingué l'étendard de la religion. Le grand-maître d'Aubusson n'ignorait pas que l'implacable sultan préparait en silence une expédition contre Rhodes, et déjà même il faisait les préparatifs d'une défense opiniâtre.

Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, chassés de la Palestine, et retirés en Chypre, portaient le nom de chevaliers de Rhodes, depuis qu'en 1310, au bout de quatre ans de guerre, ils avaient enlevé cette île aux Sarrasins qui l'occupaient conjointement avec des Grecs révoltés contre Andronic. La possession de Rhodes favorisait la guerre éternelle que les chevaliers, par le vœu même de leur institution, étaient appelés à faire aux ennemis du nom chrétien. Ils avaient des vaisseaux, armaient en course, ou se réunissaient aux puissances maritimes qui combattaient les musulmans. Dès l'année de la conquête de Constantinople, Mahomet avait envoyé sommer l'ordre de lui

payer tribut, comme à ses suzerains; prétendant avoir hérité des droits de l'empereur grec qu'il avait détrôné. Jean de Lastie, au nom de ses chevaliers, avait répondu : « Nous ne de-
» vons la souveraineté de Rhodes qu'à Dieu
» et à nos épées. Notre devoir est d'être les
» ennemis et non les tributaires du sultan qui
» règne sur les Ottomans. »

Mahomet avait dissimulé; mais il n'en avait pas moins juré de tirer vengeance et de ces affronts réitérés et de ces hostilités nouvelles. Pour endormir ses ennemis, il envoya un chiaoux à Rhodes, proposer à l'ordre une paix durable comme étant une conséquence du traité qu'il venait de conclure avec les Vénitiens. D'Aubusson, que les délais ne mettaient que plus en mesure, accepta une trève de trois mois, sous prétexte de régler les articles du traité, mais en effet, afin de donner le tems à tous les chevaliers qu'il avait cités de revenir pour la défense de Rhodes.

Ils arrivèrent de toutes les provinces de la chrétienté, amenant avec eux pour auxiliaire une jeune et brillante noblesse que l'amour de la gloire avait armée au nom de la religion.

Presque en même tems parut, à la vue de l'île, la flotte ottomane, forte de cent soixante 1481.

voiles, et chargée de cent mille combattans. Un renégat, du nom de Paléologue, avait brigué l'honneur de les commander, et Mahomet l'avait accordé à la haine que ce nouveau musulman témoignait pour le nom chrétien.

La ville menacée, qui allait avoir à soutenir un si redoutable choc, est bâtie au bord de la mer, sur le penchant d'une colline couverte de vignes, de grenadiers et d'orangers. Flanquée de grosses tours, une redoutable muraille entourait la place; un fossé large et profond la défendait. Rhodes avait deux ports. Le premier, qui servait de retraite aux galères, était protégé par une plate-forme sur laquelle s'élevait une tour qui regardait l'Orient, et se nommait le fort Saint-Elme. L'autre port, à l'entrée duquel était placé jadis debout, sur deux rochers, le fameux colosse de bronze qui a passé pour une des sept merveilles du monde, était fortifié de deux tours, celle de Saint-Jean et celle de Saint-Michel. Près de ce port était un môle qui s'avançait plus de trois cents pas dans la mer, à l'extrémité duquel se présentait la tour de Saint-Nicolas, devenue depuis si célèbre.

A deux milles de la ville s'élevait une colline qui portait le nom de montagne de Saint-

Etienne. C'était sur ces hauteurs que campait Démétrius Poliorcètes, lors du siége fameux qu'il entreprit avec tant de talent, et que les Rhodiens soutinrent avec tant de gloire. Ce fut aux mêmes lieux que le renégat Paléologue assit le camp de son armée de terre.

La première attaque fut dirigée vers la tour de Saint-Nicolas. Un pan de la muraille qui regardait la ville céda à l'effort de sa nombreuse artillerie, et finit par être entièrement ruiné.

Le grand-maître fit sur-le-champ placer des batteries pour défendre la brèche; et, sentant que le salut de Rhodes tenait à la conservation de cette tour, il s'y enferma avec son frère le vicomte de Monteil, et une foule de volontaires qui se dévouèrent à partager ses périls. Quoique la brèche ne fût pas praticable, le pacha ordonna l'assaut le lendemain. Les Ottomans, le cimeterre à la main, montèrent sur ces pierres écroulées qui étaient presque un second rempart. D'Aubusson était sur la brèche, et remplissait tour à tour le devoir de général et de soldats. Son armure venait d'être faussée en plusieurs endroits, son casque avait été enlevé par un éclat de pierre, et ses chevaliers le conjuraient de se retirer : « C'est ici le poste

» d'honneur, disait-il avec enthousiasme; il
» appartient à votre grand-maître. »

La mer, en quelques endroits, était si basse que les assaillans auraient pu la passer à gué; d'Aubusson fit jeter au fond de l'eau des tables et des planches toutes hérissées de clous et de pointes de fer. Mais aucun obstacle ne rebutait les Ottomans; aucun danger n'effrayait les chrétiens. Les balles, les blocs de fer ou de pierre, les flèches pleuvaient de part et d'autre, ainsi que de la poix bouillante, des masses énormes, des bois enflammés qu'on lançait du haut des remparts. Les brûlots de la religion étant parvenus à embraser plusieurs galères ottomanes, le pacha fut contraint de cesser un moment les attaques.

Cependant son artillerie, composée d'un nombre infini de pièces de toute grandeur, battait plusieurs côtés de la place dans l'espoir d'entamer le côté le plus faible. Les mortiers vomissaient des pierres si grosses, qu'en retombant sur la ville et sur les maisons, elles les perçaient d'étage en étage, et écrasaient tout ce qu'elles rencontraient. Le grand-maître, de son côté, fit construire une catapulte qui lançait des blocs monstrueux, et que les chevaliers, par dérision, appelèrent *le tribut*.

Furieux de voir toutes ses attaques repoussées, Paléologue essaya la voie de la trahison. En vain un ingénieur allemand s'introduisit-il dans Rhodes comme transfuge : son crime fut découvert et puni avant d'avoir été utile aux assiégeans qui l'avaient envoyé; en vain Paléologue trouva-t-il deux lâches qui se chargèrent d'empoisonner le grand-maître; le bonheur de d'Aubusson le préserva de ces piéges honteux. Le pacha fit aussi des propositions de paix; il chercha à tromper les chevaliers en leur payant le tribut d'éloges que méritait leur valeur; mais voyant que ses fausses promesses n'inspiraient aucune confiance, il fit aiguiser des pieux qu'on plaça au pied des remparts, jura de faire empaler le grand-maître et tous les chevaliers, et de passer le reste des habitans au fil de l'épée; il promit aussi le pillage à son armée, et pour diviser les forces des assiégés, il menaça d'une attaque générale tous les côtés à la fois. Enfin, après un dernier assaut, le plus terrible de tous, où les assiégés, repoussés dans Rhodes même, eurent à précipiter des flots d'Ottomans de dessus leurs propres remparts, où l'intrépide d'Aubusson fut porté deux fois par terre et reçut cinq blessures, les assiégeans épouvantés prirent la fuite, persuadés qu'ils n'avaient pas seulement à combattre des hommes.

En vain le pacha s'efforce de rallier ses soldats, menaçant, exhortant, tuant même de sa main ceux qui hésitaient de revenir au combat; il est entraîné lui-même dans la déroute générale, et poursuivi l'épée dans les reins par les vainqueurs. Paléologue fut trop heureux de regagner ses galères, où il se rembarqua avec autant de honte que de terreur. Ses dangers n'étaient pas à leur terme, et son maître allait lui demander compte du mauvais succès de ses armes. Paléologue n'osa pas se présenter devant lui. Le sultan, malgré sa fureur et le sentiment de son affront, se contenta de le reléguer en exil à Gallipoli, disgrâce que le pacha dut regarder comme une faveur.

1481. Mais le dépit et la douleur de Mahomet reçurent une sorte d'adoucissement dans l'invasion de l'Italie méridionale et dans la prise d'Otrante, qu'Ahmed-Pacha tenta avec autant d'audace que de succès. La clef de l'Italie était entre les mains des Ottomans, et la consternation était générale. Le pape Sixte IV se préparait à fuir au-delà des Alpes. Le plus ambitieux des sultans réunissait trois cent mille hommes sur les côtes de la Bithynie : peut-être cet heureux potentat allait-il joindre les dépouilles du Capitole à celles de Sainte-

Sophie, les dépouilles de l'ancienne Rome à celles de la nouvelle. La mort vint arrêter de si justes alarmes et de si vastes projets; Mahomet II mourut en cinq jours, vers le milieu de l'année 1481, les uns disent d'une colique, les autres d'un accès de goutte. Il avait vécu cinquante-un ans, et en avait régné trente.

Son teint était celui d'un Tartare; il avait le visage pâle, l'air sévère, les yeux enfoncés et perçans. Les notions que les historiens ont laissées de son caractère physique sont plus exactes que celles qu'ils ont transmises de son caractère moral. Mahomet II a été calomnié et admiré avec le même excès. Comme guerrier, on peut douter qu'il ait été aussi habile qu'heureux. Jamais on ne le vit lutter à forces égales; ce fut toujours avec des masses immenses ou renaissantes qu'il terrassa l'un après l'autre de faibles ennemis. L'intrépidité réunie au talent et à la prudence combattirent toujours contre lui avec avantage. Mais on juge ce prince sur la grandeur de ses conquêtes, et non pas sur l'immensité des moyens qui l'aidèrent à les obtenir.

Il en est de même de ses vertus et de ses vices. Son ambition lui ordonnait tous les crimes utiles, et lui inspirait dans l'occasion jusqu'à des vertus. Entouré d'ennemis, et ayant

le sentiment de sa force, parce qu'il avait le secret de leur faiblesse, Mahomet ne se crut pas appelé à gouverner, mais à conquérir. La férocité ne fut jamais dans ses mains qu'une arme de plus; elle lui fut toujours commandée par sa politique. Aussi n'ajoute-t-on plus aucune croyance aujourd'hui ni au conte de l'esclave auquel il aurait fait couper la tête pour démontrer au peintre Bellini l'action des muscles, ni à celui des quatorze pages qu'il aurait fait éventrer pour découvrir celui qui aurait dérobé un fruit; mensonges absurdes qui ne souillent les pages de l'histoire que sur la foi du moine Bandelli.

Mahomet II était juste envers ses sujets, patient dans les travaux, fidèle aux devoirs de sa religion. Les musulmans ont dû croire sa piété sincère; les vaincus ont dû croire quelquefois à sa générosité : les uns et les autres se sont sans doute trompés également. L'oubli des vertus qu'il connaissait n'en rend sa mémoire que plus odieuse; l'ambition et la soif des conquêtes ont transformé ce prince extraordinaire en un monstre qui foulait aux pieds sans scrupule jusqu'à la foi des nations. Mahomet inspire de l'étonnement; mais il n'a pas de droits à l'admiration, n'eût-il mérité qu'un seul re-

proche, celui de n'avoir pas respecté dans les vaincus la soumission à leurs princes et à leurs lois, et de les avoir toujours punis de leur fidélité. Jamais prince ne jeta plus d'effroi parmi ses ennemis; la prière de l'*Angelus*, ordonnée par le pape Calixte, est un témoignage des terreurs de la chrétienté, car son institution primitive était d'avertir les peuples de prier pour les fidèles qui combattaient Mahomet II. Enfin il fut le premier des sultans à qui les nations de l'Occident ont donné le nom de *grand-seigneur*, qui a été conservé à ses descendans.

Si l'histoire a sur les souverains la même puissance qu'un tribunal avait autrefois, en Egypte, sur les rois après leur mort, le nom de grand homme ne doit pas être décerné au huitième sultan des Ottomans; mais le vulgaire lui donne le nom de Mahomet-le-Grand, de Mahomet Buyuk, parce qu'il fut intrépide, qu'il fut heureux, et qu'il ajouta à l'empire du Croissant deux cents villes et douze royaumes.

LIVRE VI.

Avènement de Bajazet II. — Jem ou Zizime son frère arme contre lui le grand-visir Achmet Ghiédick. — Fuite de Zizime à Rhodes. — Traité de paix entre les chevaliers et Bajazet. — Disgrâce d'Achmet Ghiédick. — Révolte des janissaires. — Première guerre des Ottomans contre les Mamelucs d'Egypte. — Mort de Zizime. — Guerres de Bajazet en Moldavie, en Croatie, en Bosnie : guerre maritime contre les Vénitiens. — Bajazet en personne entre dans le Frioul. — Assassinat de Bajazet, cause d'un usage singulier établi à la cour ottomane. — Révolte de Schéitan-Culi. — Bajazet fait mettre à mort deux de ses fils. — Il veut abdiquer en faveur d'Achmet son fils aîné. — Révolte de Sélim : Sélim est appelé par les janissaires. Bajazet lui cède le trône : sa mort, son caractère.

1481. Mahomet II en mourant laissa deux fils, Bajazet et Jem, que les historiens chrétiens ont nommé Zizime. Bajazet, devenu l'aîné par la mort funeste de Mustapha, résidait à Amasie, dont il avait le gouvernement. Zizime se trouvait en Syrie à la tête d'une armée occupée à observer le soudan d'Egypte qui paraissait disposé à prendre les armes contre l'empire otto-

man. Bajazet, appelé au trône par le choix de son père, était âgé d'environ trente-deux ans. Le beglierbey de Romélie et l'aga des janissaires le proclamèrent dans Constantinople; mais Bajazet, prince rempli de piété, avait annoncé la résolution de remplir le précepte religieux qui ordonne à tout musulman le pélérinage de la Mecque; et quand la mort surprit inopinément Mahomet II, on ignorait à Constantinople si le nouveau sultan n'avait pas déjà entrepris le saint voyage. Dans cette incertitude, les grands qui lui étaient dévoués saluèrent en son nom le prince Corcud, son fils, qui se trouvait auprès de Mahomet, quand ce sultan descendit au tombeau. Corcud, élevé à la cour de son aïeul, était plein de douceur, de modestie et d'instruction, et pour laisser une idée des soins qu'on avait donnés à son éducation, les historiens nationaux célèbrent ses talens pour la musique et son goût particulier pour la musique vocale. Il gouverna en l'absence de son père que la politique et l'intérêt de l'empire firent revenir sur ses pas. A l'arrivée de Bajazet, Corcud passa le Bosphore, suivi de tous les visirs : il fut le premier à lui rendre hommage, ordonnant à tous les grands de l'imiter. « Voici » votre véritable maître, leur dit-il; voyez en

» lui votre sultan ; je n'étais que l'ombre de
» mon père : la lumière paraît, et l'ombre s'éva-
» nouit : à lui seul appartiennent l'obéissance
» et le respect. »

Bajazet fut reconnu solennellement : Corcud l'accompagna jusqu'à Constantinople, et dès le lendemain partit pour Magnésie qu'il reçut en apanage.

Il appartenait à la dynastie ottomane de donner deux fois de suite l'exemple de cette résignation héréditaire, avec cette différence que Mahomet II ne remit pas sans répugnance et sans murmure le nom et le sceptre des sultans à son père Amurath, au lieu que Corcud rendit l'un et l'autre plutôt comme un fardeau dont il craignait le poids, que comme une grandeur éphémère qu'il regrettait d'abandonner.

Le dernier sultan qui avait donné le gouvernement d'Amasie à Bajazet avait envoyé Jem, son second fils, commander à Iconium. Ce jeune prince, conseillé par l'ambition et appuyé par un parti nombreux dans l'armée, forma le dessein de partager au moins l'empire s'il ne parvenait pas à enlever le trône impérial. Il soutenait que Bajazet, son frère, était né avant que leur père fût empereur, tandis que lui, Jem, était fils d'un sultan : il allait même jusqu'à révoquer en

doute la dernière volonté de Mahomet II, parce qu'elle n'avait pour garantie que la parole de ceux qui avaient proclamé Bajazet. Il arma donc pour le maintien de ses droits : les troupes d'Asie se déclarèrent en sa faveur, et la lutte s'engagea entre les deux frères. Ainsi commença à se faire connaître Jem ou Zizime, ce fils et ce frère des sultans, plus intéressant par ses infortunes que par la justice de sa cause, ou par le caractère qu'il développa dans cette grande contestation.

Bajazet II, avant de combattre son frère, lui fit proposer une province en souveraineté : Zizime refusa. Les deux princes prirent les armes, et l'histoire eut à reprocher à l'ambition un crime de plus.

A l'exception des troupes de la Natolie, toutes les forces ottomanes joignirent les drapeaux de Bajazet. A la tête des spahis parut Achmet-Ghiédik, ce vieux guerrier, le grand-visir et le compagnon d'armes de Mahomet II, la cause indirecte et innocente de la mort du prince Mustapha. Le nouveau sultan avait besoin d'amis ; mais il ne comptait pas parmi les siens le fier et brave Achmet-Ghiédik, malgré la preuve qu'il apportait de sa fidélité à son légitime maître. L'éloignement mutuel du prince

et du vieux visir avait une origine ancienne. Du vivant de Mahomet II, Bajazet servait dans la guerre contre Ussum-Cassan, sous les ordres d'Achmet : celui-ci s'était permis de lui faire des reproches de négligence un jour de bataille ; le prince humilié avait juré de le faire repentir de sa hardiesse. « Que feras-tu ? avait répondu le » bouillant général ; si tu règnes, je ne tirerai » jamais mon cimeterre pour ton service. » Fidèle à son serment comme à son nouveau maître, le fier Achmet était à la tête des spahis ; mais son sabre pendait attaché au pommeau de la selle de son cheval. Bajazet se souvint de sa propre faute, et sut la réparer. « Lala (mon » père), lui dit-il, quand le visir passa devant » lui, oublie les torts de ma jeunesse, reprends » ton cimeterre, et malheur à mes ennemis ! » Achmet mit le sabre à la main, mena les troupes au combat, et la victoire se déclara pour le sultan, dont il était l'appui.

Zizime fut forcé de chercher son salut dans la fuite. Il trouva un asile chez Cait-Beg, le soudan d'Egypte, qui l'engagea à faire le pélerinage de la Mecque, lui promettant, pendant son absence, de négocier pour lui un accommodement avec son frère.

L'intercession de Cait-Beg fut infructueuse.

Zizime de retour de la Mecque arma de nouveau la Natolie, et tenta la fortune une seconde fois. L'histoire a consacré le singulier manifeste des deux princes : il est renfermé dans le message en vers persans qu'ils s'adressèrent mutuellement, et qui prouve que la culture des lettres n'adoucit en rien l'animosité des deux frères devenus ennemis.

« Prince, écrivait Bajazet, puisque tu as la » gloire d'avoir rempli le devoir sacré de l'hag » (le pélerinage de la Mecque), comment » peux-tu désirer si ardemment un royaume » terrestre ? Les décrets éternels m'ont accordé » l'empire; soumets-toi donc aux volontés du » ciel. »

Zizime répondit par ce distique : « Tandis » que tu ne connais que le bonheur et les plai- » sirs, et que tu vis couché mollement sur un » lit de roses, pourquoi faut-il que le malheu- » reux Jem ignore tous les charmes de la vie, » et n'ait qu'un faisceau d'épines pour reposer » sa tête ? »

Zizime fut vaincu de nouveau, et réclama alors les conditions que son frère lui avait offertes; il était trop tard. Bajazet, sans être touché du malheur du jeune prince, ne vit en lui qu'un ennemi désarmé, fugitif et proscrit, mais

toujours à craindre. L'infortuné, sans asile, fut réduit à se cacher de cavernes en cavernes avec une poignée de serviteurs fidèles qui n'avaient pas voulu séparer leur destinée de la sienne. La vengeance de son frère ne lui offrait que la perspective de la mort. Dans cette extrémité, le prince musulman implora la protection des chrétiens, et invoqua la compassion des chevaliers de Rhodes, et de d'Aubusson leur grand-maître.

Tandis que les soldats de Bajazet cherchaient Zizime dans les bois, dans les solitudes, dans les montagnes de la Carie et de la Lycie, des galères chrétiennes, prêtes à le recevoir, croisaient sur la côte et faisaient jour et nuit des signaux de secours. Zizime s'approcha du rivage; il fut aperçu par les détachemens qui gardaient la côte, et n'eut que le tems de se jeter dans une barque de pêcheur. Il était déjà éloigné d'un jet d'arc quand les cavaliers arrivèrent; le prince en leur échappant leur décocha une flèche à laquelle était attachée la lettre suivante, adressée à son cruel frère : « Homme » impitoyable, je n'échappe donc à tes coups » qu'en me jetant dans les bras des ennemis na- » turels de notre famille et de notre religion : tu » as rejeté mes supplications ; tu n'aurais pas

» régné tranquille si tu avais souffert que ton
» malheureux frère vécût sur le territoire otto-
» man; la justice de Dieu me vengera de ta
» barbarie : tes enfans te rendront un jour les
» cruels traitemens que tu exerces contre ma
» famille et contre moi. »

Le sultan ne put, dit-on, retenir son trouble en recevant les adieux sinistres et prophétiques de son malheureux frère. A son arrivée à Rhodes, Zizime fut reçu avec tous les honneurs réservés aux souverains. Le grand-maître d'Aubusson lui offrit toutes les consolations dues à son rang, à sa confiance et à son malheur; mais la haine de Bajazet suivit Zizime à Rhodes. On vit aborder dans le port des émissaires chargés de missions apparentes, mais ayant l'ordre secret d'épier l'occasion de le tuer ou de l'empoisonner. Toutes ces lâches tentatives furent reconnues et déjouées par la vigilance du grand-maître. Le grand-visir Achmet, ne se promettant plus rien de ces moyens honteux, qui caractérisent la politique de Bajazet pendant tout son règne, envoya, en son propre nom, proposer ouvertement un traité de paix. Il y allait du salut de l'ordre de Rhodes de ne pas rejeter des ouvertures aussi avantageuses; mais d'Aubusson prévit, avec

raison, que la première condition qu'exigerait le sultan serait qu'on lui livrât Zizime; ne voulant pas compromettre l'intérêt de l'ordre, ni manquer aux lois de l'hospitalité et de l'honneur, il fit passer en France le jeune prince auquel il avait accordé un asile.

Le frère de Bajazet, avant de s'embarquer, laissa au grand-maître un pouvoir pour stipuler dans le traité de paix éventuel les intérêts de sa sûreté. Il s'engageait, s'il parvenait un jour au trône impérial, à entretenir une paix constante avec ses libérateurs, à ouvrir tous les ports ottomans aux vaisseaux de l'ordre, à délivrer chaque année trois cents esclaves chrétiens; enfin, à payer cent cinquante mille écus d'or au trésor de la religion pour dédommager les chevaliers des dépenses qu'il leur causait.

D'Aubusson attendit le départ de Zizime pour envoyer à Constantinople des ambassadeurs chargés de négocier la paix. Bajazet la désirait, et reçut les chevaliers avec plus d'égards que les musulmans n'en mettaient dans leurs relations avec les chrétiens. La cour du sultan avait une teinte sombre qu'elle recevait du caractère défiant et taciturne de ce souverain inquiet. Le renégat Paléologue, astucieux et dissimulé comme son maître, dominait dans le divan, où

les vrais Ottomans, fermes et fiers, tels que le grand-visir Achmet-Ghiédik, paraissaient déplacés et demeuraient sans crédit. Achmet et Paléologue furent cependant chargés de traiter. L'orgueilleux compagnon d'armes de Mahomet II, qui n'était accoutumé à parler à des chrétiens que comme à des vaincus, demanda d'abord que Zizime fût livré au sultan, son maître, et que l'ordre se reconnût vassal et tributaire de l'empire.

A ces révoltantes propositions les envoyés de Rhodes se levèrent; ils allaient se retirer lorsque Paléologue, plus souple qu'Achmet, et qui connaissait mieux que le grand-visir, d'Aubusson et ses braves chevaliers, puisqu'à sa honte il les avait vus de plus près, Paléologue réussit à les apaiser, et renoua la négociation sur des bases plus modérées. Mais le fier Ottoman laissa l'artificieux renégat traiter seul; il se retira en déclarant que c'était avilir la dignité musulmane que de composer avec des chrétiens. Les chevaliers refusaient de livrer un prince malheureux qui s'était jeté dans leurs bras: d'un autre côté, la paix n'était avantageuse au sultan qu'autant qu'il n'aurait plus rien à craindre de Zizime. Il fut enfin stipulé que ce prince resterait au pouvoir et sous la garde des

chevaliers de Rhodes, qui s'engageaient à ne le remettre entre les mains d'aucun souverain ni chrétien ni musulman. A cette condition Paléologue promit, au nom de Bajazet II, que trente-cinq mille ducats, monnaie de Venise, seraient comptés tous les ans à l'ordre de Rhodes, et qu'il serait en outre délivré une somme pour dédommagement des pertes que l'île et ses habitans avaient souffertes pendant le siége. Il y avait à peine deux ans que Mahomet II était mort, et telle est l'influence rétrograde d'un seul homme sur la nation la plus puissante et la plus redoutée, que le fils du sultan dont le nom seul faisait l'effroi des chrétiens, traitait de puissance à puissance avec des ennemis qui n'avaient contre lui que la force de se défendre. Bajazet signa secrètement ce traité honteux; mais le grand-visir Achmet en fut indigné; il se plaignit hautement de ce que l'empire du Croissant était devenu, dans les mains d'un sultan aussi faible, le tributaire d'une poignée d'insulaires et d'infidèles.

Ces plaintes parvinrent jusqu'aux oreilles de son maître; elles furent envenimées encore par la haine et la jalousie des pachas ennemis d'Achmet. Les princes sans caractère haïssent les sujets qu'ils redoutent. Bajazet n'attendit

plus que l'occasion de punir la hardiesse de son grand-visir : elle ne tarda pas à se présenter.

Jusqu'alors les sultans étaient dans l'usage de donner des festins aux grands de leur cour ; Bajazet II, adonné à l'intempérance, excitait ses convives à se livrer aux excès de la table, et des paroles indiscrètes lui échappaient souvent à lui-même. Dans un de ces repas solennels, il manifesta le dessein de diminuer le nombre des janissaires et des spahis. Sa volonté fut combattue par Achmet qui, avec toute la liberté de son caractère et l'ascendant de son expérience, osa soutenir que ces corps militaires étaient les plus fermes appuis du trône ottoman, et qu'il y aurait autant d'injustice que de danger à les irriter par une réforme. Toute la cour baissa les yeux en voyant le sultan ne répondre que par un silence sinistre. Bajazet fit distribuer à tous les grands de riches pelisses vers la fin du repas : Achmet en reçut une de couleur noire ; c'était l'annonce certaine du sort funeste que sa hardiesse lui méritait. Il regarda son maître avec indignation et se permit contre lui les plus sanglans reproches : la foule des grands s'écoula dans une respectueuse terreur. Le grand-visir resta seul, les bourreaux s'approchèrent de lui, et le dépouillèrent. Il allait

périr, si le kislar-aga n'avait pas été se jeter aux pieds du sultan pour le supplier de suspendre l'arrêt de mort jusqu'au lendemain, par l'intérêt de sa propre sûreté. Bajazet, à la fois timide et cruel, consentit à laisser sonder les dispositions de la milice, dont le visir était l'idole; il différa le supplice d'Achmet, et le fit jeter au fond d'une prison.

Cependant, le fils du vieux ministre, informé du danger de son père, court aux odas avertir les janissaires; il implore leur appui. Enflammés et attendris par ses récits, dix mille soldats se précipitent sur ses pas, et arrivent aux portes du sérail, en criant en tumulte : « Sauvons ou » vengeons Achmet, notre père et le tien. »

On ne voit de toutes parts que des flambeaux et des armes; la première porte du palais est incendiée et enfoncée; tout fuit, tout tremble devant la soldatesque en furie : ce n'est qu'à travers une fenêtre grillée que Bajazet ose paraître; ce n'est qu'avec effroi qu'il demande ce que les janissaires veulent de lui. Dix mille voix redemandent Achmet. Le sultan, saisi de terreur, fait rendre la liberté au grand-visir. On ne prit pas même le tems de le recouvrir de ses vêtemens dont il était déjà dépouillé, comme une victime dévouée à la mort.

Les soldats voient leur vieux général dans la nudité d'un criminel qui n'attendait plus que le supplice; leurs cris d'indignation redoublent; ils rencontrent un officier du sérail : ses habits lui sont arrachés et servent à revêtir Achmet. Les janissaires l'emportent en triomphe. C'en était fait du sultan si le grand-visir eût dit un mot; mais il eut la générosité de n'employer son ascendant sur la multitude qu'à l'apaiser et à la faire rentrer dans le devoir. Le tumulte cessa : les janissaires se retirèrent dans leurs odas, avertissant le vieux Achmet qu'il ne tarderait pas à se repentir de sa dangereuse sécurité.

Il avait fait trembler son maître. Un prince du caractère de Bajazet ne pouvait pas pardonner ce nouveau crime à son vertueux visir; il ne songea plus qu'à le séparer des soldats, dont l'amour faisait la sauve-garde. Achmet rentré au divan, revêtu de nouveau du visiriat, ne conservait, comme toutes les grandes ames, ni défiance, ni ressentiment. Il suivit Bajazet à Andrinople; et, par l'ordre du cruel sultan, le brave, le vertueux et fidèle Achmet fut étranglé en secret.

On chercha vainement à cacher le genre de sa mort en l'attribuant à l'effet naturel de l'âge;

mais un bruit sourd se répandit en même tems que Bajazet voulait détruire la milice des janissaires. On apprit que plusieurs chefs avaient été éloignés sous prétexte de les récompenser par des timars ou même des sangiacats, et qu'à leur arrivée dans les provinces ils avaient été mis à mort d'après des ordres secrets envoyés aux pachas. Sur ces bruits vrais ou supposés, mais fondés, du moins sur le caractère odieux du sultan, tous les odas de Constantinople sont abandonnés, les janissaires courent aux armes de nouveau, et forment un camp sous les murs de la ville, comme pour y attendre l'ennemi. Bajazet, frappé d'une nouvelle terreur, se rend en personne à leur camp; il emploie tous les moyens pour les ramener : il prodigue les caresses aux officiers et aux soldats; il leur fait plusieurs fois le serment que, loin d'avoir l'intention de détruire son intrépide milice, il n'a pas même eu le dessein d'en diminuer le nombre. Quoiqu'en s'abaissant à de telles soumissions, il eût réussi à calmer ses janissaires, Bajazet trouva un moyen plus efficace en occupant leur oisiveté et en leur montrant des ennemis à vaincre et des dépouilles à conquérir.

Vers cette époque parurent sur la scène des ennemis dignes d'occuper la valeur ottomane

et toutes les forces de l'empire. Ce fut sous le règne de Bajazet qu'on vit éclore le germe de la querelle entre les sultans et les mameluks d'Egypte, querelle qui ne finit que par la destruction de ces derniers. Les mameluks formaient en Egypte une milice souveraine assez semblable à celle qui entoure encore aujourd'hui les deys d'Alger et de Tunis. Ils avaient eu pour fondateur Melec-Sala, un des successeurs de Saladin, et qui fit prisonnier le roi Saint-Louis près de Damiette. Les premiers mameluks, nés dans les contrées qui avoisinent l'Arménie et la Cappadoce, étaient de jeunes esclaves pris par les Tartares et vendus par eux à Melec-Sala. Ce prince, habile et belliqueux, conçut le dessein d'acquérir et de former à l'exercice des armes cette milice étrangère qui, n'appartenant à la société par aucun lien, ne connaîtrait pour lois et pour devoirs que la volonté de son maître. Melec-Sala ne se trompa que sur le dévouement d'une aussi redoutable milice; les mameluks, fiers de leurs forces et de leur nombre, s'affranchirent en le mettant à mort, et régnèrent à sa place. Seulement ils se choisirent un chef, non pas héréditaire, mais électif; et l'Egypte, depuis long-tems asservie et désarmée, passa sous

le nouveau joug des princes qui portèrent le nom de soudan. La milice des mameluks s'alimenta d'année en année par le même principe qui lui avait donné naissance. Bientôt la Circassie, presque seule, fournit les élémens, toujours renouvelés, de ce peuple éphémère, dont la singulière destinée est de s'éteindre à chaque génération, sans se reproduire, par l'effet du sol absorbant de l'Egypte, où la stérilité frappe toutes les espèces qui ne sont pas indigènes, depuis les hommes jusqu'aux plantes. C'était donc presque exclusivement en Circassie que les Tartares continuaient d'enlever de jeunes esclaves qu'ils allaient vendre à Alexandrie. Achetés par le soudan du Caire, ses enfans passaient entre les mains des maîtres institués pour les instruire; et quand ils avaient appris à monter à cheval, à manier le sabre, à tirer de l'arc, à lancer la zagaie, ils étaient admis dans la garde du prince, et recevaient une paie. Telle était cette puissance formidable qui se soutint pendant trois siècles. Les limites de son empire étaient, en Afrique, les déserts de l'ancienne Libye; en Asie, la Syrie et la Caramanie; à l'Orient, l'Euphrate; au Midi, l'Arabie déserte et les rivages de la mer Rouge. Contens de se maintenir sans tenter de conquêtes, les mame-

luks se bornaient à repousser l'agression, et s'abstenaient de faire la guerre aux nations musulmanes, à moins qu'ils ne fussent provoqués. A cette époque, ils avaient pour soudan Cait-Beg, choisi par ses égaux pour commander et régner, parce qu'il était le plus vaillant et le plus habile.

Bajazet II voyait un ennemi dans Cait-Beg, parce qu'il avait donné asile au prince Zizime après sa première défaite; et le voisinage d'une puissance aussi redoutable que celle des mameluks, qui touchaient au pachalic de Damas, lui portait ombrage comme sultan. Le besoin d'occuper l'oisiveté des janissaires lui faisant une loi de chercher des ennemis à combattre, il résolut d'attaquer le soudan d'Egypte.

Mais le fils de Mahomet II, bien différent de son père, n'employait, dans sa politique, que la ruse et les détours. Il intervint dans une querelle qu'il aurait regardée comme étrangère, si Cait-Beg n'eût pas été le protecteur de l'ennemi contre lequel on l'implora.

Aliadoulet, souverain de l'Arménie, demanda à Bajazet des secours contre les Circassiens qui l'attaquaient, et que soutenait le soudan d'Egypte. Une armée ottomane entra sur-le-champ en campagne pour défendre un prince

faible, dont la cause était celle de tous les monarques; et le sultan n'eut pas l'odieuse apparence de combattre sans prétexte une puissance musulmane. Mais Cait-Beg avait autant de prévoyance que d'habileté; il n'avait pas douté qu'une guerre, où deux peuples aussi belliqueux et aussi redoutables que les Ottomans, et les mameluks se trouvaient engagés sous le simple nom d'auxiliaires, ne devînt bientôt une lutte directe, sanglante et fatale au parti vaincu; aussi toutes ses mesures étaient prises, et ses nombreuses troupes étaient déjà sur leurs gardes quand Bajazet se mit en mouvement.

Ce sultan, plus politique que guerrier, ne manquait point de capacité et de valeur; mais il n'avait ni l'amour ni la confiance de ses soldats; sa voix ne les excitait point, comme faisaient les paroles, l'exemple, les menaces de l'intrépide et fougueux Mahomet II. Aucun de ces mobiles ne donnait, sous Bajazet, à la férocité ottomane l'élan ni l'apparence de l'enthousiasme. Cait-Beg, au contraire, menait aux combats ses brillans et braves mameluks, qui lui obéissaient comme au plus digne. Aussi ce fut avec succès qu'il attaqua, fatigua et détruisit l'armée ottomane par des combats successifs. L'action la plus sanglante et la plus décisive

se livra près des monts Taurus, dans la Cilicie. Le sultan laissa, disent les historiens nationaux, plus de cinquante mille hommes sur les différens champs de bataille où il se mesura avec le soudan. 1485.

Ces revers apprirent à Bajazet II que la puissance des mameluks serait invincible s'il ne l'attaquait pas dans la Circassie, dans la pépinière inépuisable qui la renouvelait constamment : il fit une invasion dans cette contrée séparée des Etats de Cait-Beg, mais entourée par les provinces ottomanes. Il traversa ce malheureux pays le fer et la flamme à la main, le ravagea d'une extrémité à l'autre, emmena une multitude de captifs, et changeant, pour le reste des habitans, leur propre territoire en vaste prison, il ferma par des forteresses tous les passages des montagnes depuis Erzerum jusqu'à Derbent, dont le nom signifie encore aujourd'hui *porte de fer*.

Ce fut ainsi que Bajazet II parvint à tarir la source des armées de Cait-Beg. Celui-ci voyant que son redoutable ennemi avait trouvé le secret de sa force et les moyens de l'abattre, présagea la chute prochaine de la puissance des mameluks, et mourut bientôt consumé par la douleur.

Les guerres entreprises par le successeur de Mahomet II, si différent de son invincible père, n'étaient marquées ni par des revers ni par des succès éclatans. Il semblait ne vouloir qu'occuper l'inquiétude de ses soldats, se défiant des janissaires, comme les janissaires se défiaient de lui; Bajazet ne voyait en eux que des lions déchaînés à qui sa politique devait avoir toujours une proie à présenter, s'il ne voulait risquer d'en être dévoré lui-même.

Aussi, sans être un prince essentiellement guerrier, sans se montrer, par inclination, à la tête de ses armées, Bajazet les entretenait dans des guerres continuelles, soit comme agresseur, ou comme protecteur. Ainsi la Moldavie, province chrétienne, fut ravagée par ses ordres; la Bosnie et la Croatie furent mises entièrement sous le joug ottoman, et les troupes de Mathias, roi de Hongrie, en furent totalement expulsées.

Pendant que les armes ottomanes entretenaient l'effroi de leur nom sur les rives du Danube et de la Save, au midi de l'Europe, au-delà de la mer Méditerranée, un peuple, uni aux musulmans par une croyance commune, était au moment de succomber sous les efforts réunis de Ferdinand et d'Isabelle. Les

Maures, conquérans de l'Espagne, ce peuple si célèbre par son caractère généreux, son courage brillant et son esprit ingénieux et aimable; ce peuple, plus instruit, plus policé, plus intéressant que ses vainqueurs; ce peuple qui régnait depuis sept cent quatre-vingts ans sur Cordoue, Grenade, Séville, Murcie et Valence, qui y faisait fleurir les arts, les sciences et la galanterie, allait se voir expulsé de Grenade, le dernier trône qui lui restât, depuis qu'il avait commencé à perdre l'Espagne pied à pied. Bajazet II embrassa la cause des Maures, en zélé musulman, et envoya dans la Méditerranée une flotte nombreuse sous les ordres d'Ali-Pacha. Cet amiral ottoman, eunuque comme Narzès, et guerrier comme lui, battit l'armée navale des chrétiens, ravagea les côtes de l'Espagne et de l'Italie; mais il ne retarda ni la chute de Grenade, ni la destinée des Maures, ni celle de leur monarchie.

Cependant le prince Zizime existait toujours, et son frère le redoutait d'autant plus que les chevaliers de Rhodes avaient cessé de répondre de lui. Le pape Innocent VIII avait ordonné au grand-maître, vassal et suffragant du saint-siége, de remettre entre ses mains le frère de Bajazet. D'Aubusson n'avait pas osé

désobéir, et les chevaliers de Rhodes avaient conduit à Rome le malheureux prince, retenu jusqu'alors dans une commanderie de l'Auvergne, moins comme otage que comme prisonnier. Jouet de la politique des princes chrétiens, Zizime, accueilli avec honneur, mais privé presque de la liberté, attendait avec anxiété que Ferdinand-le-Catholique, le roi de Naples et les Vénitiens armassent en sa faveur, comme ils venaient d'en faire le pacte. Innocent VIII mourut sur ces entrefaites; le fameux Borgia devint pape sous le nom d'Alexandre VI. Le prince Zizime n'eut plus le même gardien, et son sort changea bientôt de la manière la plus déplorable. Bajazet II savait d'avance qu'on pouvait ouvrir avec Borgia tous les trafics; il ne craignit pas de lui marchander la tête de son frère, et ce fut avec le plus odieux succès.

Voici sa lettre à Alexandre VI:

« *Sultan Bajazet, fils de sultan Mahomet, par*
» *la grâce de Dieu, empereur de l'Asie, de*
» *l'Europe et de toutes les côtes maritimes,*
» *au pape Alexandre, pontife de l'Eglise*
» *romaine, père de tous les chrétiens par la*
» *volonté de la divine Providence; salut et*
» *amitié.*

» Votre légat George Bozzo m'a rapporté

» que le roi de France a dessein de réclamer
» mon frère Zizime qui est entre vos mains.
» Ce désir de sa part est aussi contraire à mes
» intérêts que nuisible aux vôtres et à ceux
» de toute la chrétienté. Je pense, et votre
» légat pense comme moi, qu'il y va de votre
» tranquillité, de l'accroissement même de
» votre puissance, comme de ma satisfaction,
» que mon frère que vous avez entre les
» mains, et qui doit mourir un jour, soit amené
» là sans délai; sa mort devenant l'événement
» le plus agréable pour moi, deviendra le
» plus utile pour vous. Qu'il vous plaise donc
» le plus tôt possible d'aider Zizime à être
» délivré des misères de cette vie; que son
» ame, par vos soins, soit transportée dans
» un autre séjour où elle jouira d'un repos
» bien plus assuré. Si vous remplissez mon
» vœu, si vous m'envoyez son corps dans tel
» lieu au-delà de la mer qu'il vous plaira
» d'indiquer, je vous ferai tenir d'avance et
» dans un endroit convenu la somme de trois
» cent mille ducats d'or, avec lesquels vous
» pourrez acheter des domaines à vos enfans.
» Je promets en outre tant que je vivrai d'en-
» tretenir vos soins avec bonne et solide ami-
» tié, et de ne vous rien refuser de ce que

» vous pourrez désirer de moi. Je promets » qu'il ne sera fait nul tort à aucun chrétien, » de quelque condition ou qualité qu'il soit, » sur terre et sur mer, soit par moi, soit par » quelqu'un de mes sujets, à moins de provo- » cation. Et pour que vous ne formiez aucun » doute sur mes promesses, je jure de remplir » les conditions que je propose, au nom du » vrai Dieu qui créa le ciel et la terre, et » tout ce qu'ils renferment, ce Dieu que » nous croyons et que nous adorons vous et » moi (1). »

Alexandre retint Zizime au château Saint-Ange jusqu'à l'arrivée de Charles VIII en Italie. Ce jeune et ambitieux souverain avait acheté les droits des Paléologue sur l'empire de Constantinople; et voulant opposer à Bajazet II un ennemi de plus en armant son frère contre lui, il força le pape à remettre Zizime entre ses mains. Il paraît que le pape livra ce prince, mais déjà empoisonné; car cette malheureuse victime, que Charles VIII mena à sa suite à la conquête du royaume de Naples,

(1) Copié mot à mot par Philippe de Patriarchés, clerc de Forli, notaire public, apostolique et impérial. Florence, ce 15 mars 1494, au couvent de la Croix de l'ordre des Frères Mineurs. (Voyez preuve des mémoires de Philippe de Comines.)

mourut en chemin à Terracine, au milieu des illusions de vengeance et de grandeur qu'il croyait prêtes à se réaliser pour lui. Bajazet envoya demander à Naples le corps de son frère, et plein de la joie secrète d'être enfin délivré d'un ennemi aussi dangereux, il le fit déposer à Pruse, avec la plus grande pompe, auprès du tombeau de leur aïeul commun, Amurath II.

Bajazet n'ignorait pas que la mort seule de son frère avait dissipé la ligue chrétienne qui s'était formée contre lui; il fit retomber tout le poids de sa vengeance sur les Vénitiens. Il envoya contre eux une flotte de deux cent cinquante voiles, à laquelle la république n'opposa qu'une flotte inférieure, comptant sur la supériorité de la science navale et sur l'habileté de ses amiraux. La flotte vénitienne fut battue et brûlée sur l'Adriatique. La prise de Lépante, par les Ottomans, fut le prix de leur victoire; Modon et Coron dans la Morée se rendirent aux armes triomphantes de Bajazet.

Le Frioul ne tarda pas à être envahi par une 1500. armée de terre qui combattit aussi heureusement que la flotte. Ludovic Sforce, qu'aucune alliance n'effrayait, que la différence de religion n'arrêtait pas; Ludovic Sforce, duc de Milan,

appela le sultan à son secours, afin de pouvoir se défendre contre les Vénitiens et contre Louis XII.

De leur côté, les Vénitiens, soutenus par Ferdinand, roi d'Espagne, et par Gonsalve, surnommé le Grand Capitaine, prirent aux Ottomans vingt galères, l'île d'Egine et Céphalonie. Enfin cette guerre onéreuse aux Vénitiens qui en faisaient tous les frais, et dont les succès étaient balancés, se termina par un traité de paix que négocia André Gritti, alors prisonnier de Bajazet, traité qui coûta à la république l'île de Sainte-Maure. Elle obtint de son côté la liberté de trafiquer sur la mer Noire, et le droit d'avoir un consul à Constantinople.

Bajazet avait commandé en personne son armée de terre dans l'expédition du Frioul. A son retour, il rencontra aux environs de Monastice, près du mont Athos en Thessalie, un derviche qui l'aborda en lui demandant l'aumône. Le faux mendiant porta en même tems au sultan un coup de poignard qui ne l'atteignit pas. L'assassin fut mis en pièces; mais l'attentat fit époque dans les annales ottomanes, en ce qu'il donna lieu à un usage établi depuis à la cour des sultans. Les historiens nationaux affirment que c'est à l'occasion de cet événement qu'aucun étranger n'approche du grand-

seigneur sans être conduit par deux capidgis qui lui tiennent les bras.

Ce derviche fanatique passa pour avoir été armé par un sectaire nommé Schéitan-Culi, qui venait de paraître dans l'ancien territoire d'Iconium, sur ce sol asiatique où la crédulité et l'enthousiasme disposent naturellement les esprits à aimer les innovations et à embrasser les erreurs. Schéitan-Culi venait de quitter les cavernes qu'il habitait depuis sept ans, et sous le masque de sainteté dont il se couvrait il avait levé l'étendard de la rébellion. Déjà le cadi de Satalie avait été écartelé par son ordre. Le beglierbey de Natolie, vaincu et fait prisonnier, annonçait tout ce qu'on devait craindre d'un ennemi domestique dont l'arme était la religion, et l'empire celui des consciences. Schéitan-Culi était devant Kutaïa. Les habitans refusaient de se rendre, et le beglierbey de Natolie était déjà empalé et exposé sous leurs murs, lorsque le prince Corcud partit de Magnésie à la tête des troupes de ce sangiacat, et se présenta pour repousser le rebelle.

Bajazet, trop peu aimé pour être bien servi, n'apprit que par la défaite de son fils les dangers que courait l'empire. Il les jugea assez grands pour envoyer contre Schéitan-Culi le

meilleur général qu'eussent alors les Ottomans, Ali-Pacha lui-même. Le frère de Corcud, achsangiac d'Amasie, eut ordre de joindre ses troupes à celles qu'amenait le brave Ali. Il joignit le rebelle, l'attaqua, combattit avec sa valeur accoutumée; mais il fut tué dans la mêlée, et sa mort entraîna la déroute de l'armée ottomane.

Cependant la révolte de Schéitan-Culi ne fut qu'un orage passager qui menaça le trône des sultans, sans même arriver jusqu'à lui. Schéitan-Culi victorieux se détourna du côté de la Perse, et disparut des fastes de l'histoire ottomane, semblable à la nuée la plus redoutable qui ne se forme quelquefois que pour se dissiper d'elle-même.

Le calme qui suivit la révolte de Schéitan-Culi laissa quelque repos à Bajazet II. Ce prince bizarre, qui réunissait tous les contrastes d'un caractère faible, livra son oisiveté à la débauche qu'il avait toujours aimée; et, au milieu des excès de l'intempérance et de l'ivrognerie, on le vit tout-à-coup s'amender avec repentir, et adopter le genre de vie austère et pénitente qui lui valut après sa mort le surnom de wéli, ou de saint. Ami des lettres, qu'il avait toujours cultivées, on le vit protéger

les savans. Sa libéralité à leur égard allait jusqu'à leur donner des pensions annuelles de dix mille aspres, ou cent piastres environ de la monnaie moderne. A l'exemple de son père, il fonda à Constantinople une académie qui porte son nom. Il y attacha le privilége, pour tout musulman agrégé au corps des ulémas, d'y être entretenu, et de remplacer à son gré le cadi dont le poste deviendrait vacant dans les places inférieures de cette magistrature, ce qui assimile cette faveur absolument au droit d'indult dont jouissaient les membres du parlement de Paris pour les bénéfices ecclésiastiques.

Cependant Bajazet sentait qu'il n'avait plus qu'un corps usé par l'abus des plaisirs. Ses mains, appesanties par l'âge, commençaient à trouver le sceptre trop pesant. Sa carrière avait été remplie de soucis et d'agitations; il résolut d'abdiquer et de couronner à sa place un de ses enfans. Des chagrins domestiques fatiguaient ce prince ombrageux, et sa dévotion pusillanime ne l'empêchait pas d'être barbare quand il aurait pu n'être que sévère. Sa propre famille offrait un foyer de rébellion, de discorde et de haine. Les menaces prophétiques de Zizime se vérifiaient. Il restait cinq fils à Bajazet II, de huit dont il s'était vu père;

Achmet, prince indolent et pacifique, était l'aîné; Corcud était le second, prince aimé généralement pour l'aménité de son caractère, et dont nous avons déjà fait connaître le goût pour la musique et pour les arts amis de la paix; les trois autres étaient Sélim, Atzian et Mahomet, tous trois ambitieux, avides de régner, et tous trois jaloux de voir le trône impérial vacant pour se le disputer. Sélim, plus prudent, se préparait dans le silence, et se tenait à Trébizonde, prêt à profiter des événemens. Atzian et Mahomet, plus pressés, moins circonspects et par-là moins dangereux, secouèrent dans leurs sangiacats le joug de la dépendance, et méprisèrent les ordres du sultan leur père. Bajazet, toujours sombre et tortueux dans l'exercice de sa puissance et dans les calculs de sa politique, envoya étrangler Atzian; et plus profond encore dans ses moyens de pourvoir à sa tranquillité envers Mahomet, il le fit empoisonner, et prit soin que l'obscur instrument de sa vengeance fût jeté lui-même dans la mer, enfermé dans un sac de cuir.

Des trois fils qui lui restaient, ce fut Achmet l'aîné qu'il se proposa de mettre sur le trône à sa place. Cette volonté fut reçue avec défaveur par tous les ordres de l'état que Bajazet s'était

aliénés. Les janissaires surtout, qui le haïssaient parce qu'ils croyaient être hais de lui, élevèrent la voix et murmurèrent hautement. Le prince Achmet acheva de les irriter par une imprudence prématurée qui le perdit dans leur esprit. Les janissaires, sans doute pour éprouver d'avance ce sultan qu'ils étaient menacés d'avoir pour maître, lui demandèrent s'il leur accorderait le don d'usage à son avènement au trône. Achmet leur répondit qu'il le refuserait, parce que, ne comptant pas faire la guerre, leur milice cesserait de lui être utile, et qu'elle n'avait que trop coûté jusqu'ici à ses prédécesseurs. Leur indignation s'accrut de leur mépris pour un prince qui s'annonçait pour être moins libéral encore et moins guerrier que son père, qu'on ne regrettait point, et tous jurèrent par un pacte unanime qu'Achmet ne serait jamais leur sultan.

Les esprits s'aigrirent, les murmures engendrèrent des complots secrets, et leur résultat fut l'envoi du Zembercki-Bachi à Trébizonde, pour sonder les dispositions du prince Sélim. L'ambition fermentait chez lui dans un cœur capable de tous les excès; l'exemple de ses deux frères Atzian et Mahomet était le seul frein qui pût le forcer à attendre que l'occasion favorisât ses vœux. Il accueillit avec trans- 1510.

port l'officier que les janissaires lui députaient, et un pacte commun de rébellion fut souscrit sur-le-champ. Sélim rassembla vingt mille hommes qu'il tenait tout prêts, et passa la mer Noire à leur tête. Il eut soin de colorer sa révolte du prétexte spécieux d'aller visiter son père. En effet, c'est le devoir le plus sacré pour un musulman, et le plus méritoire après le pélérinage de la Mecque; et Sélim n'avait pas vu Bajazet II depuis que ce prince était monté sur le trône.

Le vieux sultan ne se méprit pas sur les desseins d'un fils qui venait le voir avec une si nombreuse suite. Il marcha à sa rencontre à la tête de ces mêmes janissaires qui n'osèrent pas se déclarer pour Sélim. Bajazet, tourmenté de la goutte, se fit porter en litière à la tête de l'armée; et le père et le fils, armés l'un contre l'autre, se trouvèrent en présence sous les murs de Tchourlù, sur la route d'Andrinople à la capitale de l'empire. Sélim vaincu ne fut point poursuivi; les janissaires refusèrent de marcher. Ils triomphèrent, soit par l'habitude de la discipline, soit par la honte de trahir sur le champ de bataille le sultan qui était au milieu d'eux, soit enfin que les partisans secrets de Sélim ne fussent pas encore en assez grand nombre

pour entraîner dans leur révolte la milice entière; mais la lutte impie du fils armé contre son père, passa pour une calamnité publique aux yeux de tous les Ottomans, car la tradition donna depuis le nom de Caza-Boulou (nuage noir) au cheval que montait Sélim, et qui, par sa vitesse, le déroba au châtiment. En effet, le prince coupable s'enfuit à toute bride, s'arrêta à peine à Varna, et se jetant dans une barque, il ne se crut en sûreté que quand il eut repassé la mer, et trouvé un asile à Caffa dans la Crimée.

Bajazet manda à son fils Achmet de venir 1511.
auprès de lui pour monter sur le trône; mais ce prince, d'un caractère paisible, se contenta de répondre à son père que les grands de l'empire et les janissaires préféraient avoir Sélim pour sultan. Entre deux fils, dont l'un refusait l'empire et l'autre s'était armé pour l'envahir, le vieux Bajazet résolut de continuer à gouverner. Mais il avait annoncé qu'il abdiquerait; et ce qui est dit ou fait par un sultan est regardé par les Ottomans comme irrévocable. Aussi les grands de l'empire et les janissaires députèrent de nouveau le Zembaraki-Bachi vers Sélim, pour lui annoncer qu'ils l'attendaient afin de le couronner.

Sur la foi de leurs promesses, le prince sortit de sa retraite de Crimée; mais il mettait toujours en avant le pieux prétexte de venir rendre ses respects à son père, et n'approchait de Constantinople qu'avec crainte, comme un coupable qu'une première tentative, quoiqu'impunie, avait intimidé.

Les janissaires allèrent à sa rencontre, et le reçurent sous les tentes qu'ils avaient dressées dans la prairie d'Jeni-Batchi, près de la porte d'Andrinople. Tous les odas étaient dans la joie. Le sérail était dans la consternation. Bajazet, plein d'inquiétude, jeta les yeux autour de lui, et ne vit plus que la garde intérieure de son palais. Il jugea la résistance inutile, et envoya le grand-visir au camp d'Jeni-Batchi demander si c'était au trône ou à la vie de sou père que Sélim en voulait. Ce prince, aussi ambitieux qu'adroit, se confondit en protestations de respect et de soumission. Bajazet ne se méprit point à des formules si mensongères, et se soumit à sa destinée. Il se borna à demander la permission d'aller vivre à Démotica avec ses femmes et ses trésors. Sélim feignit de vouloir retenir son père; et ne pouvant vaincre sa résistance, il voulut du moins l'accompagner jusqu'à Kujuk-Chekméjé,

à deux heures de chemin de Constantinople, et il ne se sépara de lui qu'après avoir reçu publiquement sa bénédiction.

Cependant Bajazet II ne s'éloignait que lentement, et semblait jeter un regard en arrière sur le trône dont il venait de descendre. A peine avait-il fait quarante milles qu'il mourut avant d'arriver à Démotica. 1512.

Le soin que le nouveau sultan prit de venir en habits de deuil au-devant du convoi funèbre, l'ordre qu'il donna aux visirs et aux grands officiers de l'empire de porter eux-mêmes le corps de son père jusque dans les murs de Constantinople, et plus que tout son caractère connu, fortifient les aveux presque positifs des historiens orientaux, d'après lesquels le vieux sultan aurait été empoisonné par un médecin juif, conformément à l'ordre secret de Sélim. Pour salaire, le médecin fut, dit-on, mis à mort; de même que Bajazet avait fait jeter dans la mer le meurtrier de ses enfans, quoiqu'il n'eût fait que suivre ses ordres. On serait tenté de croire qu'il reste même au criminel tout-puissant une sorte de pudeur qui l'empêche de supporter les regards de ses complices.

Ainsi finit Bajazet II, après soixante-deux ans de vie et trente-deux ans de règne. C'est

en vain qu'il avait employé la plus longue partie de sa carrière à faire la guerre; c'est en vain qu'il avait conduit plusieurs fois lui-même ses soldats au combat; à peine lui accordèrent-ils l'activité et la bravoure On lui reprocha son goût pour les plaisirs; l'abus qu'il en fit lui valut des infirmités prématurées et la réputation d'un prince indolent et faible.

Le hasard ne pouvait pas faire naître deux princes contemporains d'une ressemblance plus parfaite que Bajazet II et Louis XI. Ils étaient tout aussi religieux en apparence, tout aussi froidement barbares, et tous deux également superstitieux et pusillanimes. Le prince chrétien, qui demandait à la vierge de plomb attachée à son chapeau la permission de commettre un crime de plus, n'avait rien à envier au prince musulman qui, faisant ramasser la poussière de ses habits, recommanda en mourant qu'on en fît une brique (1), et qu'on la mît dans son tombeau, sous son bras droit. Tandis que Louis XI, versant de fausses larmes aux pieds d'un hermite calabrois, ne demandait qu'un bouc émissaire qu'il pût,

(1) Suivant cette sentence de l'Hadis (ou dits du prophète) « l'homme dont les pieds ont été couverts de la poussière du » Seigneur, sera préservé par Dieu du feu de l'enfer. »

à l'exemple des Hébreux, sacrifier chargé de ses iniquités, Bajazet suppliait un sangiac de lui vendre le pont qu'il avait fait construire dans un esprit du bien public et de dévotion. Sa religion permettait au sultan de penser que les actes de bienfaisance récompensés dans l'autre vie peuvent s'acheter dans ce monde, et que leur mérite se transporte. Le philosophe sourit au préjugé qu'un tel trafic puisse exister entre le ciel et les hommes; l'humanité s'indigne de voir Bajazet faire étrangler sur-le-champ ce malheureux sangiac, pour le punir de son refus : mais le philosophe et l'historien remarquent que Bajazet n'osa faire détruire ce pont de peur de démériter dans l'autre vie, et que ne voulant pas non plus s'en servir, il traversa la rivière à cheval, quoiqu'elle fût large et le passage dangereux. Toute son armée le suivit, et les annales ottomanes font remonter à cet évènement l'institution des sonlacks (1).

---

(1) Les sonlacks sont une garde tirée des janissaires qu'on voit toujours à côté du souverain dans ses marches. Leur nom de sonlack dérivé de *son*, qui veut dire eau, rappelle l'événement où ils soutinrent sous leurs bras Bajazet dans le passage de la rivière. La chemise de soie qu'ils portent par-dessus leurs habits, désigne qu'ils furent obligés de jetter leurs vêtemens, et consacre, par cette distinction, le souvenir de leur dévouement pour leur prince.

Nous avons vu que les Ottomans, en refusant toutes les autres vertus qui font les grands princes à Bajazet II, lui accordent néanmoins la piété. Ce sultan, si on ne le juge ni comme père ni comme homme vertueux, mais comme souverain, ne fut point indigne d'occuper le trône. Non-seulement il conserva les conquêtes de son père, mais il étendit les limites de l'empire, et portant le premier coup à la puissance des soudans, il prépara l'Egypte à recevoir le joug, sinon de ses mains, du moins de celles de son successeur.

LIVRE VII.

Sélim I met à mort ses deux frères. — Guerre religieuse : Manifeste de Sélim contre Schah-Ismael. — Bataille de Tchaldiran. — Conquête de l'Arménie. — Le Diarbekir se donne à Sélim. — Guerre d'Egypte : défaite et mort du soudan Gauri. — Conquête de la Syrie. — Sélim va visiter Jérusalem — Il entre en Egypte : bataille de la Matarée. — Siége et prise du Caire. — Mort du dernier soudan Toman-Bey. — Massacre des Mammelucs. Institution du nouveau gouvernement de l'Egypte : établissement des Beys mammelucs. — Soumission volontaire des Arabes. — Le Schérif de la Mecque fait présenter à Sélim I les clefs du Keabé. — Cession solennelle du droit de l'Imameth à la maison ottomane par le dernier calife Mohammed XII. — Ambassade de Shah Ismaïl vers Sélim. — Triomphe et orgueil de ce Sultan ; ses vastes projets : sa mort, son caractère.

Un premier crime avait conduit Sélim jusqu'aux marches du trône, un parricide venait de l'y asseoir ; de nouveaux crimes devaient l'y affermir. Le prince qui disait : « Pour goûter le » plaisir de régner, il faut régner sans crainte, » ne pouvait pas hésiter à commettre un forfait.

En vain Achemet, son frère aîné, avait paru dégoûté pour jamais du rang suprême, dès le premier obstacle qu'il avait rencontré ; en vain Corcud, plus timide encore, avait-il assisté à la proclamation de Sélim, à son entrée triomphale dans Constantinople; en vain s'était-il déclaré son premier sujet : Achemet et Corcud faisaient ombrage au nouveau sultan, ils devaient périr.

Averti du sort que son frère lui préparait dans le silence, Achemet prit donc les armes pour défendre sa vie. Instruit de ses préparatifs, Sélim passa en Asie et marcha contre lui. Les deux armées en vinrent aux mains. Le malheureux Achemet fit des prodiges de valeur; mais il ne put balancer l'inégalité du nombre : ses troupes furent taillées en pièces sans avoir lâché le pied; lui-même eut un cheval tué sous lui, et sa corpulence l'ayant empêché de se dégager, il fut pris tout couvert de blessures. Selim, vainqueur, le fit étrangler sur le champ de bataille.

Corcud assuré du même sort, n'osa pas disputer sa tête les armes à la main; il aima mieux errer de cavernes en cavernes, tâchant d'ensevelir son existence dans l'obscurité, ou plutôt nourrissant l'espoir de passer comme Zizime chez les chrétiens. Moins heureux que lui, du

moins dans son évasion, Corcud fut découvert et livré à son frère qui, refusant même de l'entendre, le fit étrangler à l'instant.

Au meurtre de ses frères, Sélim joignit celui de cinq de ses neveux, jeunes princes, fils d'Achemet. On aurait dit que son génie furieux regardait comme criminels tous ceux qui pouvaient le devenir. Alors tranquille sur l'affermissement de son pouvoir, il se hâta de remplir le vœu de ses armées. Elevé au trône par le suffrage de la soldatesque ennemie du repos, il lui offrit un souverain digne d'elle. Le premier jour qu'il donna le signal de la guerre, il montra aux Ottomans quel maître ils auraient à servir. Son grand-visir lui demande dans quel endroit il veut que les tentes soient dressées; pour toute réponse, Sélim le fait étrangler. Le successeur du visir fait la même question, et éprouve le même sort. Un troisième, instruit par ces exemples, fait placer les tentes vers les quatre points de l'univers; et quand Sélim demande où est son camp: « Partout, lui ré-» pond l'adroit visir; tes soldats te suivront » de quelque côté que tu tournes tes armes. » « Voilà, dit le terrible sultan, comme il faut » me servir. »

Ce ne fut point à de faibles ennemis que 1514.

Sélim s'adressa. Le premier qu'il attaqua fut le célébre Schah-Ismaël, premier sophi de Perse, souverain de la Médie, de la Mésopotamie, de l'Assyrie et de l'Arménie ultérieure. Schah-Ismaël avait donné asile à Soliman, un des deux enfans du malheureux Achemet, qui avaient échappé à la vengeance du sultan leur oncle. A cette injure, il ajoutait le crime religieux d'être le protecteur des shyis.

Dès la naissance de l'islamisme, deux sectes avaient divisés les disciples de Mahomet. Ceux qui prétendaient marcher dans la voie du prophète, se distinguaient sous le nom de Sunnys. Les sectateurs d'Ali, au contraire, furent appelés shyis ou séditieux.

L'origine des shyis remonte à l'époque de la division du califat, et de son usurpation par les ommiades sur Ali, l'an trente-sept de l'hégire. L'opinion que ces sectaires s'étaient formée de la légitimité des droits d'Ali et de ses descendans au califat, à l'exclusion des ommiades et des abbassides, était le principe de ce schisme politique.

Pendant plus de six siècles les entreprises d'une foule de princes descendans d'Ali, désolèrent l'empire des califes.

Les Tartares détruisirent, dans leurs sanglantes invasions, une partie des sectes qui déchiraient l'islamisme. Ils éteignaient dans le sang des peuples leurs hérésies et leur culte. Ils ensevelirent presque la secte des shyis sous les ruines de Bagdad.

Schah-Ismaël, fondateur de la maison des sophis de Perse, imbu des dogmes de la secte, les répandit dans tous ses Etats. Les fureurs de ce prince contre les Sunnys allèrent jusqu'à faire détruire leurs mosquées, jusqu'à démolir les tombeaux de leurs saints.

Telle était la cause pour laquelle Sélim armait contre Schah-Ismaël. Le manifeste qu'il lui envoya, écrit de sa main en persan, et daté du camp de Maltepé près Scutari, deux jours après son départ de Constantinople, montre par le plus étonnant assemblage, l'esprit religieux, le génie et l'érudition d'un sultan, à-la-fois un des plus grands princes de sa maison et un des plus cruels souverains qui aient outragé l'humanité.

« Le monarque des Ottomans, écrivait-il à » Schah-Ismaël, le maître des héros et des braves » du siècle, qui égale Féridoun (1) en force et

(1) Sixième roi de Perse de l'ancienne dynastie Pischdadienne.

» en puissance, Alexandre-le-Grand en majesté et en gloire, Chosroës (1) en équité et » en clémence, l'ennemi né des infidèles et des » idolâtres, le soutien de la foi orthodoxe, l'effroi des tyrans et des Pharaons de notre âge, » le glorieux sultan Sélim-Kan, fils du sultan » Bajazet-Kan, fils du sultan Mahomet-Kan, » fils du sultan Amurath-Kan, adresse gracieusement la parole à toi, Emir-Ismaël, qui est » le dominateur de la Perse, le commandant » en chef des forces de ce royaume, le Dahhak (2) » de l'Orient, l'Effraziab (3) du siècle, le Dara (4) » de nos jours, pour te faire savoir que les » ouvrages sortis de la main du Très-Haut ne » sont pas des productions du caprice, et renferment des mystères impénétrables. L'homme, » qui est la plus noble des créatures et l'abrégé » des merveilles de Dieu, est sur la terre l'image » de ce divin Créateur. Mais l'excellence de

(1) Chosroës, quatorzième roi de la même dynastie.

(2) Cinquième roi usurpateur et tyran.

(3) Neuvième roi de la même dynastie, fameux dans les poésies persanes; Mahomet II parle des tours du palais d'Effraziab dans le distique qu'il répéta en entrant dans le palais du dernier empereur grec : Effraziab fut aussi méchant qu'infortuné.

(4) Darius Codoman, dernier roi de l'ancienne Perse, détrôné par Alexandre.

» l'homme ne s'acquiert et ne se conserve
» que dans la doctrine musulmane, et dans la
» soumission à la loi du prince des prophètes
» qui est le vrai calife, le vrai lieutenant du
» Dieu des miséricordes. Emir-Ismaël, tu es
» sorti de la voie du salut, tu as altéré la pu-
» reté des dogmes musulmans, tu as déshonoré
» le culte du vrai Dieu, en permettant la des-
» truction des temples, la démolition des sé-
» pultures des ames saintes, en avilissant le
» Coran, en prononçant des anathêmes contre
» les légitimes califes Abubekre, Omar et
» Osman.

» Ainsi, de l'avis de tous nos uhlemas et doc-
» teurs, nous allons revêtir la cuirasse pour te
» combattre et détruire l'hérésie dans ta per-
» sonne; nous allons tirer nos armes glorieu-
» ses du fourreau de notre colère, et faire
» marcher nos guerriers, dont le cimeterre
» n'épargne personne, dont la lance porte des
» coups mortels, et dont les flèches attein-
» draient l'ennemi jusques dans la constellation
» du sagittaire: avec l'assistance du Très-Haut,
» nous vérifierons contre toi le proverbe qui
» dit: Celui qui sème des épines ne peut mois-
» sonner que des afflictions et des amertumes.
» Au reste, salut à qui suit la voie du salut. »

Schah-Ismaël envoya à Sélim le nouveau Coran et un lion; Sélim lui renvoya en échange l'ancien Coran, la surnna que les sectateurs d'Ali n'admettent point, et deux dogues énormes. Cette déclaration symbolique fut l'avant-coureur des combats.

Dans cette lutte où la bravoure fut égale, les Ottomans avaient pour eux leur nombre, leur discipline, leur artillerie et la réputation de leurs janissaires qui valaient à eux seuls presqu'une armée. LesPersans avaient cent mille chevaux, et plus que tout l'aridité des immenses déserts qu'il fallait traverser pour les joindre.

Rien n'arrêta Sélim : en vain le beglierbey de la Natolie, appuyé de sa longue expérience, osa-t-il lui représenter que dans les contrées qu'il allait parcourir il ne trouverait que des sables brûlans qui lui refuseraient les vivres, les fourages et jusqu'à l'eau. « Vous ne rencontre-» rez, disait-il, que des villages abandonnés, » des cabanes brûlées, des puits comblés, em-» poisonnés; et derrière ces barrières natu-» relles, l'armée persane fraîche et nombreuse » nous attendra pour nous combattre avec » avantage. » Sélim, indigné, fit étrangler le courageux vieillard, et donna l'ordre à ses soldats de passer l'Euphrate.

Il s'engagea dans ces déserts sur la foi d'Aliadoulet, prince de l'Arménie, qui avait promis de fournir des vivres et de protéger les convois qui devaient arriver des provinces asiatiques; mais en moins de six jours on vit l'armée ottomane exposée aux ardeurs d'un soleil dévorant, aveuglée, presque étouffée par les nuages de sable que le vent soulevait autour d'elle dans sa marche; réduite par la perfidie d'Aliadoulet à se nourrir de quelques fruits amers qu'ils rencontraient de loin en loin, et pour comble de maux en proie à la dysenterie. Les soldats murmuraient hautement et menaçaient déjà de se révolter, lorsque Sélim apprit que son ennemi, négligeant tous ses avantages, faisait la faute de venir au-devant de lui. A cette nouvelle inespérée, les murmures cessèrent et l'armée ne demanda plus qu'à combattre. Les Persans couverts d'or et de pierreries, menant avec eux des vivres en abondance que portait une multitude de chameaux, n'offrirent plus aux Ottomans affamés et avides qu'une proie et des dépouilles.

Ce fut sous les murs de Tauris, dans la plaine 1514.
fameuse de Tchaldiran, que se vuida la querelle de Sélim et de Schah-Ismaël.

Le sultan qui n'épargnait pas le sang des hommes, mit en première ligne les corps qu'il

voulait sacrifier. Il réserva ses spahis, ses janissaires et son artillerie pour le moment où les Persans, fatigués de carnage, se croiraient victorieux.

Sa prévoyance ne fut pas trompée : la destruction de quarante mille Ottomans, tombés sous les flèches, sous le cimeterre, sous les massues des Persans, ne put fixer la victoire du côté de Schah-Ismaël ; ses troupes se désunirent pour poursuivre les fuyards; elles croyaient avoir vaincu en entier l'armée ottomane lorsque celle-ci apparut. Au même moment l'artillerie foudroya les Persans; les spahis donnèrent, et Sélim lui-même chargea à la tête de dix-sept mille janissaires. Les Persans ne perdirent d'abord le terrain que pied à pied : bientôt leurs masses s'éclaircirent sous le feu des pièces de canon, et leur déroute devint générale. Schah-Ismaël échappa à la faveur de la nuit, et grace à la vitesse de son cheval. Tauris, sans résistance, ouvrit ses portes au vainqueur. Telle fut l'issue de la célèbre journée de Tchaldiran, si chèrement achetée, que les Ottomans la comptent parmi les jours malheureux, quoique sa gloire et son succès la leur fassent appeler *le jour du jugement.*

Cependant un butin immense, des monceaux

d'armes incrustées d'or et de pierreries, des troupes de femmes, d'une rare beauté, devenues esclaves, ne pouvaient empêcher la disette qui menaçait les vainqueurs. A cette crainte l'armée devint sourde à la voix de Sélim, qui aurait voulu suivre les vaincus jusque dans la Perse. Tout annonçait un soulèvement général : les chefs des janissaires et des spahis déclarèrent qu'ils ne répondaient pas de leurs troupes ; et que le sultan devait retourner sur ses pas s'il voulait être obéi.

L'orgueilleux Sélim céda à la nécessité, et donna l'ordre de rétrograder. Il était tems ; car Schah-Ismaël vaincu, mais non pas découragé, marchait déjà avec de nouvelles forces : la cavalerie géorgienne qui formait son avant-garde parut sur les bords de l'Euphrate avant que les Ottomans eussent repassé le fleuve : deux mille se noyèrent ; plusieurs pièces de canon demeurèrent abandonnées ; une partie du bagage fut pillé, et Sélim se trouva heureux de ramener à Amasie les débris de son armée victorieuse.

Il pouvait bien différer ses vengeances, mais 1515.
non pas les oublier : il avait à punir un allié qui l'avait trahi.

Le souverain de l'Arménie, Aliadoulet, régnait sur un pays qui s'étendait depuis les con-

fins du Sangiacat d'Amasie, jusqu'aux extrémités orientales de la Caramanie. Cette contrée difficile que traverse les monts Taurus était une frontière naturelle devenue nécessaire à l'empire ottoman.

Aliadoulet menacé ne chercha plus qu'à se défendre. Quinze mille chevaux et autant de fantassins furent toutes les forces qu'il put opposer à son ennemi. La nature du terrain ne permit pas à Sélim de déployer l'immense armée qu'il venait de réunir pour écraser l'Arménie. Joussout-Sinan-Pacha, qui s'était couvert de gloire à la bataille de Tchaldiran, fut détaché avec vingt mille spahis et vingt mille janissaires, contre ces montagnards qu'il fallait plutôt poursuivre que combattre. De défilés en défilés, de cimes en cimes, les Arméniens se virent chassés comme des bêtes fauves. La constance et la valeur des Ottomans triomphèrent de l'agilité des soldats d'Aliadoulet. Lui même, forcé de fuir, fut pris vivant avec tous ses enfans dans une caverne où il s'était réfugié. Cette malheureuse famille fut amenée aux pieds du sultan qui la fit exterminer toute entière.

Ainsi finit cette guerre de six semaines presqu'à la fois commencée et terminée par Sinan-Pacha, général digne de Sélim, et qui disait : « Tout l'art de vaincre consiste à attaquer l'en-

» nemi dès qu'on l'aperçoit sans lui donner le » tems d'ouvrir les yeux pour nous compter. »

L'Arménie avait coûté peu de jours, peu de sang à conquérir. Sélim voyant ses communications assurées, crut pouvoir attaquer la Perse avec plus de succès que l'année précédente. Mais à peine eut-il donné l'ordre à son armée de se mettre en mouvement, que les janissaires s'écrièrent tout d'une voix qu'ils ne retourneraient plus dans ces sables arides où il fallait combattre la famine et les élémens. Au milieu des cris séditieux, Sélim entendit prononcer le nom de son fils Soliman. L'exemple qu'il avait donné lui-même devenait son propre arrêt : il frémit, ferma les yeux, et ramena l'armée n'osant pas la punir. Il eut soin sur la route de disperser les différens corps, et s'approcha de Constantinople avec les janissaires qu'il destinait à servir d'exemple. Il les laissa sur la côte d'Asie, et rentra seul dans la ville et dans le sérail. A l'instant même il fit élever des batteries pour en défendre les approches, et envoya déclarer à sa milice qu'il ne voyait plus en elle qu'une populace révoltée contre son maître.

Plus punis par la honte qu'ils ne craignaient de l'être par le châtiment, les janissaires éton-

nés, confondus, se présentèrent en foule aux portes de Constantinople, mais sans armes, un bâton blanc à la main, tels qu'ils le portent pendant la paix, et implorant à grands cris leur pardon; bientôt ils demandèrent eux-mêmes à livrer les auteurs de la rébellion. Sinan-Pacha, aussi cher aux soldats qu'à son maître, se présenta au milieu d'eux. A peine leur eut-il parlé, à peine leur eut-il permis d'espérer que Sélim se laisserait fléchir, que les janissaires, le jour même, amenèrent, comme en expiation, plusieurs de leurs chefs chargés de chaînes. Les coupables furent décapités devant les portes de la ville, et le sultan permit au reste de la milice de rentrer dans ses Odas. Le prince Soliman, quoique absent de l'armée à l'époque du mouvement séditieux qui s'était élevé, crut devoir venir se justifier devant son père, qui l'aurait puni s'il l'eût soupçonné criminel, et qui se félicita de le trouver innocent.

La terreur qu'inspirait Sélim venait de lui
1516. rendre ses soldats; la haute idée qu'on avait de sa puissance, ne tarda pas à lui donner de nouveaux sujets. Les peuples du Diarbékir, de l'antique Mésopotamie, placés entre la Perse et l'Asie ottomane, offrirent au sultan de secouer le joug de Schah-Ismaël, sous la seule condition

de se choisir leur souverain, et de n'être que ses tributaires. Sélim les avoua d'abord avec défiance, puis les soutint ouvertement dans la lutte qu'ils engagèrent pour s'affranchir, et le Diarbékir fut attaché pour jamais à l'empire ottoman.

Le sultan crut devoir cette conquête à ce zèle de religion qui l'avait armé contre Schah-Ismaël; et pour remercier le prophète de la protection qu'il lui devait, il résolut de persécuter les chrétiens en son nom et pour sa gloire. Il leur reprit toutes les églises que Mahomet II leur avait laissées lors de la conquête de Constantinople, et les convertit en mosquées. Il ordonna de plus aux sectateurs de Jésus-Christ, aux infidèles de se faire circoncire et de prendre le turban dans un tems limité, sous peine de la vie. C'en était fait de tous les chrétiens grecs, qui sans doute eussent préféré la mort à l'abjuration de leur foi, s'ils n'eussent trouvé leur sauve-garde dans la prudence du grand visir et du muphti. L'interprète de la loi de Mahomet protesta contre l'apostasie ordonnée aux chrétiens, en citant les paroles même du Coran : « Personne ne sera » forcé de suivre la religion de Mahomet, depuis » qu'il aura atteint l'âge de raison, pourvu qu'il » paie chaque année un tribut de douze dragmes

» d'argent pur. » En même tems le muphti conseilla sous main au patriarche grec d'invoquer le témoignage arabe de trois janissaires âgés chacun de plus de cent ans, qui affirmèrent que Mahomet II avait abandonné à ses nouveaux sujets la propriété des églises dont Sélim les expulsait.

Il n'en refusa pas moins de rendre les temples, mais il permit aux chrétiens d'en bâtir en bois, et leur laissa la vie et le libre exercice de leur religion. Le sultan se crut généreux en n'étant même pas juste; il se crut humain en n'étant pas barbare. La sagesse du grand-visir et du muphti lui conservèrent, à son insu, une foule de négocians et d'artisans utiles que son premier arrêt condamnait à la mort, ou du moins à l'exil.

La Perse intimidée, l'Arménie subjuguée, suffisaient à la tranquillité de Sélim, mais non pas à son ambition. L'Egypte lui offrait une conquête d'autant plus glorieuse qu'elle lui serait plus disputée. Bajazet lui en avait applani le chemin; la trahison lui montra des auxiliaires parmi les meilleurs soutiens du soudan qu'il voulait combattre. Déjà, aidé de ses armes et de ses intrigues, Sélim ne dédaigna pas d'employer encore la ruse. Il fit publier que

ses préparatifs de guerre étaient destinés contre la Perse, et envoya même ses bagages jusqu'à Siras. Les mamelucks, qui suivaient de l'œil les mouvemens d'un si redoutable ennemi, détachèrent quelques corps de cavalerie jusqu'à Alep pour éclairer la marche de Sélim, et pour connaître ses véritables intentions. Saisissant ce prétexte, et feignant de regarder cette mesure comme une agression, le sultan changea tout à coup de route à Césarée, et se présenta devant Alep avec cent cinquante mille hommes que Sinan-Pacha commandait sous lui.

Le brave Gauri, soudan des mamelucks, n'évita point l'ennemi qui venait le provoquer. Il pouvait balancer l'inégalité du nombre en refusant le combat, en attirant l'armée ottomane jusque dans les déserts de l'Egypte; telle était l'opinion des généraux fidèles qui l'accompagnaient: mais Cairbey, gouverneur d'Alep, et Gazelbey, gouverneur de Damas, les deux traîtres que la jalousie et l'ambition avaient mis dans les intérêts de Sélim, ouvrirent un avis tout opposé; ce fut celui que le soudan embrassa pour son malheur.

La bataille se donna le même jour que le sultan avait, quelques années auparavant, vaincu les Perses dans les plaines de Tchaldiran.

Au premier choc, les mamelucks renversèrent la cavalerie d'Asie qui se trouvait placée devant eux; mais la cavalerie européenne avait rétabli le combat. L'événement était douteux, lorsque la défection de Cairbey décida la victoire. Sélim, intrépide, infatigable, animait ses soldats par ses paroles et par son exemple. Pressés, poussés, rompus, les mamelucks furent enfin obligés de céder au nombre, à la force et à la fortune. Dans ce moment désespéré, Gauri accourut pour les rallier. Sourds à sa voix, les plus braves ne songèrent qu'à se soustraire au fer ottoman. Le soudan, se voyant à la fois trahi et vaincu, dédaigna de survivre à sa défaite; il se jeta au milieu des rangs ennemis, et s'y ouvrit un passage, renversant tout ce qui se présentait devant lui. Il appelait Sélim à haute voix, et le défiait au combat; hors d'haleine enfin, et écumant de colère, le terrible Gauri tomba sans connaissance, quoique sans blessures, et expira sur les cadavres des Ottomans qu'il avait abattus sous ses coups.

La journée de Bury valait à Sélim la con-
1517. quête de la capitale de la Syrie. La riche et populeuse Alep ouvrit ses portes au vainqueur; les principaux habitans lui en apportèrent les clefs, et le vendredi suivant la mosquée reten-

tit du nom de Sélim proclamé dans le Koutbé. Damas ne tarda pas à suivre l'exemple d'Alep. Les chefs de cette cité célèbre allèrent au devant du sultan implorer sa clémence, et s'en virent accueillis avec bienveillance. On a besoin de penser que la politique prend souvent le masque de l'humanité pour retrouver le cruel et impitoyable Sélim dans ce vainqueur généreux qui ne marque son passage que par des bienfaits. Non content d'abolir les lois sanguinaires des mamelucks, il ordonna à ses commandans de traiter ses nouveaux sujets avec douceur, et voulut que le cours du commerce ne fût pas même interrompu par le bruit de ses armes victorieuses.

L'habile souverain, pour achever de s'attacher la multitude par la séduction, montra l'empressement le plus adroit à connaître les sheiks et les derviches du pays. Il alla jusqu'à visiter un hermite qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. « Prions ensemble, dit » le solitaire au prince prosterné devant lui : » ne vous écartez pas de la piété et des de» voirs du trône ; appuyez-vous sur le bras du » Tout-Puissant, le maître de la vie des » hommes et de la destinée des empires. »

L'hermite assura Sélim que l'Egypte serait

bientôt soumise à sa puissance. Il lui déclara même que sa prédiction était fondée sur ces paroles mystérieuses qu'il avait tirées au hasard des psaumes de David : « Demande-le-moi, et » je te donnerai en héritage l'empire des na- » tions; et je ne donnerai pour bornes à ton » empire que les bornes de la terre (1). »

Mais comme une indiscrète curiosité n'appartient pas moins aux ames fortes qu'aux esprits faibles, Sélim voulut encore que le solitaire, versé dans ces connaissances théurgiques que les peuples ignorans s'obstinent à interroger avec autant de confiance que d'effroi; Sélim voulut savoir et le sort et la durée de son règne. Cédant à ses instances, le vieillard lui apprit qu'il ne s'étendrait pas au-delà de neuf années, mais qu'il serait marqué dans les fastes ottomanes par les événemens les plus glorieux. Le solitaire ajouta à Sélim que le règne de son fils Soliman serait heureux, durerait près d'un demi-siècle, et que des actions éclatantes et de grandes vertus le signaleraient. « Ah ! » reprit le sultan les yeux baignés de larmes, » si le ciel eût voulu m'accorder une si longue » vie, ma gloire eût égalé celle de Salomon. »

---

(1) *Postula a me, et dabo tibi gentes hereditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ.* Ps. 2.

L'événement répondit trop bien à la prédiction pour qu'elle ne semble pas faite après coup. Un prince du caractère de Sélim avait-il besoin d'apprendre d'un derviche que l'horoscope de Soliman était dans l'exemple de son père, et que, du moins pour un temps, l'héroïsme appelle l'héroïsme, et que les grands hommes se succèdent chez les nations ?

Sélim, assuré des vœux du pieux solitaire, marcha avec confiance à la conquête de l'Egypte. Antioche, Baruth, Tripoli, Sidon, Gaza, ouvrirent leurs portes. La Palestine imita l'exemple de la Syrie. Mais les mamelucks attendaient les Ottomans à l'entrée de l'isthme. Sinan-Pacha, qui commandait l'avant-garde, sortit de Gaza pour les combattre. Les habitans prirent ce départ pour une fuite, et avec une précipitation aussi perfide qu'imprudente, ils massacrèrent tous les malades qui étaient demeurés dans la ville. Sinan, vainqueur des mamelucks, revint devant Gaza, et, transporté de colère contre les habitans, il vengea par le sac de leur ville le meurtre inutile de quelques malheureux égorgés au mépris de tous les droits humains.

Sélim s'avançait avec le gros de l'armée. Il apprit à la fois le premier combat et la première victoire des Ottomans contre les mame-

lucks sur le territoire égyptien. Ce succès amena un intervalle de repos qui ne fut pour lui qu'un temps donné à mieux concerter son plan d'attaque. Mais au milieu des soins qu'entraînait la périlleuse entreprise qu'il commençait, il se souvint qu'il passait près de Jérusalem, et voulut aller visiter le berceau de tant de prophètes, le théâtre de tant de miracles. Il se prosterna dans le temple de Salomon, et offrit un mouton en sacrifice. Ceux qui savent que les princes ottomans ont constamment fait marcher de front l'amour des lettres, des sciences et des arts et l'esprit religieux, ne s'étonneront pas plus de voir Sélim I visiter Jérusalem, qu'ils ne seront étonnés de voir Mahomet II contempler Athènes et les vestiges de sa splendeur. Jérusalem est une sainte cité que l'islamisme ne défend pas de révérer. La religion mahométane honore la mémoire de tous les saints de l'ancienne loi. Adam est appelé par elle *le Pur en Dieu;* Noé, *le Sauvé de Dieu;* Abraham, *l'Ami de Dieu;* Jacob, *l'Homme nocturne de Dieu;* Joseph, *le Sincère en Dieu;* Job, *le Patient en Dieu;* Moïse, *la parole de Dieu.* La seule différence de tradition, c'est que les musulmans se représentent le législateur du peuple d'Israël avec une verrue au nez et une autre au bout

de la langue. Ils portent un respect égal au nom du roi David, qu'ils appellent *le Vicaire de Dieu.* Ils croient que ses psaumes sont descendus du ciel, qu'ils renferment des mystères, des prophéties et des préceptes, ainsi qu'on l'a vu dans la visite de Sélim au saint solitaire de Damas. L'opinion générale est que la voix du roi David enchantait les oiseaux, amollissait le fer, applanissait les montagnes. Son fils Salomon est surnommé *l'Affidé de Dieu*, et est regardé comme le plus grand, le plus magnifique et le plus glorieux monarque qui ait régné sur la terre. Enfin Jésus-Christ est distingué de tous les autres saints ou prophètes par le nom sublime d'*Esprit de Dieu*, et l'islamisme admet la conception immaculée. Les docteurs musulmans et tout le peuple de Mahomet d'après eux reconnaissent que Jésus-Christ, le plus grand des prophètes, le messie des nations, le sauveur du monde, est destiné, quand les siècles seront finis, et qu'il n'y aura plus de tems, à venir rappeler les hommes à la pénitence et à l'unité d'un même culte; mais ce culte sera l'islamisme, qui n'est rien moins que la Sainte Ecriture accomplie et perfectionnée. Ainsi les musulmans ne reconnaissent que Mahomet, l'*Envoyé de Dieu*, au-dessus de Jésus-Christ. Sélim

passa trois jours à Jérusalem ; il y fit d'abondantes aumônes, et il y pria. Sa religion lui ordonnait de croire que l'hommage offert par l'intermédiaire de son prophète était le seul agréable au Dieu de vérité.

Le sultan rejoignit son armée à Gaza, et marcha bientôt après contre les mamelucks. Les élémens semblèrent le favoriser dès ses premiers pas.

Le désert qui sépare la Palestine de l'Egypte n'offre qu'un sol mouvant, sablonneux et brûlant. C'est le domaine des vents les plus impétueux, qui, sans y rencontrer plus d'obstacles que sur la mer, soulèvent des vagues de sables qui arrêtent, aveuglent et étouffent les voyageurs. Des pluies abondantes précédèrent l'armée ottomane ; le terrain s'affermit autour d'elle et sous les pieds des fantassins et des chevaux ; et s'ils n'eussent pas été harcelés par quelques nuées d'Arabes que le feu de la mousqueterie éloigna facilement, les soldats de Sélim n'auraient éprouvé ni fatigues ni dangers. C'est ainsi que, sans même avoir souffert de la soif, les Ottomans parvinrent jusqu'à six milles du Caire, au village appelé la Matarée, où quarante mille mamelucks les attendaient pour vaincre ou pour périr.

A leur tête était Toman-Bey, leur nouveau soudan. Ils avaient tous juré avec lui de s'ensevelir sous les ruines de son empire. Sélim avait juré d'être maître de l'Egypte, dût-il ne régner que sur des débris et des cadavres. L'animosité était donc la même; mais le courage était plus égal que le nombre.

Sélim réunit le bonheur à l'habileté. Informé par une trahison des dispositions de défense de Toman-Bey, il fit tourner la montagne de Makattan à une partie de son armée, afin d'envelopper les mamelucks à un signal convenu.

De part et d'autre le canon commença le combat. Celui de Toman-Bey était servi par des artilleurs que lui avait envoyés le grand-maître de Rhodes, la politique de l'ordre étant de s'allier à quiconque était l'ennemi des sultans. L'artillerie de Sélim était dirigée par des chrétiens renégats avec encore plus d'activité et de succès.

L'intrépide Toman-Bey, persuadé que le faible doit se montrer audacieux, fondit sur les Ottomans, et le combat devint général. Bientôt les rangs furent confondus; le sang coula de toutes parts. Le choc des hommes et des chevaux, les cris, la fumée, la poussière, amenèrent au milieu du jour tous les désordres des

combats de nuit. Des témoins assurent que les combattans étaient aveuglés, que les soldats n'entendaient plus la voix de leurs chefs, ne se reconnaissaient pas entre eux. Les Ottomans se heurtèrent plusieurs fois contre les Ottomans, et les mamelucks contre les mamelucks. Sélim et Toman-Bey étaient au plus fort de la mêlée; le premier à la tête de ses janissaires, et le soudan partout. Les mamelucks entourés faisaient tête à leurs ennemis qui les accablaient par le nombre. Les troupes ottomanes d'Europe avaient plié, et fuyaient pour la première fois; Joussout-Sinan-Pacha accourut à leur secours. Il fut tué, et ses soldats, dont il était adoré, ne purent pas l'empêcher d'être foulé aux pieds; ils ne purent pas même retirer son corps.

Mais à l'aile gauche, la cavalerie asiatique avait si vivement pressé les mamelucks qu'ils étaient presque en déroute. Le combat se soutenait avec une vicissitude, une opiniâtreté et un carnage égal, lorsque Sélim et les janissaires décidèrent la victoire par une nouvelle charge encore plus furieuse que toutes les autres. Au soleil couchant, Toman-Bey, craignant une entière défaite, donna le signal de la retraite. Il se replia en combattant toujours, et

sauva à la faveur de la nuit les débris de son armée, mais en abandonnant son camp, son artillerie et la victoire aux Ottomans.

Ce fut ainsi que Sélim sortit triomphant de cette journée de la Matarée, qui décida du sort de l'Egypte. Il fut transporté d'une telle fureur en voyant à quel prix il avait acheté la victoire, qu'il fit décapiter tous les chefs de mamelucks qu'on lui amena prisonniers. Le sultan irrité ne fit pas même grâce aux blessés ; il les regarda comme des victimes qu'il sacrifiait aux mânes de son brave et fidèle Joussout-Sinan. « L'Egypte, s'écriait-il, ne sait pas » qu'elle a perdu un second Joseph (Joussout); mais sans Joussout que me sert d'avoir » conquis l'Egypte. »

En effet, l'Egypte était déjà pour ainsi dire au pouvoir de Sélim. Il ne restait plus à Toman-Bey que son courage, qui devait survivre à toutes ses défaites, et le Caire, sa capitale, qui ne pouvait résister long-tems. Le soudan, ne pouvant plus en défendre les approches, se renferma dans la ville dont il arma les habitans.

Les Ottomans ne tardèrent pas à l'attaquer.

Une vaste enceinte de quinze mille pas, coupée de vingt-trois mille rues étroites et fermées chacune par des portes, formait l'immense

cité qui porte encore aujourd'hui le nom du Grand-Caire. C'est la même qui, sous le nom de Memphis, s'allie depuis les premiers âges du monde, à tant de grands souvenirs. Au milieu de la moderne capitale de l'Egypte, s'élève, sur une colline, un antique château qui commande à toute la ville. De là à la porte orientale, règne une grande rue, la seule que Toman-Bey laissa libre, et qu'il garnit de troupes. Ce fut par cette porte, appelée Zuveilé, que Sélim commença l'attaque. La porte fut brisée à coups de canon. Les janissaires se précipitèrent en foule dans la ville; le terrain leur fut disputé pied à pied. Avant d'arriver même aux barricades qui s'offraient à chaque rue, il leur fallut franchir des fosses recouvertes de claies, de terre, qui cachaient des pieux pointus sur lesquels les assaillans tombaient poussés et entraînés les uns par les autres. L'entrée des rues était défendue par des chaînes de fer et par des abattis d'arbres dont les têtes offraient comme une forêt de palissades. Chaque rue était un champ de bataille, chaque maison une forteresse qu'il fallait emporter, chaque assiégé était un combattant. Les femmes, les enfans même faisaient pleuvoir du haut des terrasses des pierres, de l'eau bouillante, du bitume

fondu. Enfin les Egyptiens armés par Toman-Bey dans ce danger commun, les Egyptiens, à qui les mamelucks et les Ottomans étaient également odieux, accablaient tantôt les uns, tantôt les autres, se tournant toujours du côté du vainqueur.

Les combats avaient duré deux jours et deux nuits; les mamelucks fatigués, réduits à un petit nombre, n'écoutant plus que leur désespoir, fondirent sur les Ottomans avec tant de furie qu'ils les forcèrent de reculer, et s'emparèrent même de quelques pièces de canon qu'ils tournèrent aussitôt contre eux. Sélim, irrité de tant de résistance, commanda à ses janissaires de prendre des torches et de réduire la ville en cendres. On vit à la fois l'incendie éclater, les Egyptiens tomber à genoux, et les mamelukes fuir de toutes parts, abandonnant le Caire en flammes au sultan victorieux.

Il n'y eut bientôt plus que le feu qui lui disputa sa conquête; et ce ne fut pas sans peine que les Ottomans et les Egyptiens, réunis par un intérêt commun, parvinrent à empêcher la ville d'être consumée toute entière avant d'avoir changé de maître.

Toman-Bey mourut digne d'un meilleur sort. Poursuivi, abandonné, trahi, il fut livré

par un sheik auquel il avait demandé asile. Plus malheureux encore que son prédécesseur, qui du moins avait péri les armes à la main sur un champ de bataille, il se vit amené vivant aux pieds de son vainqueur, qui le fit pendre ignominieusement à la porte du Zuveclé. Le dernier des soudans des mamelucks avait des droits à la clémence, puisqu'il en avait à l'admiration par sa bravoure et par sa constance dans l'adversité; mais Sélim savait vaincre, et ne savait pas pardonner.

La politique ne lui en aurait pas donné le conseil dans les premiers jours de la conquête; aussi le même arrêt de proscription qui condamnait Toman-Bey frappa-t-il le reste des vaincus. Le sultan accorda une amnistie à tous les Egyptiens qui avaient combattu contre lui, sous la condition que tous les mamelucks lui seraient livrés. Un peuple asservi cache sa haine sous une obéissance forcée; mais il la montre à ses tyrans quand ils sont abattus. Aucun des mamelucks qui ne se réfugièrent pas dans le saïd ou désert de la Haute-Egypte, ne trouva d'asile. Ils étaient amenés chargés de fers par les Egyptiens eux-mêmes qui tremblaient si récemment sous leur joug, et le voyaient brisé avec des transports de joie. Sélim était à leurs yeux un libérateur,

et les peuples du Nil accouraient en foule lui jurer une éternelle fidélité. Ils ne songeaient pas qu'ils ne faisaient que changer de maître.

Le jour de la vengeance, Sélim monta sur un trône magnifique élevé sur les bords du Nil, et se fit amener les mamelucks tombés entre ses mains, comme s'il eût voulu que les rives du fleuve qui nourrit l'Egypte fussent le théâtre du châtiment des tyrans qui la désolaient. Vingt mille victimes furent égorgées sous les yeux de l'implacable sultan, et jetées dans le Nil en sa présence. Le lendemain Sélim fit son entrée publique dans le Grand-Caire.

Bientôt la terreur de son nom fut balancée par la modération et la justice de ses actes de souveraineté. Il s'assura par des réglemens sages la fidélité de ses nouveaux sujets, et employa à la rédaction de ce code le séjour d'une année qu'il fit dans l'île de Nikias ou du Nilomètre. La nouvelle constitution qu'il établit pour l'Egypte ne ressembla en rien au mode de gouvernement des autres provinces ottomanes. Sélim, en observant les peuples qu'il venait de subjuguer, et en considérant leur éloignement de la capitale de l'empire, ne voulut pas donner aux pachas du Caire la même autorité qu'aux gouverneurs de ses autres provinces,

Il combina pour l'Egypte un gouvernement mixte, dans lequel les pouvoirs partagés retinssent les dépositaires dans une dépendance égale de l'autorité suprême. Il pardonna au reste des mamelucks échappés aux massacres qu'il avait ordonnés lui-même, et loin de continuer à les détruire, il les rappela et leur donna une part dans le gouvernement qu'il établit. Il mit les Egyptiens sous la loi d'un divan ou conseil, composé du pacha et des chefs des mameluks, au nombre de sept. Ces sept membres eurent sous eux vingt-quatre beys ou gouverneurs chargés de percevoir les impôts, de veiller à la tranquillité intérieure de l'Egypte, et de repousser au dehors les incursions des Arabes. Les fonctions du pacha consistaient à notifier au conseil les ordres de la Porte, à faire passer le tribut, à empêcher qu'aucun parti ne devînt trop puissant; et pour qu'il n'abusât pas de cette grande portion d'autorité, le conseil, formé des chefs des mamelucks, eut le droit de résister aux ordres du pacha, en motivant le refus, et de le déposer même s'il manquait à ses devoirs : tel fut le gouvernement sagement combiné que Sélim eut l'habileté de donner à l'Egypte. Si l'imprévoyance des pachas, l'accroissement des richesses et du nombre des mamelucks n'a-

vait pas détruit, par la suite, l'équilibre établi, c'était le mode d'administration qui convenait le mieux à l'intérêt des sultans et de l'Egypte elle-même.

Avant de quitter l'île de Nikias, le prince ottoman fit élever un kiosk superbe qui, à son départ, fut fermé par respect, et l'a presque toujours été depuis. Ce fut là que par une de ces contradictions si ordinaires au cœur de l'homme, Sélim, de la même main qui avait commandé tant de meurtres, grava sur un marbre blanc ces vers qu'il avait composés, et qu'on serait tenté d'attribuer au plus sage des philosophes :

« Nous tenons tout de Dieu : il nous accorde » ce que nous désirons, nous en prive ou nous » le rend quand il lui plaît. Si quelque mortel » sur la terre pouvait quelque chose par lui- » même, il serait égal à Dieu. »

Et sous ce quatrain qui servait comme d'inscription au Nilomètre, on lisait ces mots, non moins remarquables : « Sélim, le serviteur des » pauvres, a écrit ces vers. »

Peut-on nier que les princes ottomans ne méritassent leur gloire et leur fortune ; que des ames ainsi trempées ne fussent nées pour la domination ? Cette race étonnante, éclairée par la philosophie la plus vraie au sein des gran-

deurs humaines, en connaissait si bien le néant; que malgré son orgueil, dans son juste mépris des hommes, elle ne s'exceptait pas elle-même.

1518. Aucune chance de gloire ne manqua à la fortune de Sélim, aucune même n'opposa de délai à ses vœux. Le soudan Gauri avait équipé depuis quatre ans une flotte à Suez pour combattre les Portugais, peuple étranger, nouvellement établi dans l'Inde. Rais Soliman, l'amiral de cette flotte, partit de Gidda, le port de la Mecque, où il était mouillé, et revint à Suez rendre hommage à son nouveau souverain.

L'heureux Sélim avait dans une seule année conquis plus de provinces qu'aucun de ses prédécesseurs dans toute la durée d'un long règne. Les peuples semblaient venir à l'envi se soumettre à sa domination, et la prophétie du solitaire de Damas se vérifiait. Les tribus vagabondes qui ont l'Arabie pour patrie, les empires voisins pour domaine, et le brigandage pour existence, s'arrêtèrent et envoyèrent au conquérant de l'Egypte une ambassade volontaire et solennelle. Le schérif de la Mecque, prince jusqu'alors indépendant, déclara, au nom des principales hordes arabes, qu'il se rangeait avec elles parmi les sujets du sultan des Ottomans: le schérif lui envoya présenter par son propre fils les clés du kéabé dans un plat d'argent.

Cet hommage solennel réunit par le fait dans les mêmes mains le pouvoir dû à la puissance temporelle; mais il reçut sa sanction pleine et entière par la cession du droit auguste et héréditaire de l'imameth que fit au conquérant d'Egypte le dernier des califes abassides qui résidait au Grand-Caire, et dont l'ombre de puissance réduite à un titre vain, mais toujours respecté, tomba du même coup qui renversa le trône des mamelucks, ses protecteurs. Ce dernier des califes, Mohammed XII, remit entre les mains de Sélim le sandgiac-shérif, étendard de Mahomet, qui avait passé des quatre premiers califes aux ommiades de Damas, et ensuite aux abassides de Bagdad, et depuis à ceux du Caire.

L'investiture du droit sacré de l'imameth plaça, depuis cette mémorable époque, la maison ottomane au-dessus de tous les princes musulmans. Sélim qui le fixa dans sa dynastie, par le droit de la victoire, environna dès-lors le trône des sultans du respect de tous les peuples soumis à la loi de Mahomet.

L'orgueil de Sélim I était à son comble. Depuis l'Egypte jusqu'à Constantinople, son retour ne fut qu'une marche triomphale; il voyait les peuples accourir sur son passage;

il entendait louer son nom et exalter ses victoires. Il était dans sa destinée de recevoir jusqu'à l'hommage de son plus redoutable ennemi : un ambassadeur du roi de Perse l'attendait dans la ville d'Alep, et le salua, au nom de son maître, empereur des empereurs, et seul dominateur des enfans d'Adam.

Sélim enivré de tant de prospérités, se crut le maître de la fortune, et dans son délire il alla jusqu'à faire serment de ne pas mettre le pied en arrière qu'il n'eût renversé l'empire des Perses, se promettant de détruire ensuite toutes les puissances de la chrétienté.

1520. D'immenses préparatifs égalaient déjà de si vastes desseins : deux cents galères venaient d'être équipées, pour fondre sur l'île de Rhodes, aussitôt que Sélim aurait conquis la Perse. Mais tout à coup ce prince si puissant fut attaqué de la vive et horrible maladie qui amena sa mort : un ulcère rongeur s'attacha à ses reins. La faible créature que la fortune et la victoire avaient entouré jusques-là de tous leurs prestiges, tomba en un moment dans l'état le plus déplorable : les nerfs de ses pieds se contractèrent et se desséchèrent. Sélim, couvert de gloire, n'offrait plus aux regards qu'un infortuné caché sous une plaie hideuse, exhalant

une telle infection, qu'on n'osait plus approcher de lui. Dans un de ses momens d'abattement il parla, pour la première fois, de l'impression profonde que lui avaient faite et que lui renouvellaient alors les paroles prophétiques du sheik, du solitaire de Damas. Mais Sélim toujours actif, toujours guerrier, toujours lui-même jusqu'à son dernier moment, se faisait transporter en litière, et visitait les villes de la Thrace, lorsqu'au bout de quarante jours des plus cruelles souffrances, il expira près de Tchourlée où il avait autrefois combattu Bajazet son père; comme si l'éternelle justice l'eût condamné à recevoir le châtiment dans le lieu même où il avait commis le crime.

Neuf ans de règne, neuf ans de cruautés ont valu à Sélim I le nom d'Yavus, *le féroce;* mais ce jugement ne peut faire descendre le fils de Bajazet II du rang illustre où ses grandes qualités le maintiennent parmi les souverains. Le premier devoir imposé aux sultans ottomans semble avoir été d'ajouter à l'éclat de leur empire et à la gloire de leur nation : Sélim aurait rempli bien au-delà de sa tâche, car il ne commit pas un seul crime qui ne concourût à ce double but. Il gouverna les Ottomans comme ils devaient l'être : aussi les Ottomans l'admirent et

ne le jugent pas. Les qualités qu'ils proclament en lui ne lui peuvent être contestées; sa fermeté, sa pénétration, son activité, sa vigilance laissaient une telle impression de terreur et avaient fait une loi si naturelle de l'obéissance à ses sujets, que dans le cours des guerres lointaines que Sélim entreprit, malgré que toutes les forces de l'empire le suivissent, il n'y eut pas le moindre mouvement séditieux pendant tout son règne. L'opinion de sa vigilance était si bien établie, que chacun avait coutume de dire: « Le sultan saura le matin ce qui s'est passé la » nuit entre le mari et la femme. »

Souvent les moindres circonstances prouvent, encore plus que les grandes entreprises, l'autorité absolue d'un souverain. Sélim fut le premier prince ottoman qui se fit raser la barbe après son avènement au trône. Cette contravention au précepte de l'Alcoran, cette violation de l'usage national qui, sous un autre règne, eût amené des révoltes, ne produisit qu'une plaisanterie du muphti, et la réponse de Selim: « Qu'il ne portait point de barbe, comme ses » prédécesseurs, pour ne pas laisser de prise » sur lui à ses visirs. »

En effet, ni leur fidélité, ni leurs services, ni leur valeur ne l'arrêtaient jamais quand il

fallait punir leur hardiesse. Janus-Pacha, successeur d'Joussout-Sinan, le prouva aux dépens de sa vie. Lorsque Sélim, qui avait pour principe de récompenser les traîtres, quand la trahison lui avait été utile, eut donné à Cairbey le gouvernement de l'Egypte, le grand-visir Janus osa lui faire des représentations à ce sujet. L'armée était en marche; le sultan, pour toute réponse, ordonna au solak-bachi d'abattre la tête de Janus.

Sélim savait cependant ce que sont la justice et l'humanité, et nous n'ajouterons que ce dernier trait pour achever de faire connaître ce prince vraiment extraordinaire. Dans sa dernière maladie, appuyant sa tête sur Piri-Pacha, le plus chéri de ses visirs, il lui dit : « Piri ! » Piri ! je vois que je dois mourir bientôt, et » qu'il n'y a pas de remède. » Le pacha lui conseillait de construire un imareth ou hôpital, puisque lui-même s'était désigné le serviteur des pauvres, ajoutant qu'il pouvait employer à cet usage les richesses enlevées par son ordre aux négocians persans dans les diverses provinces ottomanes. « Voudrais-tu, Piri, que j'em- » ployasse par vaine gloire en œuvres de cha- » rité le bien acquis injustement? Je ne le ferai » jamais : travaillons plutôt à le rendre aux

» légitimes possesseurs »; et la restitution fut ordonnée.

Ainsi, le dernier mouvement d'un prince aussi fougueux, aussi sanguinaire que Sélim, fut un mouvement de justice. Il mourut à cinquante-quatre ans; son tombeau fut placé dans l'yami bâti par Mahomet II, son grand-père, avec cette inscription : « En cette année 1520, » sultan Sélim a passé au royaume éternel, » laissant l'empire du monde à Soliman. »

LIVRE VIII.

Avénement de Soliman I au trône. — Siége et prise de Belgrade par les Ottomans. — Conquête de l'île de Rhodes. — Révolte des Janissaires. — Guerre de Hongrie. — Bataille de Mohas. — Querelle de Jean Zapoli et de Ferdinand d'Autriche. — Seconde guerre de Hongrie. — Premier siége de Vienne par les Ottomans. — Ibrahim-Pacha, grand visir. — Réunion de la Moldavie à l'Empire. — Guerre d'Afrique. — Barberousse. — Guerre des Indes. — Guerre de Perse. — Mort d'Ibrahim-Pacha. — — Louffy - Pacha lui succède. — Soliman attaque l'île de Corfou. — Ouragan épouvantable. — Levée du siége de Corfou.

Les augures les plus favorables aux yeux de 1520.
la multitude étaient réunis sur la personne de Soliman I. On remarquait qu'il était né l'an 900 de l'hégire, et qu'il était le dixième sultan de la dynastie. Les Ottomans attachent une opinion superstitieuse aux nombres entiers, quoique le Prophète lui-même reconnaisse, avec toute l'antiquité payenne et poétique, que le nombre impair est le plus agréable au Ciel.

D'autres gages assuraient d'avance à l'empire un illustre sultan. Seul héritier du trône, le fils de Sélim était instruit d'avance dans l'art de régner : ainsi l'avait voulu son père en le confiant aux soins du sage et fidèle Piri-Pacha. Soliman, le cœur plein du désir d'égaler ou de surpasser ses glorieux prédécesseurs, avait fait du récit de leurs grandes actions l'aliment journalier de ses loisirs et de ses pensées. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait commencé son règne par remplir le dernier vœu qu'un sentiment de justice avait arraché à Sélim mourant. Ainsi, son avènement fut signalé par des actes qui présagèrent qu'il surpasserait ses prédécesseurs en grandes qualités et en nobles et vastes pensées.

L'histoire, qui se place au-dessus des superstitions populaires, et assigne aux grands résultats leurs véritables causes, remarque à l'égard de Soliman qu'il commença à régner la même année que Charles-Quint fut sacré empereur à Aix-la-Chapelle ; et ce jeu du hasard, qui fit paraître en même tems sur la scène du monde, aux deux points opposés, le torrent qui devait menacer la chrétienté, et la digue qui devait l'arrêter, fut sans doute regardé, après l'évé-

nement, comme un dessein de la Providence éternelle.

Le bruit de la chute du trône des soudans d'Egypte, en retentissant jusqu'en Europe, avait averti les princes chrétiens de se mettre en défense et de pourvoir à leur propre salut. Mais dans tous leurs préparatifs on ne voyait que leurs alarmes. Le pape Léon X faisait nu-pieds des processions solennelles, attribuant la prospérité des armes ottomanes au courroux du Ciel, qui en faisait *les verges de sa vengeance.* Des jeûnes, des indulgences proclamées, des ambassades envoyées à tous les princes de l'Europe, voilà les signaux de détresse qui portèrent Soliman à prendre les armes sans délai.

Les exploits de Sélim pendant neuf années de règne et de triomphes, ne laissaient en Asie, à son fils, que des conquêtes à conserver. C'était donc aux dépens de l'Europe que le nouveau sultan avait à reculer les bornes de l'empire. Belgrade, l'écueil héréditaire d'Amurath I et de Mahomet II, l'île de Rhodes ensuite, que le conquérant de Constantinople n'avait pu soumettre, offraient aux deux points opposés les boulevards que Soliman méditait de renverser. Cette grande pensée appartenait

à son prédécesseur, et faisait partie de l'héritage qu'il lui avait transmis. Le sultan Sélim, dont l'ambition s'étendait au-delà de la vie, avait laissé des écrits où il recommandait la prise de Belgrade et celle de Rhodes comme premiers garans de la grandeur et même de la sûreté de l'empire ottoman.

Jamais l'occasion n'avait été plus favorable pour attaquer les Etats chrétiens. La discorde agitait l'Espagne, la France, l'Allemagne et l'Italie. Charles-Quint et François I se disputaient le duché de Milan; Luther infectait les provinces de l'empire germanique des semences de cette hérésie qui devait enfanter une guerre de trente ans. La Hongrie, la première menacée, n'opposait pour chef qu'un souverain enfant, et pour défenseurs que des soldats qui avaient perdu l'habitude des combats depuis que le célèbre Mathias Corvin n'était plus.

Sous le règne glorieux de ce prince non moins ami de la guerre que des sciences et des beaux-arts, ce royaume puissant et vaste embrassait la Bohême, la Transylvanie, l'Esclavonie, la Bosnie, la Valachie et la Pologne méridionale. Telle était la Hongrie dans sa splendeur. Elle languit sous Ladislas, prince aussi timide que son père était belliqueux. Des dis-

sensions domestiques la déchiraient. A quels malheurs en effet ne devaient pas s'attendre des peuples dont le maître pusillanime répétait chaque jour « qu'il vaut mieux habiter une » chaumière dans le sein du repos qu'être assis » sur un trône au milieu des tempêtes. »

La faiblesse de Ladislas n'occupe une place dans l'histoire que parce qu'elle donna lieu à l'alliance de la princesse Anne, sa fille, avec Ferdinand, archiduc d'Autriche; de là le traité remarquable qui fit passer les couronnes de Hongrie et de Bohême dans cette heureuse maison. Il fut stipulé que ces royaumes lui appartiendraient si Louis, fils de Ladislas, ne laissait pas d'enfans mâles. Sur ces entrefaites le roi de Hongrie mourut. Louis II, âgé de dix ans, lui succéda. Ce jeune prince, ou plutôt ses ministres, eurent l'imprudence d'attirer la foudre ottomane sur leur pays.

Les ambassadeurs envoyés par Soliman pour annoncer son avènement au trône, furent insultés par les Hongrois, attentat qui ne fut ni désavoué ni puni. Impatient de pratiquer les leçons de Sélim, l'ambitieux sultan saisit un si juste prétexte, et se vengea aussitôt en faisant investir Belgrade.

Située au pied d'une montagne, dans l'en-

droit où la Save se jette dans le Danube, la ville recevait des deux fleuves une protection mutuelle; de bonnes murailles la défendaient du côté de la terre : c'était vers ce point que les Ottomans avaient dirigé leur attaque. Mais en vain une nombreuse artillerie foudroyait le rempart; presque sans vivres, les assiégés trouvaient dans leur seul courage des moyens de résistance. François Adenar les commandait et rappelait les beaux tems d'Huniade : peut-être eût-il eu la gloire d'obtenir le même succès, si la perfidie n'eût pas secondé les assiégeans. Deux misérables s'échappèrent de la place par une brèche; ils avertirent que le côté de la Save était le seul par où Belgrade ne fût pas imprenable. De nouvelles tranchées s'ouvrirent, de nouvelles batteries furent établies; leur effet fut si désastreux que les Hongrois abandonnèrent l'enceinte de la ville et se retirèrent dans le château. Malgré douze assauts, Belgrade n'aurait peut-être pas encore succombée, si deux rénégats n'eussent offert aux généraux ottomans de faire sauter les murailles avec la mine. Cet art, alors dans son enfance, était entièrement inconnu aux Hongrois. Au moment qu'ils s'attendaient le moins à leur malheur, les remparts s'ouvrirent avec une explosion qui

jeta l'épouvante et le découragement dans le cœur des plus braves. La clé de la Hongrie, Belgrade, tomba entre les mains de Soliman.

Le chemin de Bude, capitale de ce royaume, était ouvert; le sultan vainqueur s'arrêta. Un intérêt politique, plus puissant, lui fit porter la guerre à l'extrémité opposée de l'empire, et lui fit attaquer cette île fameuse, d'où une poignée de chrétiens désolait le commerce ottoman, tarissait dans une de ses principales sources le trésor impérial, interrompait enfin jusqu'au pélerinage de la Mecque. Quels plus puissans motifs pouvaient animer Soliman que les cris de ses sujets, les plaintes du muphti, la voix de la politique, celle de sa gloire et de sa conscience! Ajoutons que dans le sein même de Rhodes, la perfidie armait en sa faveur.

Villiers de l'Isle-Adam venait de succéder au grand-maître Fabrice Caretto. Il n'avait dû qu'à ses services et à ses vertus la réunion des suffrages sur sa personne; mais l'Isle-Adam avait eu un concurrent dans André d'Amaral, chancelier de l'ordre et grand-prieur de Castille. D'Amaral n'eût pas été indigne du rang éminent de grand-maître, s'il n'eût pas semblé plutôt l'exiger que le demander: sa hau-

teur et sa présomption l'avaient fait rejeter. Confondant dès-lors dans sa haine et l'Isle-Adam, dont il était l'ennemi, et l'ordre tout entier, d'Amaral avait osé dire que ce serait le dernier grand-maître qui régnerait à Rhodes. Il écrivit à Soliman pour l'inviter à venir en faire le siége, et il lui en garantit le succès. Un esclave qu'il avait pris à la guerre fut l'agent choisi pour ourdir cette trame honteuse.

La trahison ne fut que trop long-tems secrète; les desseins de Soliman, qui se combinaient avec elle, parurent bientôt dans tout leur appareil. Des signaux de nuit, des feux allumés se montrèrent sur toute la côte de Lycie, en face de l'île de Rhodes. Une galère de la religion fut envoyée pour les reconnaître; mais les chevaliers qui la montaient ne s'approchèrent qu'avec méfiance, et refusèrent de débarquer. En vain les musulmans leur criaient du rivage qu'ils étaient porteurs de lettres du sultan pour le grand-maître, ils ne les firent parvenir qu'en attachant le message à une flèche, et en le lançant sur le bâtiment chrétien: c'était la déclaration de guerre adressée au grand-maître de Rhodes, à ses chevaliers et aux habitans de l'île; car telle est le principe

religieux des Ottomans, que rarement ils attaquent leurs ennemis sans les en avertir.

L'Isle-Adam envoya sans délai plusieurs de ses chevaliers réclamer les secours du pape et des princes chrétiens : mais à cette époque Charles-Quint et François I étaient acharnés à se combattre. Le successeur de Léon X, Adrien VI, dont l'empereur Charles était l'élève, s'intéressait avec partialité à la querelle de ces formidables rivaux. Quelque touchés que fussent les princes chrétiens des dangers de l'ordre de Rhodes, ils n'en abandonnèrent pas moins la sainte cause à la Providence, à la valeur de l'Isle-Adam et de ses chevaliers.

La politique et le hasard tournaient toutes les mesures contre ces nobles champions de la foi. Un gros bâtiment frêté à Gênes pour le compte de l'ordre, et chargé de munitions de toutes espèces, échoua devant Monaco; et ce malheur fut moins attribué aux accidens de la mer qu'à la prévoyance mercantile des Gênois qui cherchaient à accorder l'amour du gain avec la crainte d'irriter Soliman.

Des motifs aussi honteux, la lâcheté ou l'avarice, retinrent Pignatelli, le prieur de Barlotte et Caraffe, bailli de Naples, envoyés en Italie pour acheter des secours avec les deniers

de l'ordre : aucun d'eux ne revint dans Rhodes au moment du péril. Ainsi, l'Isle-Adam fut réduit à ses propres forces. L'île de Candie seule ne trompa point ses espérances : son envoyé conduisit à Rhodes un secours de cinq cents hommes, et avec eux Martinengue, auxiliaire plus utile encore, aussi brave soldat que bon ingénieur. A la voix de ce célèbre bressan, que sa réputation avait précédé, on rétablit les murailles et les tours; on construisit de nouveaux ouvrages; on établit des mines souterraines. Le boulevard de Rhodes, la tour de Saint-Nicolas, fut garantie de toute approche par des navires coulés à fond aux pieds de ses murailles. On était instruit par les dangers du premier siége : tous les chevaliers furent distribués sur les divers bastions qui, prenant le nom de leurs provinces, s'appelèrent Auvergne, Espagne, Angleterre, Provence, Italie. Vingt chevaliers et trois cents fantassins, commandés par un Castellane, se jetèrent dans la tour de Saint-Nicolas; le grand-maître se plaça, au poste du péril, à l'endroit le plus faible. L'étendard de la religion, l'oriflamme de l'ordre fut confiée à Antoine de Grolée. Après ces sages et vigoureuses dispositions, inspirées par la prudence humaine, l'Isle-Adam et ses

chevaliers se confiant autant à leurs prières qu'à leurs épées, attendirent l'ennemi aux pieds des autels.

La flotte ottomane ne tarda pas à se montrer à la vue de Rhodes, forte de quatre cents voiles, et ayant à bord cent quarante mille combattans et soixante mille pionniers. Cantagli, un des plus fameux corsaires de ce tems-là, était l'amiral; Mustapha-Pacha, favori et beau-frère de Soliman, commandait l'armée; Piri-Pacha était son collègue et son conseil. Achmet-Pacha, qui avait pris Belgrade, dirigeait les travaux et les attaques. 1522.

Les premières batteries des assiégeans furent démontées par l'artillerie de la place; rien ne paraissait dans la plaine qui ne fût foudroyé par le canon. Les Ottomans, dont la patience égala toujours l'intrépidité, recommençaient de nouveaux ouvrages, que les chevaliers ruinaient sans cesse, faisant des sorties continuelles, en venant aux mains, taillant en pièces tout ce qu'ils rencontraient d'ennemis dans la tranchée.

Déjà les janissaires eux-mêmes s'étonnaient d'une résistance qu'ils n'avaient pas cru rencontrer; ils se dégoûtaient, ils se lassaient, ils murmuraient. Ils semblaient prêts à renouve-

ler la honte du premier siége, et l'affront de Paléologue menaçait Mustapha, lorsque sur les instances pressantes et secrètes de Piri-Pacha, Soliman arriva en personne. Il déclara en débarquant, qu'il avait quitté sa capitale pour venir punir des rebelles et décimer l'armée: les soldats parurent devant lui sans armes. Au milieu de l'appareil le plus imposant, il les reçut aux pieds de son trône : ce ne fut que quand Piri-Pacha et les généraux l'eurent supplié à genoux de pardonner, qu'il daigna dire: « Je ne remets pas la punition de mes esclaves, » je la diffère : qu'ils aillent mériter ma clé» mence sur les remparts des infidèles. » Tous les soldats coururent aux armes, au pardon, à la mort.

Le siége recommença donc avec plus de fureur. Pendant six mois, la résistance fut aussi constante que l'attaque. Mustapha était devant le bastion d'Angleterre; Piri-Pacha devant celui d'Italie; Achmet devant ceux d'Espagne et d'Auvergne. Le beglierbey de Natolie attaquait le poste de Provence, et celui de Romanie était attaché à la fameuse tour de Saint-Nicolas. Les assiégés commençaient déjà à manquer de poudre, lorsque Martinengue reçut dans l'œil un coup de feu tiré au hasard, accident

qui, par ses suites, fut l'avant-coureur de la perte de Rhodes.

Piri-Pacha, après avoir eu trente-deux mines éventées, parvint à faire sauter le bastion d'Angleterre : une foule de chevaliers fut ensevelie sous les ruines. Les Ottomans montèrent à l'assaut. Il ne fallut pas moins que le grand-maître en personne pour les repousser : ils laissèrent à cette seule attaque deux mille morts au pied du rempart. Un nouvel effort fut tenté par Mustapha et par Achmet; ce dernier arriva cette fois jusqu'au haut du bastion d'Espagne: il y planta son étendard, et se maintint pendant deux heures. L'Isle-Adam, l'esponton à la main, suivit de l'élite des siens, monta sur le bastion, tandis que le reste des chevaliers se précipitait par les casemates pour le soutenir. Les assiégeans furent repoussés partout, et après un assaut de six heures, le sultan lui-même fit sonner la retraite, ayant perdu vingt mille hommes. Dans son dépit, dans sa fureur, il ordonna la mort de Mustapha, qui aurait été lié à un poteau, et percé à coups de flèches au milieu du camp, si Piri-Pacha n'eût intercédé pour lui.

Le siége de Rhodes allait être levé pour la seconde fois, quand d'Amaral, par de nouveaux avis, rappela l'espoir et la constance

dans le cœur de Soliman. En vain ce traître fut-il découvert, arrêté, convaincu, décapité; Soliman demeura assuré que dans les derniers assauts l'Ordre avait perdu presque tous ses défenseurs, que Rhodes manquait de vin, de poudre, de munitions de guerre et de bouche, était enfin réduite à l'extrémité. Le sultan redoubla ses efforts, fit pousser les tranchées au milieu des débris des murailles et des maisons que les assiégés eux-mêmes abattaient pour s'y défendre. Alors seulement le grand-maître ébranlé par les prières du clergé, des habitans, des chevaliers qui, réduits à un petit nombre, étaient presque tous couverts de blessures, le grand-maître consentit à écouter les propositions que Soliman fit le premier. Le jour de Noël 1522, il devint maître de Rhodes. Cette gloire fut attachée au prix du sang de quarante mille soldats. La capitulation fut honorable : le sultan plus grand encore après la victoire que sur le champ de bataille, désira voir l'Isle-Adam; il l'accueillit avec intérêt, et même le consola. Entré ensuite dans Rhodes, encore occupé par les chevaliers, ce fut en sortant du palais du grand-maître qu'il dit à Achmet-Pacha ces paroles, qui feraient honneur aux héros de toutes les nations : « Ce n'est pas sans quelque

» peine que j'oblige ce chrétien, à son âge, à
» sortir de sa maison. »

On regrette qu'un acte de cruauté se soit trouvé mêlé à tant de modération et de magnanimité. Rhodes était l'asile d'un fils du malheureux prince Zizime, d'Amurath, qui avait quitté l'Egypte pour se réfugier auprès des chevaliers protecteurs de son père. Soliman exigea cette victime que proscrivait sa politique : il excepta Amurath et sa famille de la capitulation. Ce fils de Zizime ne parvint point à se sauver sur la flotte chrétienne qui allait mettre à la voile, emmenant aux termes du traité le grand-maître, les chevaliers et ceux des insulaires qui consentaient à les suivre. L'infortuné prince et ses quatre enfans furent amenés devant Soliman. Il fit étrangler le père et les deux fils à la tête de son camp, sans doute pour ôter à jamais, par la solennité de leur mort, le moyen à tout imposteur de troubler, en prenant leurs noms, la tranquillité de l'empire.

Il paraît que la raison d'état seule rendit Soliman barbare dans cette circonstance ; car il épargna les deux enfans qui restaient, deux jeunes princesses qu'il envoya à Constantinople, et qui vécurent enfermées dans le vieux sérail. Le vainqueur de Rhodes quitta

sa conquête, après en avoir pris possession, et revint triomphant dans sa capitale.

1523. Jusque-là l'histoire ne le présente que comme guerrier; ici Soliman commence à donner ses soins au gouvernement intérieur, à établir sur des bases fixes l'administration des finances et celle de la justice; il perfectionne les lois civiles et militaires, les mêmes qui, depuis son règne, ont constamment régi l'empire ottoman, et qui ont mérité à Soliman le nom glorieux de Canuni, ou législateur. Nous renvoyons à la fin du règne de ce prince l'examen de ses lois, parce que l'histoire ne blâme avec justice ou ne loue dignement les souverains qu'après leur mort.

Mais nous devons placer ici une anecdote qui tient à la fois à la vigilance de Soliman, à son respect pour la justice, et qui marque l'époque où l'autorité souveraine fit le premier usage de cette fenêtre mystérieuse et redoutée, qui est placée dans le divan au-dessus du sopha du grand-visir. Cette communication invisible qui suppose l'œil du prince toujours ouvert sur les devoirs de ses ministres, honore l'exercice du pouvoir suprême, autant que la fameuse oreille de Denis-le-Tyran nous en a fait détester l'abus.

Un membre du corps des ulémas, nommé 1524.
Cabiz-Effendi, fut traduit au divan, dans le sérail même, pour avoir soutenu publiquement que Jésus-Christ était au-dessus de Mahomet, et l'évangile préférable aux mensonges du coran : le scandale était universel. L'hérésiarque avait pour juges le grand-visir Ibrahim, et les deux caziaskers de Romélie et de Natolie. Il exposa sa profession de foi et sa croyance du ton le plus ferme et le plus assuré : les deux caziaskers, hors d'état de réfuter les assertions savantes et hardies de l'accusé, le declarèrent, sans autre examen, infidèle et impie, le condamnèrent à mort, en accompagnant leur jugement d'imprécations et d'injures. Le grand-visir dit aux magistrats, que la violence n'appartenait pas à leurs fonctions ; que la doctrine et la loi étaient les seules armes avec lesquelles ils devaient combattre l'erreur, et que personne ne pouvait être condamné à mort, qu'il n'eût été convaincu de son crime. Soliman, placé derrière la jalousie qui le rendait présent, quoiqu'invisible à tous les yeux, envoya l'ordre que l'affaire fut jugée le lendemain par le muphti lui-même.

Ce fut la première fois que ce chef suprême de la loi siégea dans le divan. La vérité, disent

les historiens musulmans; soutenue de la science et de l'éloquence du muphti, triompha des sophismes de l'hérésiarque. On l'exhorta à abjurer ses erreurs, à demander pardon à Dieu, et à rentrer dans le sein de l'islamisme. Cabiz-Effendi inébranlable, déclara qu'il ne trahirait jamais sa croyance, dans laquelle il voulait par conviction vivre et mourir. Ce ne fut qu'après de nouvelles tentatives inutiles, que le muphti autorisa le juge naturel de l'accusé à le condamner à mort comme impie, infidèle et apostat. C'est avec plaisir que l'ami de l'humanité voit dans cette cause très-remarquable la persuasion et la douceur n'être pas exclues d'une religion même erronée, et c'est avec d'autant plus de douleur, que les chrétiens se souviendront qu'elles n'ont pas toujours dicté les arrêts des conciles.

Telles furent pendant deux années les occupations constantes d'un prince auquel nul de ses prédécesseurs ne mérite d'être comparé.

Dans ses réformes utiles, il ne ménagea pas même sa milice : il multiplia les grades parmi les janissaires et les spahis, afin de diminuer l'autorité des chefs en la divisant; il en vint jusqu'à lui ôter la garde du sérail qu'il confia à un corps tout nouveau, connu depuis sous le nom

de Bostangis ou Jardiniers, quoiqu'ils veillent encore plus à la sûreté immédiat du prince, qu'aux soins de ses jardins. Cette marque de défiance, jointe à l'ennui de deux ans de repos, au souvenir de Rhodes, dont Soliman avait refusé le pillage aux janissaires, après le leur avoir promis, formèrent au sein de l'oisiveté un levain de sédition qui fermenta lentement, et finit par éclater. La milice murmura, s'ameuta; mais n'osant pas se montrer armée, ni s'adresser au sultan lui-même, elle se jetta sur la maison du defterdar ou trésorier de l'empire : tout l'argent fut enlevé, et cet officier mis en pièces. Devenus plus hardis encore, les séditieux se mirent en devoir de violer une mosquée et d'en voler le trésor. Un simple oda-baschi défendit la porte, tua de sa main deux des plus forcenés, et donna le tems à Soliman d'être averti et d'accourir. A sa seule vue les janissaires s'enfuirent ou se prosternèrent. Sévère, mais non pas cruel, il se borna à punir quatre des principaux chefs. Aussi soigneux de récompenser le dévouement et la fidélité, il nomma sur-le-champ grand-visir le courageux Oda-Baschi : ce fut ce fameux Ibrahim, l'ami, le compagnon, le conseil de son maître, qui, peu de tems après, lui fit même épouser une de ses sœurs.

1524. Cependant les mouvemens séditieux des janissaires avaient appris à Soliman, comme à ses prédécesseurs, qu'une longue oisiveté ne convenait pas à la tranquillité de l'empire ; elle ne s'accordait pas non plus avec les vastes desseins de son ambition, et le moment de les accomplir lui était annoncé par les troubles domestiques dont ses voisins étaient la proie. Aucune trève n'avait suspendu les hostilités ; et quoique d'autres conquêtes eussent appelé Soliman, la lice était toujours ouverte.

Louis II le jeune, souverain de la Hongrie, quoique marié depuis quatre ans, n'avait pas d'enfans. Ferdinand d'Autriche était éventuellement appelé au trône en vertu des traités; mais les Hongrois craignaient de recevoir des lois d'un prince étranger ; leur fierté préférait un souverain de leur choix et de leur nation. Ces dispositions secrètes favorisaient des prétentions prématurées, divisaient les esprits, séparaient les intérêts, empêchaient les Hongrois d'unir leurs forces, et de prévoir leurs dangers.

Cependant, Soliman faisait passer le Danube à soixante mille hommes commandés par Ibrahim : lui-même était déjà à Sophia avec une armée de deux cent mille combattans ; à peine le roi de Hongrie était instruit d'un armement aussi for-

midable et de la marche des Ottomans. Ce prince n'avait à opposer que des forces bien inégales. Il était parvenu à réunir trente mille soldats; mais il voulait en jeter une partie dans les places les plus exposées, et arrêter l'ennemi en occupant avec le reste de ses troupes les défilés et les passages difficiles. L'exécution de ce plan lui aurait permis d'attendre l'arrivée des secours demandés à ses alliés, et surtout à Ferdinand, intéressé à le soutenir, non-seulement comme prince chrétien, mais comme son successeur éventuel. Malheureusement la jeunesse et l'inexpérience de Louis II, la puissance des seigneurs hongrois, et plus encore celle des prélats, ne laissaient presque à ce prince que le nom de roi. Le cordelier Paul Tomorée, archevêque de Coloïza, à la fois moine et gouverneur militaire des pays qui sont entre la Save, la Drave et le Danube, fut d'avis d'aller au-devant du sultan; et trente mille hommes peu aguerris et mal armés, commandés par six évêques, vinrent attendre près du village appelé Mohaez, à une lieue du Danube, les vainqueurs de Belgrade et de Rhodes qui marchaient au nombre de plus de deux cent mille combattans, et avaient Soliman à leur tête.

En face de l'armée chrétienne s'élevait une

colline au bas de laquelle était un village, l'un et l'autre occupés par l'armée ottomane. La journée se passa en escarmouches.

Mais un corps nombreux qui s'était avancé, couvert par une vallée, avait tourné les Hongrois sur un de leurs flancs; et Soliman, ayant jugé ce mouvement exécuté, donna vers le coucher du soleil le signal de la bataille. Ses troupes, dont il cherchait à déguiser le nombre, descendirent en masses successives du haut de la colline, et on en vint aux mains. Les Hongrois avaient placé le jeune roi au centre de leur front sous la garde de trois seigneurs, et ôté les éperons, selon leur coutume, à celui qui portait l'étendard de la couronne. Dans les premières charges ils repoussèrent l'ennemi; mais Battori le palatin, regardant trop tôt ce faible avantage comme une victoire, fit avancer le roi pour y prendre part. La fortune changea subitement: l'artillerie ottomane jeta le désordre et la terreur dans une des ailes de l'armée chrétienne. Les soldats épouvantés lâchèrent le pied; dans leur fuite ils entraînèrent le jeune prince qu'on ne revit plus. Sa disparition acheva de tout perdre. L'armée entière fut bientôt dans une telle déroute, que Soliman craignit que ce ne fût une ruse, et arrêta lui-même ses troupes victorieuses.

Quelque mémorable que soit la journée de Mohaez par ses circonstances et par ses résultats, elle mérite à peine le nom de bataille. Les vainqueurs n'y perdirent que quelques soldats; mais du côté des vaincus, la cavalerie seule échappa n'ayant pas été poursuivie. L'infanterie fut taillée en pièces, généraux, officiers, fantassins. L'archevêque de Strigonie, l'évêque de Bosnie, le généralissime frère Paul Tomorée restèrent sur le champ de bataille. Frère Paul tomba un des premiers en combattant avec la plus grande valeur, et prouva qu'il était aussi brave soldat que mauvais général. Le jeune et malheureux roi, abandonné de tous les siens, périt dans un marais: deux mois après la bataille, on retrouva son corps enseveli dans la fange, debout et encore tout armé.

Vingt-deux mille Hongrois tués avec leur roi, cinq mille chariots de bagages et toute l'artillerie tombés au pouvoir des vainqueurs, tels furent les premiers trophées de Soliman. Les suites de la bataille furent aussi importantes que désastreuses. Jean Zapoli, comte de Zips et palatin de Transilvanie, qui arrivait avec trente mille Transilvains; Frangipani, le marquis de Brandebourg, le chevalier de Bohême, qui amenaient un nombre au moins égal de

Croates, de Bohémiens et de Moraves, se retirèrent sans oser attendre les Ottomans; la Hongrie toute entière leur fut ouverte. La sœur de Ferdinand et de Charles-Quint, la veuve de l'infortuné Louis II, qnitta Bude et s'enfuit jusqu'à Presbourg. Soliman entra dans la capitale presque aussitôt que cette reine fugitive en fut sortie. Il abandonna le pillage de Bude et de la Hongrie à ses soldats à qui il avait refusé celui de Rhodes : son passage fut celui d'un torrent. Il ne fit le siége d'aucune forteresse, d'aucune place, et ne s'arrêta qu'à Raab. La malheureuse Hongrie, qu'il était de la politique du vainqueur d'épuiser et non de conquérir, fut mise à feu et à sang pendant six mois. A l'approche de l'hiver le sultan se retira de ces contrées incendiées et dévastées à la tête de ses soldats, courbés tous sous le faix du butin, et emmenant cent mille esclaves de tout âge, de tout sexe, et trois magnifiques statues de bronze, représentant Apollon, Mercure et Diane, dépouilles du palais royal de Bude, et monumens de la puissance, de la richesse de la Hongrie sous le roi Mathias. Cette circonstance est d'autant plus remarquable, qu'elle prouva que Soliman pouvait vaincre jusqu'aux préjugés religieux qui asservissaient

sa nation ; car on sait que le prophète législateur, voulant suivre l'esprit de la loi mosaïque, a proscrit dans la sienne toute représentation d'hommes ou d'animaux. Cependant le conquérant de Bude envoya ces statues à Constantinople, et les fit placer au milieu même de l'ancien Hippodrôme, au milieu de l'Atmeïdan : et c'est ainsi qu'un génie supérieur assure par l'essai d'innovations futiles en apparence, le succès d'innovations utiles.

Dès que les Ottomans se furent retirés, Jean Zapoli qui n'avait pas pu ou n'avait pas voulu arriver assez tôt pour empêcher le désastre de Mohaez et le malheur du roi Louis II, se présenta pour lui succéder. Il avait les armes à la main, il était guerrier, il était Hongrois, de plus il était riche et libéral. Il fut couronné à Albe-Royale d'un consentement presque unanime, au milieu même des funérailles du jeune roi. L'élection de Zapoli fut le germe de nouveaux troubles : elle ne fut approuvée ni par la reine ni par plusieurs des principaux seigneurs du royaume à la tête desquels était le palatin Etienne Battori. Des traités solennels, et surtout celui de 1515, appelaient au trône un prince étranger, Ferdinand d'Autriche. Le palatin, en vertu de sa dignité, convoqua une diète à Presbourg,

où il fit proclamer le frère de Charles-Quint. Paul Verdan, nouvel archevêque de Gran et primat de Hongrie; Peter-Peren, gouverneur de Viez-Grade et gardien de la couronne royale, qui avaient reconnu Jean Zapoli, couronnèrent Ferdinand, et proclamèrent Zapoli un usurpateur. Les droits du nouveau roi étaient appuyés d'une armée. Son concurrent abandonna Bude, et fut abandonné par tous ceux qui l'avaient élu. Ferdinand le poursuivit, l'atteignit, le vainquit dans les plaines de Tokai. Jean Zapoli se réfugia en Pologne : mais, nourrissant du fond de sa retraite le regret d'être descendu du trône et l'espoir d'y remonter, il envoya un Polonais demander à Soliman son appui et sa protection.

Dès que Ferdinand eut connaissance de cette démarche, il fit partir de son côté un ambassadeur. Ainsi les deux concurrens s'adressaient à leur ennemi commun. Mais Ferdinand invoquait les traités faits entre les sultans et les rois de Hongrie; il demandait même la restitution des places conquises : son rival qui voulait régner ne rougissait pas d'offrir à Soliman de devenir son tributaire, s'il consentait à le rétablir.

Le prince ottoman ne se chargeait pas de la

honte de ses ennemis; mais il savait en profiter. Le grand-visir Ibrahim répondit au nom de son maître que sa magnanimité ne lui permettoit pas de refuser sa protection à un prince qui la réclamait, et qui était injustement dépouillé. « Ferdinand, ajouta-t-il, sera bientôt » puni d'avoir usurpé le bien d'autrui, et la que- » relle se terminera sur le champ de bataille.»

A ce signal s'ouvrit l'arène où pendant deux siècles la chrétienté presque entière eut à combattre les Ottomans dans les mêmes lieux. A cette même époque de l'avènement de la maion d'Autriche au trône de Hongrie, se forma aussi la digue que la puissance des sultans n'a jamais renversée.

Ce n'était pas ce que présageaient les premiers efforts de Soliman en faveur de son protégé. Dès le mois de mars 1529 il passa la Save a la tête de deux cent mille hommes qui l'attendaient à Belgrade; et sans combats, sans obstacle il arriva jusqu'aux portes de Bude. Au souvenir des excès commis trois ans auparavant par de si terribles vainqueurs, au bruit seul de leur approche, tous les habitans avaient fui dans les montagnes jusqu'à Vienne, jusqu'en Pologne. Bude ne renfermait qu'une garnison allemande et quelques Hongrois; cependant Nadasti, qui

commandait dans la place, se préparait à la défendre. Ses propres soldats, effrayés du nombre des ennemis, se saisirent de leur chef, le livrèrent et se rendirent sous la seule condition d'avoir la vie sauve.

Cet attentat inouï fut sans fruit pour les coupables, mais non pas sans punition. Soliman refusa de reconnaître une pareille capitulation; et par un mélange de noblesse, de justice et de barbarie en même tems, il renvoya libre Nadasti au roi Ferdinand, et fit passer toute la garnison au fil de l'épée.

Il avançait menant à sa suite le roi qu'il venait protéger. Novigrade et Commora ouvrirent leurs portes. Altembourg fut emportée de vive force. Neustadt seule, qui soutint sept assauts dans la même journée, fut laissée derrière l'armée ottomane; et comme si la protection de Soliman avait eu pour condition que Jean Zapoli ne régnerait que sur un désert, c'est au travers de l'incendie, des ruines, du pillage que le sultan arriva sur les bords du Danube.

Le débordement du fleuve sauva seul la capitale de l'Autriche. Le vainqueur fut forcé de s'arrêter dans sa marche; et lorsqu'il investit la ville de Vienne le 26 septembre, Ferdinand

avait eu le tems d'y faire entrer vingt mille hommes, tous soldats aguerris tirés de cette armée qui devait sa réputation aux guerres d'Italie, et surtout à la fameuse journée de Pavie : Philippe, comte palatin du Rhin, et le comte de Salm les commandaient.

Pour surcroît de fortune les Ottomans manquaient de grosse artillerie : ils venaient de la perdre devant Presbourg. Wolfgung Hoder, gouverneur de la ville, avait coulé à fond dans le Danube les bâtimens qui la portaient. Cependant une partie de la flottille était parvenue à remonter le fleuve, et bloquait du côté de l'eau la ville assiégée. L'armée couvrait de ses tentes tout le territoire de Vienne dans une étendue de six milles, et des nuées de Tartares se répandaient jusques sous les murs de Lintz, refuge où le roi Ferdinand attendait avec inquiétude que toutes les forces de l'Allemagne appelées aux signaux de détresse, vinssent soutenir la constance de ses généraux et le dévouement de ses sujets. Cette double barrière assurait mieux Vienne que ses propres murailles. Elles n'étaient battues, il est vrai, que par des pièces de campagne ; mais dans plus de quinze endroits les assiégeans avaient pratiqué des mines. Elles furent successivement éventées. Un moyen

de défense, né presqu'en même tems que l'invention meurtrière de la mine, était dû à Martiningue; il l'avait employé avec succès au fameux siége de Rhodes : des balles posées sur des tambours avertissaient des travaux souterrains.

Une seule mine fit son effet à la porte de Carinthie. Il se livra sur la brèche un combat qui dura trois jours, mais où les Ottomans furent repoussés. Soliman en personne assistait aux attaques. Il est remarquable qu'il habitait le château d'Ebersdorf sur le Danube, destiné dès 1529 à devenir fameux.

Cependant les pluies et les inondations avaient rempli d'eau les tranchées, et empêchaient les vivres d'arriver au camp. Vingt assauts inutiles s'étaient succédés. Les attaques duraient depuis près d'un mois ; enfin une sortie où les assiégés tuèrent plus de cinq mille hommes, un assaut général qui n'eut aucun succès, et surtout Ibrahim qui avait tant d'influence sur les volontés de son maître, déterminèrent le 15 octobre la retraite de l'armée ottomane et la levée du siége de Vienne.

La tradition assigne une petite cause à ce grand événement; la délivrance du boulevard de l'Europe allemande fut attribuée au crédit de ce grand-visir tout-puissant, et à son avarice

connue. Il ne se montra pas plus inaccessible, dit-on, à l'or de Ferdinand, qu'il ne l'avait été à celui de Jean Zapoli.

On ne peut pas affirmer que ce fut par un puéril esprit de vengeance ou par un zèle religieux de la part de Soliman, que toutes les vignes des environs de Vienne furent arrachées par ses soldats. Les dévastations marquent le passage des armées ottomanes sans le commandement de leur souverain ; mais ce qui appartient au sultan humilié, et si peu accoutumé à l'être, c'est le moyen qu'il employa pour dissimuler à ses ennemis et à lui-même l'affront qu'essuyait son orgueil. En se retirant il renvoya libres quelques prisonniers, avec ordre de dire à leurs chefs que son dessein n'avait jamais été de s'emparer de Vienne, mais de joindre Ferdinand pour décider dans une bataille la querelle de la couronne de Hongrie; que, ne l'ayant pas trouvé même sous les murs de la capitale, il avait voulu éprouver la valeur des soldats allemands, qu'il les estimait, et qu'il leur faisait grâce.

Le but de Soliman n'en était pas moins rempli, non quant à son orgueil et à sa gloire, mais quant à sa fidélité à tenir ses engagemens.

Il faut révéler que l'intérêt de Jean Zapoli n'avait pas seul amené les armées ottomanes sous les murs de Vienne. Le sultan ne croyait pas sans doute renverser en un mois la capitale de l'Autriche; mais en la menaçant il comptait forcer Charles-Quint par cette diversion à laisser les Français respirer dans le Milanais, pendant la captivité de leur roi, après la funeste journée de Pavie, ou empêcher du moins Ferdinand de joindre plus long-tems ses forces à celles de son frère. A cette époque Soliman était déjà l'allié secret de François I; mais l'intelligence établie entre le prince français et le prince ottoman n'était pas publique, le nom de fils aîné de l'Eglise empêchant l'un des deux d'oser avouer un pacte que le souverain pontife eût dénoncé comme impie à l'Europe chrétienne.

Quoi qu'il en soit, s'il faut en croire les auteurs allemands qui ont écrit la vie du comte Palatin et la relation du premier siége de Vienne, Soliman y sacrifia près de quatre-vingt mille hommes.

Il retourna à Bude poser de ses mains la couronne de Saint-Etienne sur la tête de Jean Zapoli. On dit qu'il lui recommanda en le quittant d'être juste et humain, de ménager surtout

les Hongrois ses nouveaux sujets : conseils qui formaient un étrange contraste avec son exemple; car c'était le même peuple qu'il emmenait par troupeaux d'esclaves à la suite de son armée.

N'accusons cependant ici Soliman ni d'inconséquence ni de barbarie. Il obéissait lui-même à la loi par laquelle il régnait. Souverain d'un état immense et despotique, il devait être dévastateur et non pas conquérant. Il ravageait et dépeuplait les contrées voisines de ses frontières pour rendre le corps de son empire inaccessible. Comme despote, sa politique était de s'entourer de déserts pour arrêter ses ennemis, ou de peuples vassaux placés en avant pour recevoir les premiers coups de l'agresseur.

Ce fut ce motif qui lui fit préférer la soumission de la Moldavie à sa conquête. Au retour de son expédition de Hongrie, le sultan trouva à Sophia le prince Bogdam qui l'attendait pour lui offrir l'hommage volontaire de cette province, et la soumission de ses peuples. Ces riches et belliqueuses contrées, qui renfermaient dans leur sein les villes d'Yassy, de Bender, d'Ackerman et de Kilia, s'offrirent ainsi spontanément à devenir les frontières de l'empire ottoman. Le calcul politique de Soliman, en acceptant la soumission pure et simple

du prince moldave, s'accordait avec l'intérêt du gouvernement ottoman. Le motif qui amenait Bogdan et ses sujets est si glorieux pour le sultan qu'il ne peut être passé sous silence.

Le seul ascendant de sa gloire et de sa puissance les subjugua. Etonnés de ses succès, craignant pour eux le sort de leurs voisins, les Moldaves préférèrent se confier à sa clémence que d'avoir à combattre un si redoutable ennemi qui les asservirait tôt ou tard. Ils se soumirent sous la seule condition que la religion serait conservée. Bogdan présenta au sultan quarante jumens pleines, vingt-quatre faucons, et quatre mille écus d'or, comme tribut annuel. Tel fut l'acte solennel par lequel les Moldaves qui avaient si souvent avec avantage mesuré leurs forces contre les Ottomans, les Moldaves, dont le repos même tenait ceux-là dans une continuelle inquiétude, se reconnurent volontairement leurs vassaux et leurs tributaires. L'avenir dévoilera s'ils durent se féliciter d'avoir été au-devant du joug.

Soliman donna à Bogdan le clith-caftan, le cucca de plumes d'autruches, orné de pierreries, réservé aux premiers officiers de l'em-

pire, et un cheval aussi richement caparaçonné que ceux qu'il montait en personne. Enfin, pour rendre plus mémorable l'époque qui donnait à sa dynastie la souveraineté de la Moldavie, il choisit ce moment pour la circoncision de ses trois fils.

Dans les festins qui accompagnèrent cette cérémonie à laquelle Bogdan et sa suite assistèrent, le sultan plaça le muphti de Constantinople à sa droite : honneur remarquable en ce qu'il constate la prééminence accordée à ce chef de la religion sur tous les ulemas de l'empire.

Cette fête, celle de toutes où les princes ottomans déploient le plus de faste, fut célébrée avec tant de pompe, présenta une telle affluence de princes alliés, ou tributaires, ou même d'ambassadeurs chrétiens, que ce fut sans doute à la vue de tant d'hommages et de tant de riches présens déposés au pied de son trône que Soliman s'écria : « Que puisqu'il n'y avait qu'un » Dieu au ciel, il était juste qu'il n'y eût qu'un » seul monarque sur la terre. »

Aussi son orgueil fut-il vivement irrité d'apprendre dès l'année suivante que Rogiendorf, général de Ferdinand, était entré en Hongrie, et qu'il tenait Jean Zapoli assiégé dans Bude.

Le sultan se mit en marche. Le pacha de Belgrade avait eu le tems d'arriver, de combattre et de vaincre Rogiendorf. Le vassal de Soliman était délivré lorsqu'il se présenta lui-même pour tirer vengeance d'une insulte qu'il regardait comme personnelle. Deux petites places, les forteresses de Gunz et de Strigonie, l'arrêtèrent plus longtems qu'il ne devait le craindre. Les chrétiens vinrent au-devant de lui avec des forces imposantes.

Un nouvel ennemi parut dans la lice.

Le champion né de la chrétienté, sourd trop long-tems pour sa gloire à la voix de l'Allemagne et de la religion, l'empereur d'Occident quittant à la fin les champs de bataille de l'Italie où ses succès étaient plus sûrs que ses droits n'étaient légitimes, Charles-Quint s'avança jusqu'en Autriche, et vint présenter à Soliman un rival digne de lui.

Charles passa son armée en revue sous les murs de Lintz. Elle était composée de plus de deux cent mille hommes moins redoutables encore par leur nombre que par la valeur des soldats et la réputation de leurs chefs. L'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, semblaient armées cette fois pour la délivrance de la chrétienté. Le pape lui-même fournissait quarante mille ducats par

mois pour aider à la solde de tant de combattans.

Soliman n'osa pas les attendre. Charles-Quint regarda sans doute comme une victoire de l'avoir forcé à la retraite, car il ne le poursuivit pas. Le sultan traînait après lui trente mille esclaves, seul fruit de son expédition, et il aurait été douteux que son retour fût un triomphe ou une fuite, sans la barbarie avec laquelle on massacrait les malheureux captifs que la fatigue ou la maladie empêchait de suivre l'armée ottomane.

De tels excès appartenaient sans doute aux soldats plus qu'à leur souverain qui déchaînait contre ses ennemis des masses féroces souvent sourdes à sa propre voix. Il n'était pas stupidement barbare, le prince magnanime auquel, à cette époque même, l'histoire attribue un trait de justice et de bonté digne du monarque le plus équitable et le plus généreux. Dans cette retraite de la Hongrie, Soliman, à cheval de grand matin, rencontra une femme échevelée que ses gardes voulaient empêcher d'approcher de lui. Il s'arrêta pour écouter ses plaintes. « Tes soldats, lui dit-elle, ont pillé ma » maison la nuit passée. » — « Puisque tu ne » t'en aperçois qu'à présent, répondit le sul-

» tan, tu dormais donc bien profondément. »
— « Sans doute, je dormais, répondit la sup-
» pliante; ne savais-je pas que ton devoir est
» de veiller pour tes sujets? »

Ceux qui entouraient Soliman croyaient que d'un seul regard il allait punir tant de hardiesse. Il sourit, ordonna qu'on payât vingt sequins d'or à cette femme, lui fit restituer tout ce qu'elle avait perdu, et exempta le village qu'elle habitait de toute contribution pour plusieurs années.

1538. Cependant Jean Zapoli déplorait une protection désastreuse qu'il achetait par le ravage de son pays. Son rival et lui, instruits enfin par le malheur de leurs peuples, se rapprochèrent et convinrent de garder tous deux le titre de roi, de jouir mutuellement des places dont ils étaient en possession, sous la condition que le royaume de Hongrie appartiendrait à Ferdinand et à sa postérité après la mort de Jean Zapoli, dont le fils aurait en souveraineté la Transilvanie. Pendant que Charles-Quint marchait au secours de l'Autriche, André Doria son amiral, ce républicain à la solde d'un roi, ce premier marin de son siècle, Doria, à la tête d'une flotte espagnole, s'était emparé de la ville de Coron dans la Morée. Coron fut rendue, et

Soliman accéda au traité qui venait d'être conclu entre Jean Zapoli et Ferdinand d'Autriche.

Les exploits d'André Doria forcèrent le fier sultan d'avouer, comme ses prédécesseurs, que si la terre appartenait aux Ottomans, l'empire de la mer appartenait aux chrétiens. Ce n'est pas que Soliman n'embrassât du même regard les terres et les mers de sa domination. Ses flottes, supérieures à toutes celles des sultans ses ancêtres, rivalisaient par le nombre avec celles des puissances chrétiennes. Il avait des ports des galères, et des chiourmes. Il lui manquait un amiral pour l'opposer au célèbre Génois : Barberousse parut.

Cet aventurier, fils d'un potier de Mételin, devenu roi d'Alger par le droit de la force, disputait son trône usurpé aux Maures et aux Espagnols armés pour l'en chasser. Il vint à Constantinople proposer la conquête de l'Afrique à Soliman. Ce prince le créa sur-le-champ son grand-amiral, lui donna un sceptre et un cimeterre avec quatre-vingts galères et huit cent mille ducats pour les frais de l'expédition.

La guerre d'Afrique avait pour prétexte le rétablissement d'Alraschild sur le trône de Tunis. Muley-Hassan n'était roi que depuis qu'il avait empoisonné le vieux Mahmoud son père,

et depuis surtout qu'il avait mis tous ses frères à mort. Mais l'un d'eux, Alraschild, échappé à la proscription, avait imploré le secours de Barberousse, qui, jugeant tout ce que cette confiance pouvait lui valoir, avait amené le prince africain à Constantinople, lui faisant tout espérer de la puissance et de la générosité de Soliman.

Le crédule Alraschild, en voyant les préparatifs de l'expédition, se flattait de rentrer triomphant dans sa capitale, où un parti nombreux était prêt à se déclarer pour lui, lorsqu'au moment de s'embarquer il fut arrêté au nom du sultan, et enfermé dans le sérail où son sort fut enseveli pour jamais : perfidie digne de Barberousse, mais indigne de Soliman.

Le pirate-roi mit à la voile et pilla sur la route toute la côte de l'Italie. Il passa devant Naples où il jeta l'épouvante ; il brûla Terracine, et massacra tous ceux des habitans qui ne purent pas fuir devant lui, ou qu'il ne daigna pas emmener en captivité. Rome même frémit en le voyant côtoyer son rivage. Il passa comme une nuée, et vint enfin fondre sur l'Afrique.

Soliman déclarait la guerre à trois continens à la fois; il marchait en personne contre la Perse.

Le pacha de l'Egypte, descendant la mer

Rouge, allait au fond de l'océan indien combattre les Portugais sous les murs de Diu, en apparence par l'ordre et pour la gloire du sultan, mais au fond par les intrigues et pour l'intérêt des Vénitiens, dont le commerce était menacé d'un coup fatal si les établissemens des nouveaux conquérans de l'Inde prenaient une assiette solide. En Afrique, une flotte ottomane se présentait devant Tunis.

Le fort de la Goulette ferme l'entrée du golfe. Le commandant laissa passer Barberousse au nom d'Alraschild. Aussitôt les habitans sortent en foule au-devant de leur nouveau souverain. Muley-Hassan, que ses cruautés faisaient abhorrer, s'enfuit, abandonnant même tous ses trésors. Cinq mille Ottomans débarquent aux cris de vive Soliman! vive Barberousse!

Déjà la citadelle était au pouvoir de cet heureux brigand, l'artillerie des remparts était tournée contre la ville, lorsque les habitans s'aperçurent qu'Araschild ne paraissait pas. Ils coururent aux armes en criant à la trahison. Mais sans ordre et sans chefs, ils sont foudroyés par le canon, dissipés par la mousqueterie, et forcés de reconnaître Soliman pour leur souverain.

Les princes d'Italie, alarmés de la puissance

de Barberousse, et exposés à ses pirateries, se joignirent à Muley-Hassan pour invoquer l'appui de Charles-Quint. Dès le mois de juillet de la même année, ce prince, également jaloux de délivrer ses états d'un voisin dangereux, et avide de la gloire attachée à toute entreprise contre les musulmans, voulut se mesurer sous les murs de Tunis avec les ennemis qui avaient fui devant lui sous les murs de Vienne. Son infanterie allemande se réunit à ses bandes espagnoles et italiennes accoutumées aux combats et à la victoire. André Doria commandait la flotte montée par les meilleurs marins de l'Europe. Le pape même concourut au succès de l'expédition. Les éternels ennemis du nom ottoman, à qui Charles-Quint venait de donner une nouvelle patrie sur les rochers de Malthe, fournirent des galères et des chevaliers.

Cinq cents navires et trente mille hommes, commandés par le marquis du Guast, partirent de Cagliari en Sardaigne, et débarquèrent le 16 juillet à la vue de Tunis. Cependant Barberousse, loin d'être découragé, ne songeait qu'à défendre sa conquête. Egorger dix mille esclaves chrétiens qu'il tenait renfermés dans la ville, telle était la première mesure qu'il se proposait de prendre. Il ne voulait pas laisser les

prisonniers derrière lui tandis qu'il combattait; car sa résolution était d'abandonner sa destinée au hasard d'une bataille. Tout ce qu'il avait prévu arriva. La Goulette fut emportée d'assaut, et sur la brèche même Charles-Quint dit à Muley-Hassan : « Voici la porte par laquelle » vous rentrerez dans vos états. »

Vaincu et rejeté dans Tunis par les fuyards qui l'entraînèrent, Barberousse trouva son dernier refuge, la citadelle, occupée par les esclaves chrétiens qui s'étaient révoltés et armés pendant son absence. Furieux, il opère à la hâte sa retraite sur Bone, reprochant bien plus à ses officiers qu'à lui-même la fausse compassion qui lui arrachait sa conquête. Muley-Hassan remonte sur le trône, et le pirate sur ses vaisseaux.

Tandis que Barberousse perdait, non pas sans gloire, un royaume acquis par trahison, Soliman marchait contre la Perse sur la foi d'un transfuge qui lui avait offert de lui en frayer le chemin.

Le grand-visir Ibrahim avait engagé son maître dans cette guerre toujours renaissante, et l'on attribua ce conseil à la séduction qui tenta de nouveau sa vénalité. Sans doute les ministres de Ferdinand et de Charles-Quint faisaient des

vœux pour que les armes des Ottomans se tournassent contre la Perse plutôt que de se reporter sur la Hongrie; mais la sûreté d'Ibrahim lui-même le portait à éloigner le sultan du sérail. La fameuse Roxelane y régnait, et cherchait à perdre le visir dans l'esprit de Soliman. Ibrahim fit parler la gloire, le muphti, la religion. Le Persan, qui trahissait son souverain, montra tous les chemins ouverts, et s'offrit à servir de guide: Soliman, secouant le joug de l'amour, s'arrachant aux plaisirs, parut à la tête de son armée, et vint au bout de quarante jours mettre le siége devant Tauris.

Instruit par l'exemple de son père, il prit une route plus courte que ne l'avait fait Sélim, qu'on a vu constamment refuser de croire aux obstacles. Plus prévoyant que lui, Soliman se fit suivre par un nombre immense de chameaux chargés de vivres, dont quarante mille étaient attachés au seul service de sa maison.

Tauris ouvrit ses portes à une armée de deux cent cinquante mille hommes qui l'investissaient. L'ancien souverain de la Perse Schah-Ismaël était mort. Schah-Thamas son fils imitait dans cette nouvelle lutte son courage et sa prudence. Comme son père, il avait abandonné les pays qu'il ne pouvait pas défendre. Un dé-

sert de huit journées le séparait de Soliman, et c'était sous le canon de Sultania, l'ancienne Tigranocerte, que Schah-Thamas attendait son ennemi. Bientôt la chaleur, la sécheresse, les insectes, les sables brûlans amenèrent dans le camp ottoman les maladies et la disette. Les précautions même de Soliman commençaient à tourner contre lui. Le nombre des bêtes de somme achevait d'épuiser les vivres. Faute de pouvoir les nourrir, on était obligé de les tuer.

Pour comble de malheur, Schah-Thamas, à la tête de sa cavalerie d'élite, profitant de la connaissance qu'il avait de son propre pays, tourna l'armée ennemie, et parut à son tour devant Tauris. A cette attaque subite, le pacha qui y commandait prit la fuite sans songer même à se défendre.

Soliman humilié se plaignit amèrement de l'entreprise téméraire où l'avait engagé son visir. C'était le premier reproche que le favori recevait de son maître. Ibrahim, pour donner le change à la douleur du sultan, lui offrit une conquête plus brillante que difficile.

Le transfuge persan qui avait attiré la guerre sur sa patrie avait conservé des rapports d'amitié avec le commandant de Bagdad, où Schah-Ismaël n'avait pas tardé à rentrer

après la retraite précipitée du sultan Sélim. Les deux traîtres se concertèrent, et Bagdad fut livrée à Soliman. Au sein des délices de cette cité, il oublia ce qu'il avait souffert dans les déserts de la Perse ; son orgueil trouva même à s'y complaire. Il se fit couronner roi de cette immense contrée, connue autrefois sous le nom de Chaldée ou de Mésopotamie qui désigne sa position entre le Tigre et l'Euphrate ; et pendant que, sur leurs rives, des fêtes célébraient sa facile conquête, des joûtes et des tournois signalaient à Naples et à Madrid les triomphes aussi précaires de Charles-Quint dans Tunis. En effet, quatre années ne se passèrent pas avant que le vainqueur de Barberousse ne vît tous ses lauriers flétris sous les murs d'Alger, et avant quatre mois révolus, Soliman paya cher un prestige de peu de durée et la possession éphémère de la cité fameuse qui lui avait été vendue.

Il eut l'imprudence de s'opiniâtrer à joindre et à combattre Schah-Thamas. Le prince persan avait employé à incendier le pays tout le tems que le sultan avait perdu à Bagdad. Soliman ne trouva une seconde fois devant lui que des déserts qui ne lui offrirent ni vivres ni ennemis. Furieux de ne combattre que la faim, la soif

et les élémens, il sacrifia Tauris à sa colère. Il y rentra; et l'antique Ecbatane fut livrée à toutes les horreurs que le droit de la guerre laisse exercer sans les permettre. L'armée ottomane ne reprit la route de Constantinople qu'après avoir vu tous les édifices en flammes, qu'après avoir égorgé à loisir les femmes, les enfans et les vieillards.

Schah-Thamas méditait de venger les excès qu'il n'avait pu prévenir. Attentif aux mouvemens de son ennemi, il l'épiait, il le suivait. Il le surprit au milieu de la nuit au pied du mont Taurus, près de ces mêmes plaines de Tchaldiran, fameuses par la victoire de Sélim. Le feu mis aux tentes ottomanes éclaira une vaste scène de carnage. Les Persans vengèrent le sang par le sang; ils se retirèrent chargés de tout le butin que leurs agresseurs avaient fait dans leurs pays, traînant après eux une multitude d'esclaves, de chevaux et de bêtes de somme.

La guerre de Perse avait été l'ouvrage d'Ibrahim; elle amena sa perte. De retour à Constantinople, Soliman rentra dans le sérail par les jardins, marchant sur des pièces de drap d'or dont le visir avait fait couvrir les avenues sur son passage; mais cette pompe de com-

mande, ces vains dehors de triomphe ne faisaient pas arriver l'illusion jusqu'à son cœur. Il accusait Ibrahim de ses affronts, et d'implacables ennemies conjuraient la perte du visir dans l'intérieur du palais.

Deux femmes unies par la même haine, toutes deux humiliées d'avoir moins de pouvoir que le favori, l'accusèrent de n'avoir conseillé la désastreuse guerre de Perse que parce qu'il avait été gagné par les chrétiens. Ces impressions souvent renouvelées commençaient à produire un dangereux effet, lorsque la mort du defterdar vint ajouter un nouveau poids aux accusations.

Ce ministre, condamné par Soliman pour ses déprédations, déclara au dernier moment qu'Ibrahim n'était pas moins coupable que lui. L'aveu d'un mourant est plus solennel aux yeux des musulmans que la parole de vingt témoins; il eût suffi pour perdre le visir; mais ce fut une voix plus forte encore qui prononça son arrêt.

Subjugué par la superstition comme le dernier de ses sujets, Soliman vit en songe le malheureux defterdar qu'il avait fait mettre à mort. Il crut l'entendre lui reprocher avec indignation sa faiblesse en se laissant gouver-

ner par un visir perfide, et sa cruauté en condamnant sans examen. A ces mots, le fantôme se précipite avec fureur sur le sultan, et lui jette au cou un lacet pour l'étrangler. Soliman pousse un cri d'effroi, s'éveille en sursaut, et regarde cette vision comme un avertissement céleste. Il examine la conduite d'Ibrahim, le trouve coupable, et décide sa mort. Mais ce favori ne pouvait pas périr comme la foule des grands de l'empire dont le sort ne tient qu'à un regard de leur maître. Le prince l'avait aimé au point de l'associer à l'autorité souveraine, et jusqu'à lui ordonner de porter le nom de séraskier-sultan, honneur qui n'avait pas d'exemple; enfin jusqu'à jurer que tant qu'Ibrahim vivrait, il conserverait les bonnes grâces de Soliman. Ce dernier engagement retenait seul encore la vengeance du sultan. Le muphti prononça que le sommeil est l'image de la mort, quoiqu'il ne soit point une mort réelle: Ibrahim fut étranglé pendant qu'il dormait. Soliman ne vit qu'un ingrat puni dans son favori mis à mort. Il ne tarda pas à lui donner un successeur, qu'il chargea d'aller venger en Italie l'injure que les armes ottomanes avaient reçue en Afrique. Loufty-Pacha, le nouveau grand-visir, et l'infatigable Barberousse des-

cendirent sur les côtes de la Pouille avec une armée que le sultan suivit lui-même.

Cet orage menaçait le royaume de Naples; il en fut détourné par l'imprudence des Vénitiens, qui l'attirèrent sur leurs possessions maritimes. Le siége d'Otrante fut levé et transporté devant Corfou.

Située dans le golfe de Venise à l'entrée de la mer Adriatique, l'île n'est séparée de l'Albanie que par un trajet de deux milles. Elle forme un croissant interrompu par un écueil sur lequel la forteresse est bâtie. Là, deux châteaux, construits sur un double rocher, commandent les vallons qui sont audessous d'eux. Une garnison au moins de trois mille hommes, sans compter les équipages vénitiens, des munitions de guerre et de bouche pour trois ans annonçaient une conquête douteuse et une longue résistance. Le canon de la forteresse avait déjà coulé à fond cinq galères et percé même celle de Barberousse. L'honneur du sultan fut sauvé sans que son armée en murmurât. Le ciel vint au secours de sa gloire en envoyant une grêle épouvantable qui renversa les tentes, tua une quantité prodigieuse de bestiaux et même de soldats. Soliman

feignit de croire ou plutôt crut à ce pronostic sinistre. Il ordonna la levée du siége et la retraite de l'armée, puisque le Ciel voulait que Corfou fût délivrée.

FIN DU TOME PREMIER.

ERRATA DU TOME I[er].

Page 8, ligne 11, Siras, *lisez* Sivas.
P. 12, lig. 13, le médita, *l.* la médita.
P. 27, lig. 3, Kintariè, *l.* Kutahié.
P. 39, lig. 12, de nombreux, *l.* de ses nombreux.
P. 48, lig. 15, médrennés, *l.* médressés.
Idem. lig. 20, jouissance, *l.* puissance.
Idem. lig. 27, Cajolean, *l.* Calojean.
P. 51, lig. 12, Aidira, *l.* Aidin.
P. 69, lig. 26, sous le sol, *l.* sur le sol.
P. 83, lig. 18, *l.* de Kilia, d'Akerman.
P. 85, lig. 1, son autorité, *l.* son activité.
P. 100, lig. 11, borgne et boiteux, *l.* étoit boiteux.
P. 102, lig. 6, de l'univers, *l.* de l'univers musulman.
P. 106, lig. 16, fleuve Alep, *l.* Halys.
P. 143, lig. 2, les chefs, *l.* les clés.
P. 150, lig. 24, Freigein, *l.* Fregedin.
P. 167, lig. 9, par les armes, *l.* les ames.
P. 181, lig. 1, Polibe, *l.* Tite-Live.
P. 193, lig. 14, Abou Gub, *l.* Abou-Ejub.
P. 266, lig. 2, Ach-, *l.* Achmet.
P. 278, lig. 1, Achemet, *l.* Achmet.
P. 292, lig. 3, arabe, *l.* oral.
P. 294, lig. 23, Bury, *l.* Bury-Vaik.
P. 327, lig. 7, Cantogli, *l.* Curtogli.





Date Due
MAR 1 6 1969
MAR 1 6 1969
CAT. NO. 23 233
PRINTED IN U.S.A

